
Palerme & Syracuse
Charles Diehl

Les Villes d'Art célèbres

Palerme & Syracuse

PAR

CHARLES DIEHL

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Ouvrage illustré de 129 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, EDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

—

1907

Fig. 1. — Temple de Ségeste[1].

INTRODUCTION

Peu de pays ont connu plus de maîtres différents que la Sicile. Aux temps antiques, elle fut successivement phénicienne et grecque, carthaginoise et romaine. Au moyen âge, elle appartint tour à tour aux Byzantins, aux Arabes, aux Normands, elle fut gouvernée par des empereurs allemands de la famille des Hohenstaufen, par des princes français de la dynastie angevine, par des souverains espagnols de la maison d'Aragon. A l'époque moderne, elle passa des mains des successeurs de Charles-Quint à celles des Bourbons de Naples, et c'est il y a moins d'un demi-siècle qu'elle est enfin venue s'incorporer à l'Italie unifiée sous la maison de Savoie.

De tant de dominations diverses, pourtant il n'en est guère que deux qui aient laissé dans l'ile, par des monuments d'art, un souvenir durable. L'antiquité grecque revit avec un éclat incomparable dans

[1] Cette figure, ainsi que les figures 2, 9, 21, 33, 34, 38, 44, 53, 54, 104, 119, nous a été gracieusement prêtée par la *Revue générale des Sciences*, qui l'a d'abord publiée dans son guide *En Sicile*, Paris, 1901. Nous sommes heureux de remercier ici de son obligeante communication notre ami M. Louis Olivier.

les temples de Ségeste et de Sélinonte, dans les ruines magnifiques d'Agrigente et de Syracuse, dans le charmant théâtre de Taormine. Les splendeurs de l'époque normande s'évoquent avec une étrange et merveilleuse beauté dans les églises de Cefalù, de Monreale et de Palerme. Auprès de ces ouvrages admirables, tout ce qui s'est conservé des autres siècles pâlit et disparait. Dans l'histoire de l'art, la Sicile ne compte que par ses temples grecs, où l'on suit pas à pas l'évolution de l'architecture dorique et par ses basiliques normandes décorées de mosaïques byzantines, chefs-d'œuvre d'un art qui, comme dit Renan, « fut, à sa date, le premier du monde [1] ».

De ces deux époques brillantes entre toutes, deux villes surtout peuvent, ce semble, raconter les souvenirs et la gloire. De toutes les cités antiques de Sicile, Syracuse fut, pendant trois siècles, de la fin du VIe avant l'ère chrétienne jusqu'à la fin du IIIe, la plus considérable, la plus puissante, la plus prospère ; par l'éclat de sa civilisation, par la magnificence de ses constructions, elle fut vraiment alors la capitale de l'île. Sans doute, elle est aujourd'hui bien déchue de cette splendeur passée, et ses ruines mêmes, quel qu'en soit le très vif intérêt, n'ont point la saisissante beauté des temples de Ségeste et d'Agrigente. Pourtant, par les grands souvenirs qui remplissent son histoire, par le charme de son paysage presque grec, par la valeur archéologique et la variété de ses monuments, elle mérite, plus que toute autre cité peut-être, de représenter la Sicile hellénique. Et c'est pourquoi, sans s'interdire au reste de rappeler brièvement tout ce qu'offrent d'admirable les autres cités grecques, Ségeste et Sélinonte, Agrigente et Taormine, c'est autour de Syracuse surtout qu'on a tenté de faire revivre le tableau de la civilisation que l'Hellade fit fleurir en Sicile.

Résidence des émirs arabes du IXe au XIe siècle, puis des rois normands durant tout le XIIe, Palerme est demeurée depuis lors la capitale incontestée de l'île. C'est là que se rencontrent les monuments les plus remarquables, ou plutôt les seuls, avec Cefalù et Monreale, dont puisse s'enorgueillir le moyen âge sicilien ; c'est là que s'est épanouie cette merveilleuse fleur d'art, à laquelle la Sicile doit d'avoir eu dans le XIIe siècle le plus beau siècle de son histoire. A côté de la grecque Syracuse, la chrétienne Palerme représente donc bien l'autre aspect de la civilisation sicilienne, et nulle ville ne saurait mieux évoquer l'œuvre si originale de tolérance politique et religieuse, d'éclectisme intellectuel et artistique qu'accomplirent, dans cet état du moyen âge, les souverains de la dynastie normande.

1. Renan, *Vingt jours en Sicile* (Mélanges d'histoire et de voyages, p. 86).

Fig. 2. — Temple de Junon Lacinia à Agrigente.

PALERME ET SYRACUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA SICILE ANTIQUE — SYRACUSE

CHAPITRE PREMIER

LES VILLES GRECQUES DE SICILE

I

C'est dans la seconde moitié du VIII[e] siècle avant l'ère chrétienne que la Grèce envoya en Sicile ses premiers colons.

Bien longtemps cependant avant que les Hellènes vinssent s'établir à demeure dans la grande île méditerranéenne, un autre ban d'envahisseurs, les Sicèles, originaires probablement du continent italien, avaient

occupé une partie considérable du pays, et refoulant devant eux vers l'ouest les populations autochtones des Sicanes, « ils s'étaient, dit Thucydide, rendus maîtres des terres les plus fertiles ». Fortement établis sur la côte septentrionale et orientale et dans tout le massif du centre, ils avaient, au cours des siècles, créé une civilisation véritable, dont les découvertes récentes nous ont révélé l'existence jusqu'ici inconnue. Le musée de Syracuse est plein des objets tirés des nécropoles sicèles, et l'on y peut suivre la longue histoire de ce peuple oublié, depuis la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère jusqu'au temps où la fondation des colonies grecques mit fin à son autonomie. Il n'est point utile d'exposer ici en détail les résultats de ces curieuses trouvailles [1]. Mais un fait suffira à attester la grande place qu'eurent les Sicèles dans cette île qui a pris d'eux le nom qu'elle garde encore aujourd'hui : même après l'arrivée des Grecs, ils continuèrent à former la grande masse de la population du pays ; et si, au contact des nouveaux venus, assez vite ils s'hellénisèrent, pourtant à la fin du v[e] siècle encore, au temps où écrivait Thucydide, beaucoup de leurs tribus étaient demeurées indépendantes et « ils possédaient toujours sans conteste le centre et le nord de l'île ».

Après les Sicèles, les Phéniciens à leur tour étaient venus, vers le x[e] siècle, installer des stations de commerce dans ce pays, admirablement placé au point de jonction des deux bassins que forme la Méditerranée. « Les Phéniciens, dit Thucydide, fondèrent des établissements tout autour de la Sicile ; ils occupèrent les promontoires et les îlots situés près du rivage, en vue de commercer avec les Sicèles ». Toutefois, quand débarquèrent les bandes d'émigrants grecs, les Phéniciens paraissent avoir évacué sans grande résistance la plupart de ces petits postes, et ils se concentrèrent dans le nord-ouest de l'île, à Motya, à Solunte et à Panorme, dans cette partie de la Sicile qu'une courte traversée séparait de Carthage, et qui se trouvait ainsi protégée par le voisinage de la puissante cité tyrienne. Les Grecs, bon gré mal gré, respectèrent cette Phénicie sicilienne qui ne tarda pas au reste à tomber sous l'autorité directe de Carthage ; et en face des dieux hellènes, le temple du mont Eryx (Monte S. Giuliano), centre religieux de la région, abrita, parmi des vols de colombes, le culte et l'image de l'Ashtoret sémite.

Pourtant, dans cette Sicile, peuplée de tant de races diverses, c'est l'hellénisme qui marqua le plus fortement son empreinte. Proches parents

1. Voir G. Perrot, *Un peuple oublié. Les Sikèles* (Revue des Deux Mondes, 1897, t. CXLI).

des Hellènes, les Sicèles en effet se laissèrent assimiler sans grande peine par les nouveaux venus. « Partout mêlés aux Grecs, dans les villes où ils s'employaient comme ouvriers, dans les campagnes qu'ils cultivaient à titre de tenanciers, dans les armées où leurs services étaient très appréciés [1] », promptement ils apprirent la langue et adoptèrent les mœurs de leurs vainqueurs. « Dès la fin du IVe siècle, dit G. Perrot, il ne semble plus y avoir dans l'île que des Grecs, dont la culture est plus ou moins raffinée, selon qu'ils habitent Agrigente et Syracuse ou les villes de la montagne. Les religions grecques se sont répandues dans toute l'île, s'attachant de préférence, pour y localiser certains de leurs mythes, aux sites où les indigènes avaient eu leurs sanctuaires les plus vénérés [2]. » Ainsi la Grèce transforma vraiment la Sicile et lui donna le caractère qu'elle garde dans l'histoire. Par la civilisation qu'elle y apporta, elle fit d'elle, dans l'antiquité, comme une autre Hellade; par les grands monuments qu'elle y édifia et dont les ruines attestent encore à nos yeux l'antique prospérité de ce pays, elle assura pour toujours à la Sicile un rang archéologique et un intérêt presque égal à celui de la Grèce.

Fig. 3. — Décadrachme d'Agrigente.

*
* *

C'est en l'année 735 avant J.-C. qu'une bande d'émigrants hellènes, originaires de Chalcis en Eubée et de l'île de Naxos, vint, sous la conduite de l'Ionien Théoclès, fonder sur la côte orientale de Sicile la première colonie grecque. Ce fut Naxos. Bientôt, attirés par ce qu'on racontait de la richesse du pays, d'autres aventuriers suivirent ce premier ban d'envahisseurs : en moins d'un siècle et demi, toute la côte orientale et méridionale de la Sicile se couvrit d'établissements grecs. Dès 734, des Doriens

1. G. Perrot, *La Sicile dans l'antiquité*, dans *En Sicile*, (guide publié par la Revue générale des Sciences, Paris, 1901, p. 133).
2. *Ibid.*, p. 134-135.

de Corinthe fondaient dans l'île d'Ortygie la ville qu'ils nommèrent Syracuse, et qui devait en peu de temps devenir la cité la plus considérable du pays. Peu après, des Chalcidiens fondaient Léontinoi et Catane (728-726); des Mégariens, Mégara Hyblaea; des Rhodiens et des Crétois bâtissaient Géla (687), des gens de Cumes et de Chalcis s'installaient à Zancle ou Messine. Rapidement ces fondations grandirent, assez pour donner à leur tour naissance à d'autres colonies. C'est ainsi que les Syracusains fondèrent Acrai (664), Casméné (644), Camarina (599) et que Géla créa Agrigente, la future rivale de Syracuse (582). D'autres furent plus audacieux encore. Sur la côte méridionale, les gens de Mégara Hyblaea allèrent, bien loin dans l'ouest, établir Sélinonte (628); sur la côte septentrionale, des Chalcidiens et des Syracusains vinrent, plus tardivement encore, bâtir Himère tout auprès des villes phéniciennes de Solunte et de Panorme. Dans cette grande œuvre de colonisation, Ioniens et Doriens avaient mêlé leurs efforts. Pourtant l'élément dorien dominait dans les colonies grecques de Sicile.

Ce ne fut point toutefois sans quelque peine que ces établissements lointains, presque isolés de la mère-patrie, vécurent, prospérèrent et grandirent. Carthage, dont les ambitions visaient à dominer toute la Méditerranée occidentale, sentait toute l'importance qu'avait pour elle la possession de la Sicile. Dès le VIe siècle, elle avait établi son autorité dans cette région du nord-ouest où prédominait l'élément phénicien et elle y avait renforcé son influence par la fondation de nouvelles colonies puniques, telles que Drépane et Lilybée. Au commencement du Ve siècle, elle tenta davantage. Au moment où les Perses se jetaient sur la Grèce d'Europe, les Carthaginois essayèrent de détruire l'hellénisme en Sicile. La tradition raconte que c'est le même jour de l'année 480 que furent livrées les deux batailles de Salamine et d'Himère, qui, en Orient et en Occident, décidèrent du sort de la double guerre. En tout cas, la victoire que remportèrent sur la formidable armée carthaginoise Gélon de Syracuse et Théron d'Agrigente fut dans l'histoire de la Sicile grecque un événement capital.

Déjà, sous le gouvernement habile et fort des *tyrans* qui les régissaient depuis la fin du VIe siècle, les colonies hellènes, Syracuse et Agrigente en particulier, étaient parvenues à un haut degré de prospérité. La journée d'Himère, en leur donnant la sécurité et la gloire, fut pour elles le point de départ d'un nouvel et prodigieux essor. On verra plus loin ce que devint Syracuse sous le gouvernement de Gélon et d'Hiéron son frère. Comme elle, les autres villes grecques de Sicile connurent alors une

splendeur sans égale. C'est à ce moment qu'Agrigente, débordant les limites de son étroite acropole, édifia dans son enceinte élargie cette succession de temples magnifiques dont les ruines nous frappent encore d'admiration et s'égala presque à Syracuse en richesse et en puissance. C'est à ce moment que Sélinonte, colonie d'importance pourtant secondaire, construisit ces sanctuaires colossaux, dont les débris, si mutilés qu'ils soient, proclament encore l'antique prospérité de la cité. Le rayon-

Fig. 4. — Temple de la Concorde à Agrigente. Façade orientale.

nement de cette gloire s'étendit jusqu'à la Grèce propre : dans tous les grands sanctuaires panhelléniques, les villes siciliennes tinrent à honneur d'apporter le tribut de leurs hommages et le témoignage de leur puissance. Syracuse, Géla, Sélinonte, élèvent dans la plaine d'Olympie des *trésors* destinés à recevoir les riches présents qu'elles consacrent à Zeus; en mémoire de la victoire d'Himère, Gélon dédie de magnifiques offrandes sur la vaste esplanade qui précède le sanctuaire de Delphes ; aux grands jeux de l'Hellade, les tyrans siciliens font courir et s'enorgueillissent de remporter les victoires olympiques ou delphiques ; c'est un frère de Gélon de Syracuse qui a consacré à Delphes, on le sait, en souvenir d'un triomphe de

cette sorte, cette admirable statue de bronze de l'*Aurige*, un des chefs-d'œuvre les plus authentiques de l'art grec du v[e] siècle. Et inversement, dans cette Grèce nouvelle de Sicile, accourent, attirés par la munificence des princes, les plus grands écrivains de l'Hellade, les Simonide et les Bacchylide, les Pindare et les Eschyle, tous empressés à célébrer dans leurs vers la gloire des Théron, des Gélon, des Hiéron et de leur peuple. Malgré les révolutions intérieures qui ne tardèrent pas à renverser les tyrans siciliens, malgré les dissensions intestines qui troublèrent trop souvent ces remuantes démocraties, cette splendide prospérité subsista durant tout le cours du v[e] siècle. L'historien Diodore a tracé un tableau prestigieux de ce qu'était, dans la seconde moitié du v[e] siècle, la richesse d'Agrigente. Le territoire était tout entier planté en vignes et en oliviers, dont les produits s'exportaient en Afrique. Enrichis par le commerce, les citoyens dépensaient sans compter leur fortune en constructions splendides, en fêtes luxueuses, en magnifiques prodigalités. Ils se plaisaient à l'éclat des costumes, à la splendeur des bijoux, à l'élégance des meubles d'ivoire et d'or, au luxe des caves bien fournies. Sous le gouvernement d'un homme supérieur, Empédocle, philosophe, savant, médecin, prophète, thaumaturge et législateur, la population d'Agrigente, sagement administrée, atteignait, pour la ville et le territoire avoisinant, un chiffre de près de 800.000 âmes. Quant à Syracuse, plus puissante et plus magnifique encore, elle était, selon le mot de Thucydide, « une ville aussi grande qu'Athènes. »

C'est cette prospérité même qui devait causer la ruine des cités grecques de Sicile. Sans doute les grandes ambitions d'Athènes échouèrent sous les murs de Syracuse, et l'effort colossal qu'elle fit pour incorporer l'île à son empire maritime aboutit à un désastre lamentable (415-413). Mais ce danger était à peine écarté qu'un autre péril, plus prochain et plus redoutable, vint menacer les cités siciliennes. Reprenant leurs visées anciennes, en 409 les Carthaginois débarquaient à Lilybée ; en face d'eux, les Grecs ne surent point retrouver l'union qui leur avait jadis assuré la victoire d'Himère. Successivement les villes tombèrent aux mains du vainqueur punique ; en 409, Sélinonte, qui fut effroyablement saccagée, en 406, Agrigente, qui ne fut pas traitée moins cruellement, puis Géla et Camarina, et Messine, qui fut rasée jusqu'au sol. La Sicile semblait vouée à devenir punique tout entière, et sans doute le fût-elle devenue en effet, sans l'énergique effort du tyran de Syracuse, Denys l'Ancien (406-367). Assurément il ne put empêcher le recul de l'hellénisme : mais du moins il tint Carthage en échec et assura à Syracuse une nouvelle ère de splendeur.

De ces longues et cruelles luttes, la plupart des cités avaient beaucoup souffert; Sélinonte, Agrigente n'étaient plus que des ruines; dans les enceintes trop vastes, campait une population misérable. Syracuse profita de cette décadence générale pour s'agrandir prodigieusement et devenir vraiment la capitale de ce qui restait de la Sicile grecque. Elle devait, on le verra, tenir ce rôle pendant plusieurs siècles, toujours prospère, toujours florissante, malgré les troubles intérieurs et les maîtres divers qu'elle

Fig. 5. — Temple de Junon à Agrigente (Vue prise du nord-est).

se donna. Au moment où la conquête romaine mit fin pour toujours aux destinées de la Sicile grecque, Syracuse, par la magnificence de ses constructions et l'éclat de sa civilisation, demeurait comme un magnifique témoin des splendeurs évanouies que l'Hellade avait fait jadis naître sur la terre de Sicile.

II

De ces siècles lointains, le VI[e] et le V[e] en particulier, où la Sicile grecque connut une prospérité sans égale, l'île conserve aujourd'hui encore le souvenir et les monuments.

Sur la plage, déserte maintenant et fiévreuse, où s'élevait l'antique Sélinonte, s'accumulent en un formidable amas de ruines les débris de sept temples doriques (fig. 6, 10). De ces édifices magnifiques, dont plusieurs avaient des proportions colossales, il ne reste pas aujourd'hui pierre sur pierre. Les tremblements de terre ont dévasté les sanctuaires, renversé les colonnes sur le sol en longs alignements de tambours disjoints, bouleversé les constructions en un tel amoncellement de décombres, que sur certains

Fig. 6. — Sélinonte. Ruines des temples C et D.

points un déblaiement complet a été proprement impossible. Il faut un œil exercé et quelques connaissances archéologiques pour reconnaître parmi ces débris les dispositions essentielles et retrouver la beauté première des sanctuaires disparus. Pourtant les profanes mêmes ne sauraient demeurer insensibles au tragique et saisissant spectacle qu'offre cette ville morte, et pour les initiés, que d'informations précieuses ces ruines ont fournies sur l'histoire et l'évolution de l'architecture dorique. « Nulle part, écrit Renan, on ne saisit mieux qu'ici les progrès de ces courbes divines arrivant à la perfection. Chaque essai, chaque tâtonnement est visible, et, chose plus extraordinaire que tout le reste, quand les créateurs de cet art merveil-

leux eurent réalisé le parfait, ils n'y changèrent plus rien... Ces ruines de Sélinonte sont dignes de la Grèce par la grandeur et la perfection du travail[1]. »

Fig. 7. — Temple des Dioscures à Agrigente.

Au pied de la vieille acropole où s'est bâtie la moderne Girgenti, « sur l'arête d'une côte longue, pierreuse, toute nue et rouge, d'un rouge ardent[2] », qui borde le mur méridional de l'antique Agrigente, s'aligne une succession de temples, dont quelques-uns peuvent compter parmi les mieux conservés de tout le monde hellénique. Sans doute ici aussi le temps

1. Renan, *loc. cit.*, p. 101-102.
2. Maupassant, *La Sicile*, dans *La Vie Errante*, p. 90.

et les tremblements de terre ont fait leur œuvre. Des deux sanctuaires les plus anciens de la série, du temple d'Héraclès et du gigantesque Olympieion, il ne subsiste guère que des ruines confuses, et il faut la science de l'archéologue pour en déchiffrer le plan et en restituer les magnifiques et curieuses dispositions. Mais le temple de Junon Lacinienne (fig. 2, 5), profilant sur le ciel la longue file de ses colonnes cannelées, et près de lui, tout pareil par les proportions et l'élégance, l'admirable temple de la Concorde (fig. 4) datent tous deux de la meilleure époque de l'art grec, et le second de ces monuments, encore qu'il soit bien loin de la perfection des édifices athéniens, produit, par la merveilleuse conservation de sa robuste et fière architecture, quelque chose de l'impression saisissante et forte qu'on éprouve devant le Parthénon. Un peu plus loin, le temple des Dioscures (fig. 7), dont on a au XIXe siècle redressé quelques colonnes avec une portion de l'entablement et du fronton, complète heureusement le pittoresque décor que fait, lorsqu'on le voit de la mer, cette ligne d'édifices se détachant sur le ciel bleu. Il convient d'ajouter toutefois que, dans l'antiquité, le mur de la ville, se dressant devant les temples, en masquait la vue aux voyageurs qui montaient du port, et que, pour la même raison, on ne découvrait point alors, de la terrasse qui porte les sanctuaires, la vue admirable qui s'ouvre aujourd'hui sur la plaine et sur la mer. Mais en revanche Agrigente entière, dont la pente s'inclinait vers le sud, pouvait contempler les temples de ses dieux pressés contre la haute muraille, et dominant la ville qui se confiait en leur protection.

Du même temps à peu près que le temple de la Concorde, et non moins bien conservé que lui, le temple de Ségeste (fig. 1, 13) produit un effet saisissant, lorsque brusquement, en montant de Calatafimi, on le découvre se dressant sur l'horizon des montagnes, « debout, tout seul, dans la campagne illimitée[1] ». A l'exception du sanctuaire et du beau théâtre creusé au flanc du mont Barbaro (fig. 8), l'antique cité des Elyméens a disparu tout entière, et cette solitude même accroît l'impression que produit le monument. Assurément, à le regarder de plus près, il semble bien n'avoir jamais été achevé : les colonnes ne sont pas cannelées, la cella paraît n'avoir jamais existé. L'effet n'en est pas moins admirable. « Les chapiteaux doriques ont une mollesse, une flexibilité de courbes qui n'ont pas été surpassées. » Les lignes légèrement convexes du soubassement, la robuste élégance des hautes colonnes, le soin attentif du travail, tout concourt à faire du temple de Ségeste un des plus

1. Maupassant, *La Sicile*, dans *La Vie Errante*, p. 88.

beaux échantillons du dorique classique, et la merveilleuse patine dont le temps a revêtu la pierre en augmente encore la beauté.

A côté du sévère paysage où s'élève le théâtre de Ségeste, le théâtre de Taormine fait un contraste frappant. On a dit bien souvent le charme de l'exquise petite ville sicilienne, suspendue au-dessus de la mer parmi les cactus et les oliviers et toute parée de la floraison des bougainvilléas, des géraniums et des roses (fig. 9). On a célébré amplement les merveilleuses

Fig. 8. — Théâtre de Ségeste.

échappées de vue qui, de ce site escarpé, s'ouvrent sur les flots bleus, sur la côte verdoyante fuyant à l'horizon, sur l'Etna qui de son cône majestueux domine tout le paysage (fig. 15). On a vanté enfin comme il convient l'intérêt et la beauté du théâtre antique. « Le théâtre de Taormine, dit Renan, mérite sa réputation par sa grandeur, son beau style, sa situation unique, la perspective dont on jouit à travers les brèches du grand mur de la scène... C'est bien le premier théâtre du monde[1] » (fig. 14). C'est à coup sûr l'une des merveilles de cette Sicile grecque qui conserve tant

1. Renan, *loc. cit.*, p. 113-114.

de monuments admirables, de même que Taormine, entre tant de sites exquis que l'île offre aux yeux du voyageur, en est peut-être le plus délicieux.

* * *

Dans l'histoire de l'art antique, les temples de Sicile, on l'a indiqué déjà, méritent une place tout à fait éminente. Ils permettent de suivre pendant deux siècles, depuis ses premiers essais jusqu'à son point de perfection, le développement et les progrès de l'architecture dorique.

Fig. 9. — Vue de Taormine.

Les sanctuaires les plus anciens de la Sicile sont les temples C et D de l'acropole de Sélinonte (fig. 6), et le temple F de la même ville, ce dernier situé sur la colline de l'Est. La construction du premier, que l'on fait parfois remonter jusqu'à l'époque de la fondation de la ville (fin VIIe siècle), date plus vraisemblablement du commencement du VIe siècle ; les deux autres sont à peine plus jeunes de quelques années. Tous trois sont de remarquables exemples du style dorique archaïque. Tous trois sont des « hexastyles périptères », ce qui signifie qu'ils ont six colonnes sur la façade, et qu'une colonnade y fait le tour de la cella ; tous trois aussi offrent cette particularité, que la longueur en est très grande par rapport à la largeur : le temple C mesure 63 mètres sur 24, le temple D 53 sur 23, le temple F 61 sur 24. Mais, outre ces dispositions du plan, d'autres traits de la construction attestent que ces édifices datent

d'une époque où les proportions canoniques de l'ordre dorique étaient encore loin d'être définitivement fixées. Les colonnes massives et trapues présentent un caractère marqué de pesanteur ; les chapiteaux renflés et aplatis sont d'un galbe assez mou ; la hauteur de l'entablement, égale à la moitié de la hauteur des colonnes, fait une impression de solidité lourde plutôt que d'élégance, et il y a bien de la maladresse encore dans

Fig. 10. — Sélinonte. Ruines des temples E (Héraion), F et G (Apollonion).

la petitesse des métopes contrastant avec la largeur des triglyphes. On n'y trouve pas davantage la trace de ces subtiles et savantes recherches par où les maîtres du dorique classique mettront en pleine valeur les lignes de leurs constructions ; on y chercherait vainement le tracé légèrement incurvé des soubassements, ou la contraction des couples de colonnes des angles, par où l'architecte cherchait à renforcer les lignes extérieures de son monument. Seul, le temple F, d'époque un peu plus récente, se rapproche des édifices classiques par la hauteur plus grande des colonnes, la simplicité de l'architrave et les proportions des triglyphes.

Vers la fin du VIe siècle et dans les premières années du Ve, un progrès se marque dans l'architecture dorique. On entreprit alors, à Sélinonte, à Agrigente, toute une série de constructions aux proportions colossales, par où l'on se flattait d'éclipser tous les édifices de l'âge antérieur. C'est de ce temps que datent le temple G de Selinonte, élevé en l'honneur d'Apollon, et le colossal Olympieion d'Agrigente, que Théron

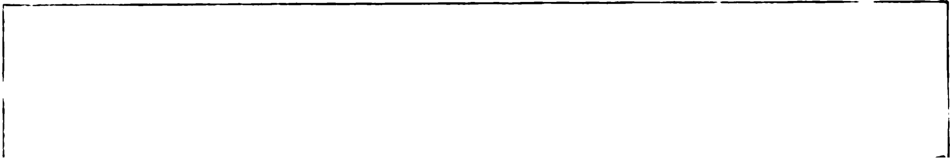


Fig. 11. — Ruines de l'Olympieion à Agrigente.

fit bâtir au lendemain de la victoire d'Himère. Le premier de ces sanctuaires (fig. 10) mesurait 110 mètres de long sur 50 de large, sa superficie atteignait plus de 6.000 mètres carrés, et 2.000 personnes y pouvaient trouver place à l'aise. L'Olympieion d'Agrigente (fig. 11) n'était pas moins gigantesque : il avait 110 mètres sur 55. Naturellement on n'épargna rien pour rehausser la magnificence de ces monuments destinés à étonner les yeux, et qui devinrent vite en effet célèbres dans tout le monde grec. A Sélinonte, les colonnes extérieures eurent plus de 16 mètres de hauteur. et la cella fut partagée en trois nefs par deux rangées de colonnes monolithes. A Agrigente, on voulut faire mieux encore. Au lieu de colon-

nade extérieure, le temple eut un mur d'enceinte, où s'engageaient 32 demi-colonnes. Ce sont les plus grandes colonnes doriques que l'on connaisse : elles mesurent près de 17 mètres, et leurs cannelures sont assez larges et profondes pour qu'un homme puisse s'y tenir. En outre,

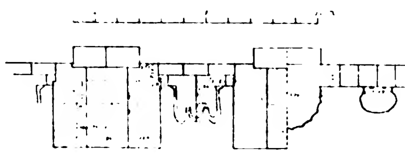


Fig. 12. — Portion de l'élévation latérale de l'Olympieion à Agrigente (Restauration de Koldewey et Puchstein).

dans les entrecolonnements, étaient appliquées contre le mur de gigantesques figures d'Atlantes qui soutenaient l'architrave (fig. 12). On voit encore aujourd'hui, étendu sur le sol, l'un de ces colosses, et l'effet en est tout à fait saisissant.

Mais ce n'est point là le seul intérêt de ces gigantesques monuments. Des œuvres aussi colossales ne s'achèvent point dans l'espace de quel-

ques courtes années. On reconnaît, à l'Apollonion de Sélinonte, les traces de trois époques diverses dans la construction, et l'on y peut suivre, de la façade nord à la façade sud, le progrès qui fait les colonnes plus élancées, les chapiteaux plus droits et plus fermes, et trouver enfin, dans l'opisthodome et dans la façade occidentale, les formes achevées du dorique classique. De même l'Olympieion d'Agrigente n'était point achevé quand survint la catastrophe de 406, ce qui fait penser qu'on y

Fig. 13. — Temple de Ségeste. Façade orientale.

travailla durant tout le cours du V[e] siècle. Pourtant le style en est assez homogène et annonce l'avènement du « canon » dorique.

C'est la parfaite conformité à ce canon, le rapport savant des proportions qui en est le principe, qui fait précisément la beauté des temples les plus récents de la Sicile. Tous datent du milieu ou de la seconde moitié du V[e] siècle, tous offrent des types excellents du dorique arrivé à son complet développement (fig. 4, 5, 13). Colonnes plus élancées et plus élégantes, chapiteaux au galbe plus ferme, à l'échine plus nette et plus rigide, entablement moins massif et mieux proportionné à la hauteur des colonnes, écartement moindre et calibre plus fort des colonnes aux

angles de l'édifice, soubassements tracés selon des courbes harmonieuses et savantes, ce sont autant de traits qui attestent les progrès par où les créateurs de cet art ont atteint la perfection. Que l'on considère le temple E de Sélinonte, consacré à Héra, ou le temple de Junon Lacinienne à Agrigente, que l'on examine le temple de Ségeste ou le temple de la Concorde à Agrigente, tous offrent le même caractère. Ce sont des « hexastyles périptères », avec 13, 11 ou 12 colonnes sur les grands

Fig. 14. — Théâtre de Taormine.

côtés, élevés sur des soubassements de quatre ou cinq marches, et admirables de proportions et d'harmonie. Et ils ne valent pas seulement par la perfection de leurs formes ; le plan aussi en est plus heureux et mieux équilibré. Si l'Heraion de Sélinonte et le temple même de Ségeste sont un peu longs encore en proportion de leur largeur (67 × 25 et 61 × 26), les deux temples d'Agrigente mesurent 49 mètres (Junon Lacinienne) et 42 mètres (Concorde) sur 19 de large.

Il y aurait bien d'autres particularités à relever dans les dispositions des temples grecs de Sicile. Dans plusieurs d'entre eux, on trouve au fond de la cella un « adyton », c'est-à-dire un sanctuaire dont l'entrée

était interdite aux profanes, et qui renfermait la statue de la divinité. Ailleurs, au temple F de Sélinonte, on a constaté entre les colonnes du pourtour l'existence d'un mur assez élevé, qui cachait aux yeux des profanes l'intérieur de l'édifice, et on en a conclu assez vraisemblablement que le monument était un sanctuaire où se célébraient des mystères. Mais surtout il conviendrait d'insister sur la décoration sculpturale de ces temples. Nous trouverons plus loin, au musée de Palerme où ils ont été recueillis, les débris des métopes qui paraient trois des temples de Sélinonte, les fragments de têtes d'animaux sculptées qui servaient de gargouilles aux temples d'Agrigente et d'Himère, et les morceaux de terres-cuites coloriées, antéfixes et acrotères, plaques et caissons, qui couronnaient le haut de certains édifices, et dont « le riche et harmonieux décor donnait, comme on l'a dit, un aspect si original et si flatteur aux monuments[1]. » Mais il faut rappeler dès maintenant que c'est l'étude des temples de Sicile qui a fait entrevoir à Hittorf la polychromie des monuments antiques, et qui a suggéré à cet archéologue l'idée, vivement combattue tout d'abord, et aujourd'hui universellement admise, du grand rôle que la peinture jouait dans la décoration architecturale des temples anciens.



Pourtant, si on les compare aux temples de la Grèce, les monuments de la Sicile sembleront d'un art moins parfait. Ils ne sont point, comme ceux-ci, construits en marbre pur : la matière dont ils sont faits est une pierre poreuse dont on dissimulait les tares sous un revêtement de stuc. De la nature des matériaux employés est parfois résultée en outre quelque imperfection dans le travail : il était si aisé de masquer les défauts et les négligences sous l'enduit et sous la polychromie. Enfin, plusieurs de ces édifices, on l'a vu, n'ont jamais été terminés, et cela s'aperçoit sans peine. Néanmoins, et malgré cette infériorité incontestable, ces ruines de Sicile sont d'une prenante beauté. Si Sélinonte n'est qu'un vaste champ de décombres, singulièrement émouvant pourtant par sa solitude et son immensité, Ségeste et Agrigente sont admirables, et le théâtre de Taormine, si remanié qu'il ait été à l'époque romaine, demeure, avec sa scène grecque (λογεῖον) longue et peu profonde, avec son pittoresque mur de fond décoré de colonnes qui encadraient des statues, l'un des

1. Rayet et Collignon, *Hist. de la céramique grecque*, p. 382.

monuments les plus intéressants pour l'histoire des transformations du théâtre grec (fig. 14).

C'est avec l'apparition des Grecs sur ses rivages que la Sicile est vraiment entrée dans l'histoire, c'est à eux qu'elle doit d'y avoir pris une place glorieuse. Ils y ont fait naître la civilisation, ils ont fait pénétrer, comme le montre le temple de Ségeste, la culture hellénique jusque dans

Fig. 15. — Vue prise du théâtre de Taormine.

ses cantons les plus reculés et les plus barbares, ils l'ont couverte de cités florissantes et de monuments admirables. La Sicile, comme la Grande-Grèce sa voisine, est devenue ainsi un morceau d'Hellade transporté sous le ciel d'Occident; et dans cet Occident tout plein de majestueuses et lourdes constructions romaines, ses édifices apportent comme un reflet et un parfum de la Grèce. Ce n'est pas le moindre mérite des sanctuaires de la Sicile d'être, avec les temples de Paestum, si beaux dans leur désert fiévreux, les seuls monuments qui, en dehors de l'Hellade, fassent pressentir les merveilles de l'art classique et la pure splendeur du Parthénon.

Fig. 16. — Vue de Syracuse, prise du grand port.

CHAPITRE II

SYRACUSE. — L'HISTOIRE

Aujourd'hui Syracuse, confinée dans l'étroite presqu'île qui fut jadis l'île d'Ortygie, est une médiocre petite ville qui compte 25.000 âmes à peine. Elle fut autrefois une des plus grandes, une des plus prospères, une des plus illustres entre les cités du monde hellénique.

I

Lorsque, en 734 avant J.-C., le corinthien Archias vint établir dans l'îlot d'Ortygie, plus vaste alors peut-être qu'il n'est maintenant, la colonie qu'il nomma Syracuse, tout présageait la grandeur future et le rapide accroissement de la cité nouvelle. L'emplacement choisi présentait un double avantage : la fontaine Aréthuse, jaillissant miraculeusement au

bord de la mer, lui fournissait en abondance l'eau douce nécessaire ; au nord et au sud d'Ortygie, le dessin du rivage offrait au commerce deux ports excellents, le petit port entre l'île et le rivage, le grand port dans l'admirable baie que fermait au sud, en face de la ville, le promontoire du Plemmyrion. En outre, pour le développement ultérieur de la cité, un vaste plateau calcaire ouvrait sur le continent, au nord d'Ortygie, des espaces immenses, que la pente naturellement abrupte du terrain rendait faciles à défendre. La magnifique fertilité des plaines voisines garantissait à Syracuse l'abondance et la prospérité. Enfin, par sa situation géographique au centre de la Méditerranée, par sa position sur la partie des rivages siciliens tournée vers la Grèce et les vieilles civilisations orientales, la cité était évidemment destinée à devenir un grand entrepôt de commerce. Lorsque, à la veille de quitter Corinthe, Archias était allé demander à Delphes en quel endroit il devait fonder sa colonie, la Pythie, en lui désignant Ortygie, lui avait promis la richesse. L'oracle cette fois n'avait point menti.

Fig. 17. — Tétradrachme de Syracuse.

Très vite en effet l'événement justifia les plus brillantes espérances. De bonne heure, la population s'accrut au point de devoir déborder hors des limites étroites de l'île. Dès le VIIe siècle, se créa sur la terre ferme le quartier de l'Achradine, qui occupa la portion orientale du plateau et la plaine basse intermédiaire entre les pentes méridionales de ce plateau et la mer. De bonne heure aussi, pour couvrir les approches de la cité, des postes fortifiés furent établis sur le continent et y devinrent le noyau de quartiers florissants. C'est ainsi qu'au sud, près de la rivière Cyané, un fort fut bâti pour commander le passage de l'Anapos, et dès le VIe siècle on bâtissait, au voisinage de cette position stratégique, le colossal et célèbre temple de Jupiter Olympien. De même, au nord, on fortifia, près de l'emplacement actuel du grand théâtre, la colline du Téménitès, où l'on éleva, également au VIe siècle, un temple en l'honneur d'Apollon. Moins de cent cinquante ans après sa fondation, Syracuse était donc une grande ville, et les vieux temples doriques, dont on voit les restes dans Ortygie, achèvent de montrer quelle était dès le VIe siècle la prospérité de la cité.

Mais c'est surtout au Ve siècle, sous le gouvernement des tyrans, de Gélon, le vainqueur d'Himère (485-478), et d'Hiéron, son frère et son successeur (478-467), que Syracuse devint la cité la plus florissante de la Sicile. Par la splendeur des constructions dont il la couvrit, Gélon mérita d'être honoré comme le second fondateur de Syracuse, et aujourd'hui encore les vastes carrières de pierre qui se creusent au flanc méridional du plateau d'Achradine, et qu'on appelle les *latomies*, disent quel fut, dans cette première moitié du Ve siècle, le prodigieux développement des grands travaux publics. Dès avant le règne de Gélon on avait, à ce qu'il semble, rattaché Ortygie à la terre ferme par la chaussée de pierre qui la joint aujourd'hui au continent. Sous le gouvernement des tyrans, la ville se développa largement vers le nord : l'Achradine fut comprise dans l'enceinte, et au delà de ce quartier, de vastes faubourgs prirent naissance, Tyché au nord, qui dut son nom au temple de la Fortune qu'on y construisit, Néapolis au sud, où Gélon, en souvenir de la victoire d'Himère, éleva le double sanctuaire de Déméter et de Korè. En même temps que s'agrandissait l'aire de la ville, le centre de son activité se déplaçait. Gélon transporta la vieille agora, devenue maintenant insuffisante, d'Ortygie dans la large bande de terrain plat qui s'étendait entre l'extrémité du môle et le pied de l'Achradine, à proximité des ports, centre de la vie commerciale, à égale distance de la cité primitive et des quartiers nouvellement créés. Le canal creusé à travers l'isthme pour faire communiquer les deux ports, les docks et l'arsenal établis sur le rivage, achevèrent de doter Syracuse de l'outillage nécessaire à sa prospérité. Aussi bien, pour rehausser la splendeur et le prestige de leur capitale, rien ne semblait trop coûteux aux tyrans. Dans le temple de Zeus Olympien, ils paraient la statue du dieu d'un vêtement d'or d'une valeur de 85 talents, et d'un poids double de celui dont plus tard, à l'Acropole d'Athènes, Phidias revêtira Athéna Parthénos. Dans le magnifique théâtre qu'ils élevaient sur les pentes d'Achradine, ils faisaient représenter, avec les pièces de la comédie sicilienne que créait Epicharme, les chefs-d'œuvre de la tragédie grecque. Eschyle, sur l'invitation d'Hiéron, vint au pied de l'Etna surveiller en personne l'exécution de sa trilogie des *Perses*, où les vainqueurs d'Himère retrouvaient comme un écho de la lutte qu'ils avaient eux-mêmes soutenue contre les barbares.

Fig. 18.
Didrachme de Syracuse (tête de Zeus Eleutherios).

Pour accroître l'éclat de leur gloire, les tyrans de Syracuse étendirent du reste leurs munificences bien au delà de la Sicile. Très soucieux de se rattacher à la Grèce par d'étroites relations, ils consacraient à Delphes des monuments magnifiques, ils faisaient courir à Olympie, ils remplissaient du bruit de leur nom tous les grands sanctuaires panhelléniques ; surtout, très fiers de se poser en protecteurs des lettres et des arts, ils attiraient à leur cour les écrivains les plus illustres de l'Hellade, Simonide, Bacchylide et Pindare, qui payaient en strophes louangeuses la royale hospitalité dont ils étaient l'objet; ils encourageaient, on l'a vu, les efforts d'Epicharme, et s'enorgueillissaient de recevoir Eschyle. La Grèce entière connaissait le nom des Gélon, des Hiéron ; la Sicile, reconnaissante aux princes qui l'avaient délivrée du péril punique, s'inclinait volontiers sous l'hégémonie syracusaine ; au témoignage de Thucydide, Syracuse égalait Athènes, et sa puissance pouvait marcher de pair avec celle de la cité attique.

II

Aussi, lorsqu'en 415, l'ambition conquérante des Athéniens tenta de soumettre la Sicile, c'est Syracuse qui supporta tout le poids de la lutte et qui eut, par sa résistance obstinée, la gloire de faire échouer le colossal effort d'Athènes. Tout le monde connaît l'admirable récit que Thucydide a fait de cette lutte de deux années, où Athènes épuisa le meilleur de ses armées et de ses flottes, où toute la ténacité de Nicias, tout le courage de Démosthène, ne purent conjurer le tragique et irrémédiable désastre. Mais c'est à Syracuse surtout, sur les lieux mêmes, qu'il faut relire ces pages émouvantes, en face de ce port aux eaux bleues et calmes où se heurta le choc acharné des trirèmes, sur ce plateau des Epipoles témoin de combats héroïques, à cette pointe du Plemmyrion qui vit sombrer la fortune d'Athènes, dans ces *latomies* surtout, pleines aujourd'hui de verdure et de fleurs, et où s'acheva jadis, entre les aveuglantes murailles de calcaire blanc, l'agonie lamentable des prisonniers athéniens, condamnés à mourir de misère et de faim au fond de ces fosses colossales. « Enfermés, dit Thucydide, dans un lieu profond, étroit et sans abri, accablés d'abord par les ardeurs du soleil et d'une température

Fig. 19.
Tétradrachme de Syracuse avec la signature de Cimon (tête d'Aréthuse).

étouffante, exposés plus tard à la fraîcheur des nuits d'automne, leur santé s'était délabrée dans ces alternatives de souffrance. Le défaut d'espace les obligeait à tout faire dans le même lieu. Avec eux étaient entassés les cadavres de ceux qui avaient succombé, soit à leurs blessures, soit aux variations du climat ou à d'autres causes ; l'odeur qu'ils respiraient était insupportable ; la faim et la soif les tourmentaient également. En un mot aucun des maux qu'on peut éprouver dans un pareil

Fig. 20. — Latomie du Paradis à Syracuse.

lieu ne leur fut épargné. » Sur ce terrain où s'accomplirent ces événements mémorables, chaque ligne du récit de l'historien reprend sa valeur exacte et retrouve sa signification émouvante ; la grandeur tragique des choses y apparaît dans toute sa plénitude, et sur ces champs tout pleins d'histoire, on comprend mieux toute la portée du grand drame que Thucydide a marquée de si fortes paroles au terme de son récit. « C'est le plus grand désastre, dit l'historien, que les Grecs aient éprouvé dans cette guerre, et même, je crois, à aucune autre époque, aussi loin que remontent nos souvenirs. Jamais aucun fait d'armes ne fut plus glorieux aux vainqueurs, plus désastreux aux vaincus. La défaite était complète,

sans bornes, absolue. Rien ne fut médiocre dans leur malheur : c'était une ruine totale. Infanterie, vaisseaux, tout enfin fut anéanti ; et d'une armée si nombreuse, bien peu d'hommes rentrèrent dans leur patrie. »

Comme jadis au temps de la bataille d'Himère, Syracuse, dans cette lutte mémorable, était apparue comme la tête et la vraie capitale de la Sicile. A l'exception d'Agrigente, qui avait gardé la neutralité, « toute la Sicile, dit Thucydide, s'était rangée avec les Syracusains. » Lorsque, quatre ans plus tard, les Carthaginois à leur tour débarquèrent dans l'île, ce fut Syracuse encore qui, dans le désarroi général des cités grecques, eut l'honneur de conduire la résistance. Ce fut l'œuvre de Denys l'Ancien (406-367), tyran cruel et soupçonneux, mais intelligent et énergique. Pendant trente ans, il soutint le combat contre l'ennemi punique ; tantôt vainqueur, tantôt vaincu et assiégé jusque dans Syracuse par les Carthaginois (397), il n'en tint pas moins, à force de ténacité, ses adversaires en échec. Et si l'hellénisme finalement dut reculer en Sicile, Syracuse du moins, dont les murailles avaient résisté à toutes les attaques, sortit grandie de cette longue lutte, et sa prospérité s'accrut encore du désastre qu'avaient éprouvé les autres cités grecques.

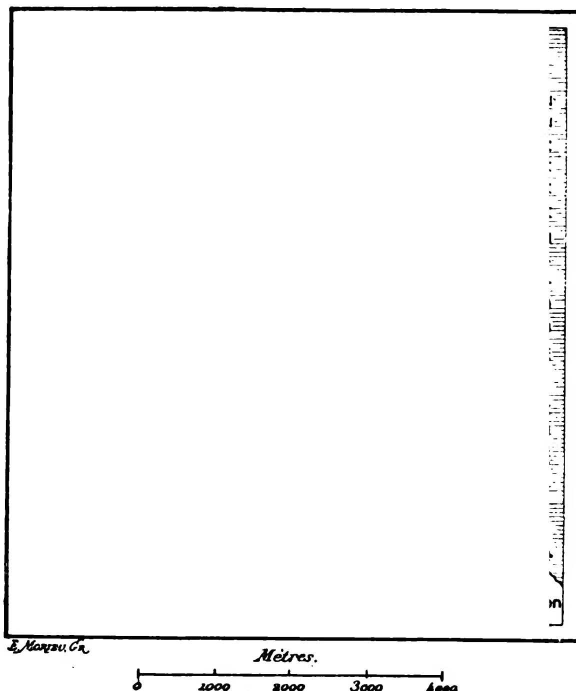


Fig. 21. — Plan de Syracuse à l'époque de sa plus grande extension (commencement du IVe s.), d'après Freeman.

Au temps de sa jeunesse, au moment du siège de 413, Denys avait vu l'importance stratégique de ce plateau des Epipoles, « lieu escarpé, dit Thucydide, et qui commande immédiatement la ville », et dont l'occupation par les Athéniens avait failli entraîner la chute de Syracuse. Il ne voulut point que la cité fût exposée de nouveau à un semblable risque, et il se décida à enfermer dans une nouvelle enceinte, qui fut reliée à l'enceinte antérieure, toute la partie occidentale des Epipoles. Une

muraille formidable, hérissée de tours, fut construite, d'abord sur le revers nord, puis sur le revers sud du vaste plateau ; la longueur totale en fut de près de 14 kilomètres. Pour compléter ce travail gigantesque, au point de rencontre des deux retranchements, on éleva le château fort de l'Euryalos, qui dominait au loin la campagne et couvrait les abords de la place. C'était la clef de la défense ; aussi apporta-t-on à sa construction un soin tout particulier. Aujourd'hui encore « on devine, dans les parties conservées de l'Euryale, un des plus beaux ouvrages d'architecture qui aient été exécutés par les ingénieurs grecs [1]. »

Ce colossal ouvrage de fortification commencé en 402, était déjà fort avancé en 397, au moment où les Carthaginois vinrent assiéger Syracuse ; il fut entièrement terminé en 385. Désormais Syracuse fut, comme le dira plus tard Cicéron, « la plus grande des villes grecques et l'une des plus belles du monde » (fig. 21). Son enceinte n'avait pas moins de 27 kilomètres de tour ; sa superficie, qui atteignait plus de 18 kilomètres carrés, dépassait de 4 kilomètres carrés celle de Rome, telle que la délimitera le mur d'Aurélien. Sans doute il ne semble point que tout l'énorme espace compris entre les murailles ait été également habité ; des champs, des jardins, d'anciennes nécropoles continuèrent à en occuper une partie. Toutefois, de gré ou de force, Denys décida les citoyens de beaucoup d'autres villes à venir se fixer à Syracuse ; en même temps, pour rehausser la splendeur et accroître l'attrait de la ville, il se préoccupa, les travaux d'utilité publique terminés, d'élever des édifices de luxe, temples somptueux, vastes gymnases au bord de l'Anapos ; enfin, comme jadis les grands tyrans du v[e] siècle, il s'efforça d'attirer à sa cour les écrivains les plus illustres de l'époque. On sait l'invitation qu'à l'instigation de son beau-frère Dion, il adressa à Platon et les démêlés aussi qu'il eut avec le grand philosophe. En tout cas, grâce à Denys, Syracuse était devenue sans conteste la cité la plus florissante de la Sicile, une vraie capitale dont l'hégémonie était acceptée par toutes les autres cités helléniques de l'île, et dont l'influence s'étendait jusque sur une portion de la Grande-Grèce.

III

Telle elle demeura, malgré les agitations qui suivirent la mort de Denys, malgré les gouvernements successifs, démocratie avec Timoléon, tyrannie avec Agathocle, qu'elle vit passer sur elle, malgré les luttes

1. Perrot, *loc. cit.*, p. 178.

incessantes qu'elle eut à soutenir contre les Carthaginois. Telle elle était encore cent ans plus tard, au moment où la première guerre punique amena les Romains en Sicile. A ce moment, Syracuse avait, depuis 274, Hiéron II pour souverain; prince intelligent, habile, il comprit vite qu'entre Rome et Carthage la neutralité était impossible, et résolument il se fit l'allié des Romains. Grâce à cette sage politique, il sauva l'indépendance de son petit royaume, et par la paix qu'il lui assura, il donna pendant les cinquante ans qu'il régna (274-215) un dernier rayon de splendeur à sa capitale. Une fois encore, Syracuse brilla de l'éclat des lettres, des sciences et des arts. Grand bâtisseur, Hiéron dota la ville d'édifices magnifiques. Dans Ortygie, dont Agathocle déjà avait fait une citadelle destinée à assurer la sécurité du prince, il édifia un palais royal, dont le luxe fut célèbre. En l'honneur de Zeus Olympien, il éleva sur l'Agora un nouveau temple; il transforma aussi et embellit le théâtre; enfin il construisit dans le quartier de Néapolis un autel colossal, qui n'avait pas moins de trois stades de long. En même temps, il protégeait les écrivains et les savants. A sa cour, Théocrite créait un genre nouveau, l'idylle, où il disait le charme de la nature clémente, « sous le grand soleil de Sicile, avec la ligne bleue de la mer à l'horizon[1] », et la rustique et savoureuse naïveté des petites gens de Syracuse et des bourgeois siciliens. A côté de lui, le merveilleux génie d'Archimède multipliait les découvertes scientifiques; et sous le gouvernement sage et doux de son prince, Syracuse une dernière fois était florissante, riche et prospère.

Fig. 22. — Tétradrachme de Syracuse au nom d'Agathocle (tête de Koré).

La seconde guerre punique mit fin brusquement à cette prospérité, et du même coup à l'indépendance de Syracuse. Après la mort d'Hiéron, la ville se jeta dans l'alliance de Carthage; elle expia cette maladresse cruellement. Assiégée par les Romains pendant deux années (214-212), elle vit, pour la première fois depuis sa fondation, l'ennemi franchir ses murailles, et prise d'assaut, elle connut toutes les horreurs du massacre et du pillage. Marcellus vainqueur enleva ensuite, pour les transporter à Rome, les plus belles des œuvres d'art qui y étaient rassemblées, et la cité dépouillée, ruinée, rattachée désormais à la province romaine de

1. A. et M. Croiset. *Hist. de la littérature grecque*, p. 657.

Sicile, semble avoir, avec sa liberté, perdu toute son importance passée. Son nom disparaît de l'histoire; à peine reparaît-il un moment, cent cinquante ans plus tard, dans la bouche de Cicéron accusant Verrès; puis de nouveau l'oubli se fait. Pourtant, sous l'empire romain, Syracuse était une ville populeuse encore; l'amphithéâtre construit à l'époque d'Auguste est fait pour contenir 20.000 spectateurs, et les catacombes chrétiennes creusées dans le sous-sol de la ville attestent d'autre part l'importance qu'elle gardait au IVe siècle. Il semble même que Syracuse redevint alors la capitale de la Sicile; elle était, au VIe siècle, la résidence du comte goth qui commandait les forces militaires de l'île; elle fut ensuite celle du préteur byzantin que Justinien mit à la tête de la province reconquise. Au VIIe siècle, un empereur, Constant II, y transféra même pour quelques années le siège du gouvernement. Au VIIIe siècle, elle était le chef-lieu du *thème* de Sicile et la résidence du patrice byzantin chargé d'administrer les territoires que Byzance conservait en Occident. Elle était encore la « métropole » de la Sicile, au moment où, en 878, après un long et terrible siège, elle tomba entre les mains des Musulmans. Et c'est elle qui vit enfin le dernier effort tenté par Byzance pour reconquérir la grande île méditerranéenne. En 1040, Georges Maniakès, vainqueur des Arabes à Troïna, faisait dans Syracuse une entrée triomphale, parmi les acclamations des populations chrétiennes et des captifs arrachés à l'esclavage sarrasin. Aujourd'hui encore Syracuse conserve le souvenir de ce glorieux épisode. Le château fort, dont les restes imposants occupent la pointe méridionale d'Ortygie et qui commande l'entrée du grand port, porte toujours, en mémoire du général byzantin qui l'éleva, le nom de « château de Maniakès ».



Fig. 23. — Drachme de Syracuse (tête de Mars et triquetra).

Fig. 24. — Théâtre grec de Syracuse.

CHAPITRE III

SYRACUSE. — LES MONUMENTS

I

De la grande ville que fut Syracuse, de la magnifique cité dont la splendeur, dit-on, émut jusqu'aux larmes le rude Marcellus lui-même, que subsiste-t-il aujourd'hui ? En vérité bien peu de chose.

Revenue, comme aux jours lointains de son origine, à son île étroite d'Ortygie (fig. 16), la moderne Syracuse n'est plus qu'une petite ville coquette et proprette, où des maisons aux balcons élégants qui rappellent la Renaissance bordent les rues pavées de larges dalles, où chaque tournant découvre une échappée sur la mer ou bien sur la vieille citadelle qui domine l'entrée du port de sa masse pittoresque et fière. Seules, deux ruines de temples antiques évoquent ici le passé. L'un de ces sanctuaires,

qu'on appela longtemps le temple d'Artémis, mais qui semble plutôt, à en croire une inscription fort mutilée, avoir été dédié à Apollon, est assez mal conservé. Il n'en reste guère, enterrées à cinq mètres au-dessous du sol actuel, que deux colonnes portant un fragment d'architrave. Des fouilles récentes ont permis toutefois de déterminer le plan de l'édifice :

Fig. 25. — Cathédrale de Syracuse.

c'était un « hexastyle périptère » dorique, dont la longueur, comme dans le temple C de Sélinonte, était fort grande par rapport à la largeur; sur les longs côtés, la colonnade ne comptait pas moins de 19 colonnes. L'autre temple que conserve Ortygie paraît avoir été dédié à Athéna; il a, à une époque qu'on ignore, été transformé en église chrétienne, et c'est aujourd'hui, sous le vocable de Santa Maria delle Colonne, la cathédrale de Syracuse (fig. 25). L'aspect en est fort remarquable. La cella antique

est devenue la nef centrale de l'église, et ses murs ont été entaillés pour ouvrir une communication avec les bas-côtés; les nefs latérales ont été aménagées sous les deux colonnades qui bordaient les longs côtés du temple, et qu'on a, pour enclore l'édifice, noyées dans un mur qui embrasse les fûts, les chapiteaux, l'architrave. On voit encore du dehors, sur deux des faces de l'église actuelle, les hautes et belles colonnes antiques, au-dessus desquelles les triglyphes font à certains endroits créneau sur

Fig. 26. — Ruines de l'autel de Hiéron II. à Syracuse.

l'architrave. L'effet est fort pittoresque, et le mode d'appropriation au christianisme, unique en son genre. En tout cas, comme le sanctuaire d'Apollon, le temple d'Athéna était un hexastyle périptère avec 14 colonnes sur les longs côtés. Les deux monuments du reste datent du VI[e] siècle et appartiennent à l'époque où dans la Grande-Grèce et la Sicile, entière, l'architecture dorique s'épanouissait dans toute sa force sévère et puissante; mais, comme on l'observe dans les plus anciens monuments de ce style, et dans les temples de Sélinonte en particulier, il y a dans les sanctuaires de Syracuse quelque lourdeur encore dans leur force : les colonnes, surtout dans le temple d'Apollon, sont massives et trapues; tan-

dis que dans les édifices du dorique classique, dans le Théséion d'Athènes par exemple, la hauteur des colonnes correspond à cinq diamètres et demi, ici le rapport est bien moindre du diamètre à la hauteur. Les colonnes du temple d'Apollon ont quatre diamètres deux cinquièmes, celles du temple d'Athéna, un peu plus récent, moins de cinq diamètres.

Et si l'on ajoute qu'au bord de la mer, la célèbre fontaine d'Aréthuse, ou du moins ce que l'on nomme ainsi, fait toujours, comme autrefois, jaillir ses eaux claires et bouillonnantes dans un bassin demi-circulaire entouré de papyrus, on aura dit tout ce qui, dans l'actuelle Syracuse, rappelle la ville antique disparue.

II

De la grande et populeuse cité qui fut la capitale de la Sicile, c'est ailleurs qu'il faut chercher les restes. Il faut aller dans la campagne en retrouver les débris épars, au pied de ces blanches falaises qui se détachent si vigoureusement sur le ciel bleu, sur ce vaste plateau désert des Épipoles qui se déroule sans fin vers l'horizon lointain. Et ici même, des splendeurs d'autrefois, il reste relativement bien peu de chose ; mais par les souvenirs d'histoire qu'évoquent ces monuments comme par la mélancolique beauté de la solitude qui les environne, ce peu de chose est singulièrement émouvant.

Sur la pente méridionale du plateau de l'Achradine, le grand théâtre creuse dans le roc vif l'hémicycle immense qu'emplissent encore quarante-six rangées de gradins. C'était le plus grand théâtre de la Sicile, l'un des plus vastes du monde hellénique. Il mesure 150 mètres de diamètre, et les soixante rangées de gradins qui primitivement en garnissaient la courbe pouvaient donner place à 24.000 spectateurs. C'est aujourd'hui encore un des plus beaux monuments de Syracuse et des mieux conservés (fig. 24). Sans doute, de la scène, large de 30 mètres environ et profonde de 8, il subsiste peu de chose ; mais on voit, comme jadis, les deux larges précinctions qui coupent à des hauteurs diverses la montée des gradins, les huit escaliers qui, partant de l'orchestre, partagent le théâtre en neuf travées (κερκίδες), les tunnels creusés dans le roc, qui servaient d'entrées latérales, les onze gradins inférieurs, autrefois revêtus de marbre, et qu'un degré assez élevé sépare des places du haut réservées au populaire. En certains endroits on lit encore des inscriptions, datant du IIIe siècle, qui plaçaient certaines travées sous le patronage de Zeus Olympien ou d'Hercule, ou encore des reines Philistis et Néréis, parentes de cet

Hiéron II qui termina et embellit, à ce qu'il semble, le théâtre construit au Ve siècle par Hiéron Ier. Et tout naturellement l'esprit se reporte au temps où Syracuse était une des métropoles de l'Hellade, où des souverains artistes et lettrés faisaient représenter sur cette scène les tragédies d'Eschyle et les comédies d'Epicharme, où des spectateurs innombrables applaudissaient ici les vers de Sophocle ou d'Euripide avec le même enthousiasme qui, dans le théâtre de Dionysos, faisait battre les mains

Fig. 27. — Amphithéâtre romain, à Syracuse.

des Athéniens. Et aussi bien est-ce le ciel de Grèce, avec des tons à peine plus atténués et plus tendres, qui éclaire l'admirable paysage qu'on découvre des gradins du théâtre, et c'est la même splendeur de la lumière sur une terre plus riche seulement, plus grasse, plus verdoyante, où semble flotter comme le souvenir des pastorales idylles de Théocrite.

Tout auprès du théâtre se trouvent les restes du grand autel construit par Hiéron II (fig. 26). En avant de la plupart des temples de Sicile, on voit, à Sélinonte, à Agrigente, les traces d'un autel destiné aux sacrifices. Celui d'Hiéron avait le même objet, mais il dépassait tous les autres par ses proportions colossales. C'était une longue et étroite plate-forme de

200 mètres sur 23; sa hauteur dépassait 10 mètres. Deux terrasses superposées le composaient, auxquelles on montait par des escaliers ménagés aux deux extrémités : un large soubassement de plusieurs degrés mettait en valeur le monument. Un entablement à la corniche fortement moulurée couronnait le mur des terrasses, et y disposait la parure de ses triglyphes doriques; dans les murailles, des niches étaient ménagées pour rece-

Fig. 28. — Entrée nord de l'amphithéâtre de Syracuse.

voir des bas-reliefs et des offrandes votives. Mais on ignore à quel dieu était dédié ce magnifique monument.

Un peu plus à l'est, l'amphithéâtre est un monument romain, qui date de l'époque d'Auguste (fig. 27, 28). C'est un des plus vastes de l'Italie; il mesure 140 mètres dans sa plus grande longueur, 119 mètres dans son petit axe; l'arène a 69 mètres et 40 dans ses deux dimensions. Partiellement établi sur le roc, de même que le grand autel, et utilisant de même la pente naturelle du terrain, il a conservé intacte une partie de ses gradins, que coupent deux larges précinctions, et que des escaliers partagent en travées, les deux passages voûtés ouverts aux extrémités du grand axe, le système des couloirs et des escaliers, qui, sous les gradins, servaient

aux dégagements. Au centre de l'arène on a retrouvé les restes d'un bassin sur lequel s'embranchaient deux canaux souterrains; un couloir elliptique enfin était ménagé sous les gradins inférieurs; c'est là qu'on plaçait les gladiateurs et les bêtes fauves, en attendant que vint leur tour d'entrer dans l'arène par une des huit portes qui y donnaient accès.

Un autre monument, probablement romain, se trouve dans le voisinage de l'antique agora (fig. 29). La destination de cet édifice demeure assez

Fig. 29. — Ruines d'un bain (?), à Syracuse.

incertaine; par sa forme demi-circulaire, il fait penser à un théâtre; par le bâtiment rectangulaire orné d'une fontaine qui fait face à l'hémicycle, par les bassins ménagés dans la cour qui précède cette construction, il fait songer plutôt à un bain ou à une palestre. En tout cas la décoration semble en avoir été fort riche; on a retrouvé dans les ruines de nombreux fragments de porphyre et de marbres de toute espèce.

Tous ces édifices, où revit la grandeur de la ville morte, se trouvent dans la région qui s'étend entre les pentes de l'Achradine et la mer. Mais si l'on veut vraiment se rendre compte de ce qu'était l'antique Syracuse,

il faut aller plus loin, gravir le plateau des Épipoles, et, le long des falaises, suivre les restes, encore visibles et souvent imposants, des murailles de Denys. Il faut pousser surtout jusqu'à l'extrémité occidentale du plateau, où s'élève sur une crête étroite la forteresse de l'Euryalos. On y retrouve sans peine les savantes et ingénieuses dispositions qui font de cette citadelle un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire grecque (fig. 30). Trois fossés creusés profondément dans le roc vif en couvrent les approches, coupant transversalement l'arête de la montagne. Derrière eux, le corps de place, protégé sur son front ouest par cinq tours massives et puissantes, défendu sur ses autres faces par plusieurs autres tours,

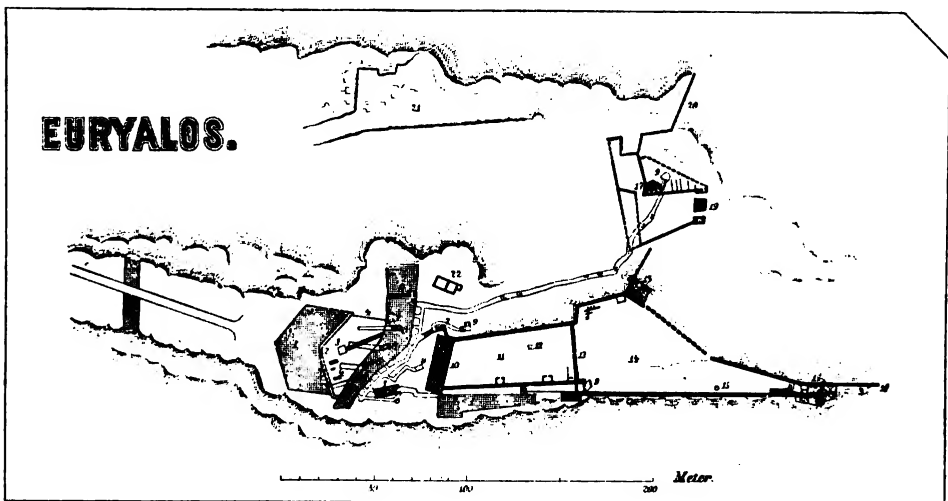


Fig. 30. — Plan de la forteresse de l'Euryalos.

forme un pentagone irrégulier divisé à l'intérieur en deux grandes cours ; on y reconnaît encore les écuries et l'emplacement destiné aux machines de guerre. Un peu plus au nord, un autre château complète le système défensif. Mais la merveille de cette citadelle, c'est le vaste réseau de galeries souterraines creusées dans le sous-sol; larges de 2 à 3 mètres en général, et parfois praticables pour la cavalerie même, elles ont une longueur totale de 480 mètres et offrent la plus ingénieuse disposition. Toutes les galeries se réunissent en effet dans un couloir commun, qui par onze passages débouche dans le fossé le plus voisin du corps de place (fig. 31); d'autres tunnels font communiquer le réseau avec l'intérieur de la citadelle et avec le bastion du nord, distant de plus de 170 mètres. Grâce à ces aménagements, les défenseurs de l'Euryalos étaient à même de faire des sor-

ties imprévues sur le flanc de l'ennemi, aussi bien que de se porter rapidement en arrière du mur des Epipoles. On conçoit en tout cas qu'une telle forteresse, dont Archimède, dit-on, compléta les travaux de défense, fût proprement imprenable. Les Romains. eux-mêmes ne purent s'en emparer, et Marcellus dut accorder par capitulation libre sortie à la garnison.

Pareillement, il faut aller, à l'autre extrémité de Syracuse, à l'endroit

Fig. 31. — Fossés de la forteresse de l'Euryalos.

où quelques ruines marquent l'emplacement du célèbre temple de Zeus Olympien. Voisin de l'endroit où la rivière Cyané se jette dans l'Anapos, c'était un point stratégique fort important pour la sécurité de la ville, et tous ceux qui attaquèrent Syracuse, Nicias comme Himilcon, Hamilcar comme Marcellus, s'efforcèrent de s'en rendre maîtres. Mais c'est pour d'autres raisons encore que cette région mérite l'intérêt du visiteur. La navigation sur l'Anapos et la Cyané son affluent est « une des choses les plus ravissantes qui se puissent voir » (fig. 32). « On prend une barque, dit Renan, au quai de Syracuse; on traverse ce beau port, l'un des plus grands, des plus profonds, des plus sûrs du monde, on franchit non sans

peine une barre à l'embouchure du fleuve, et l'on entre dans une belle eau limpide, profonde, rapide, bientôt après dans une petite forêt de roseaux immenses et de papyrus. Le papyrus ne croît en Europe que dans la vallée de l'Anapos. Ces masses touffues de tiges vertes, flexibles. de quinze à dix-huit pieds de haut, couronnées par un élégant épanouissement de fils légers terminés en éventail, forment de petites îles impé-

Fig. 32. — La rivière Cyané avec ses papyrus.

nétrables dans l'eau pure de Cyané. La végétation aquatique qui s'établit dans ces canaux rarement troublés est d'une fraîcheur exquise. Ce sont de vraies prairies flottantes qui couvrent la surface du ruisseau et ondulent sous le mouvement de la rame, comme l'eau elle-même. De belles feuilles vertes en forme de conques tournées vers le soleil étalent tout le luxe voluptueux d'une végétation hâtive [1] ». Quant à la source de Cyané, elle est toujours merveilleusement limpide et bleue, comme le bleuet champêtre auquel elle doit son nom. Elle aussi, comme Aréthuse, a d'ail-

1. Renan, *loc. cit.*, p. 110-111.

leurs sa légende : Cyané était une nymphe qui tenta d'empêcher Pluton d'enlever Proserpine, et qui fut, pour son châtiment, métamorphosée en fontaine.

III

D'autres témoignages, plus saisissants encore, attestent la grandeur évanouie de la cité.

Sur les pentes méridionales de l'Achradine, sur une longueur de plus de deux kilomètres, se creusent les vastes carrières de pierre, d'où l'on a extrait les matériaux qui servirent à construire les édifices de Syracuse. Depuis l'antiquité, on les nomme les *latomies* (fig. 20, 33). On rencontre successivement, en allant de l'est à l'ouest, les *latomies* des Capucins, de Santa Venera, du Paradis; sur le plateau même, on trouve la *latomie* du Philosophe, qui fournit les pierres nécessaires aux grands travaux de fortification du IVe siècle. Rien ne montre mieux que ces fosses colossales l'activité prodigieuse que les Syracusains dépensèrent pour leurs constructions. On a calculé qu'on a tiré des latomies près de cinq millions de mètres cubes de pierres, sur lesquels les latomies du Paradis et des Capucins ont fourni chacune 850.000 mètres cubes et celle de Santa Venera 700.000. En certains endroits, le fond des carrières est à une profondeur de plus de 30 mètres.

Fig. 33. — Latomie des Capucins, à Syracuse.

On sait déjà comment les *latomies* devinrent ensuite la prison et le tombeau des sept mille Athéniens qui y furent enfermés après la folle expédition de Sicile, et il semblerait que ce tragique souvenir doive

endeuiller à jamais ces lieux. Mais la nature a paré ces carrières d'une beauté si prestigieuse et si inattendue, que l'on a beau se souvenir, on ne voit plus dans les *latomies* que le jardin enchanté, plein de verdure et de fleurs, qui s'épanouit sous le chaud soleil au fond des carrières abandonnées, et qui justifie si bien ce nom exquis, donné par le peuple à l'une d'elles, de *latomie du Paradis*. Rien ne peut rendre le charme de ces verdoyants labyrinthes tout pleins de grands arbres antiques, tout parfumés de senteurs, de ces cavernes profondes où dorment de petits lacs tranquilles, de ces rideaux de lierre suspendus aux parois irrégulièrement taillées, de ces sentiers étroits serpentant entre de hauts piliers de pierre, au-dessus desquels se profile dans le ciel l'audacieuse silhouette d'un pont aérien ou d'un arbre suspendu sur l'abîme. Au printemps, les *latomies* sont toutes fleuries de roses, de blanches marguerites, de grands iris violets, toutes remplies d'orangers, de citronniers et de grenadiers en fleurs. C'est la merveille de Syracuse et ce qui y fait peut-être la plus vive impression. Les curieux trouveront plaisir à y voir en outre, dans la latomie du Paradis, la large cavité en forme de S, profonde de 65 mètres, haute de 23, et large de 5 à 11, qui offre cette propriété acoustique remarquable, de transmettre net et distinct à l'orifice supérieur de la galerie le plus petit bruit qui se produit, le moindre mot qui se dit au fond de la carrière. Une tradition, qui ne date au reste que du XVI[e] siècle, appelle cette cavité l'*oreille de Denys* (fig. 34). Mais surtout, dans les *latomies* de Syracuse, l'historien

Fig. 34. — L'oreille de Denys, dans la latomie du Paradis, à Syracuse.

retrouvera, avec d'émouvants souvenirs, la preuve saisissante de la puissance de la cité, l'artiste un lieu unique au monde et proprement délicieux.

D'autres monuments encore nous peuvent instruire de la grandeur passée de Syracuse. Ce sont les nécropoles. Sur plusieurs points situés dans l'ancienne enceinte de la ville, entre Fusco et Tremilia sur le revers sud des Epipoles, près de la latomie de Santa Venera, à Pozzo Cantano, au Plemmyrion, on a retrouvé, creusés dans le roc, des groupes impor-

Fig. 35. — Rue des Tombeaux, à Syracuse.

tants de tombes sicèles, bien antérieures à l'établissement des Grecs. Les dispositions en sont fort remarquables, et le mobilier funéraire qu'on y a découvert tout à fait intéressant. On y voit tout le soin que ce peuple prenait de ses morts et aussi le degré de civilisation relativement avancé auquel il était déjà parvenu. D'âge en âge on y peut suivre les progrès qui s'accomplissent dans l'aménagement de la sépulture. Petite cellule très basse tout d'abord, la tombe sicèle devient ensuite un caveau plus spacieux et plus élevé, de forme généralement circulaire, vraie sépulture de famille abritant des morts assez nombreux ; parfois un grand vestibule à ciel ouvert précède les tombeaux ; souvent aussi, surtout à une époque

plus récente, la chambre funéraire est rectangulaire, et les squelettes y sont allongés sur des sortes de banquettes, au lieu d'être, comme dans les tombes anciennes, accroupis, les jambes repliées sous eux, contre la paroi. Parallèlement à ce développement de la tombe, on constate les progrès de la civilisation. Dans les plus anciennes nécropoles on ne rencontre que des objets en pierre, armes rudimentaires et bijoux rustiques, et de grands vases de terre grossièrement décorés au pinceau. Puis, dans la seconde période, le bronze apparaît, employé pour les outils, les armes et la parure, et évidemment importé en Sicile par des marchands phéniciens et

Fig. 30. — Sarcophage chrétien d'Adelphia (Musée de Syracuse).

achéens, de même que les poteries de style mycénien qu'on trouve dans les tombes de cette époque. Enfin le fer se montre à côté du bronze, et la céramique indigène, qui commence à se servir du tour, s'applique à copier les modèles étrangers. On constate en outre, par la distribution topographique de ces nécropoles, que cette population était répartie sur le sol en villages nombreux assez rapprochés les uns des autres. Les Sicèles n'avaient point de grandes villes, ni même de bourgades fortifiées; assez pauvres, ils cultivaient la terre, et tels ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée des Grecs [1].

Le musée de Syracuse est plein d'objets retrouvés dans les tombes sicèles, qui racontent l'obscure histoire de ce peuple oublié. D'autres nécropoles, datant de l'époque grecque, se rencontrent sur divers points de la ville, dans la région surtout qui s'étend depuis le couvent des

1. Cf. l'article déjà cité de G. Perrot.

Capucins jusqu'au-dessus du grand théâtre, sur le revers méridional de l'Achradine. Elles se composent, soit de tombes isolées creusées en profondeur dans le roc et couvertes par une dalle, soit de sépultures aménagées au flanc de la muraille rocheuse et souvent abritées sous l'arcade d'un *arcosolium*, soit de caveaux spacieux destinés à recevoir plusieurs cadavres. Plusieurs de ces tombeaux conservent encore les traces de leur décoration architectonique, et sur la paroi du rocher on voit souvent des niches plus ou moins profondes qui servaient à recevoir des stèles votives et des inscriptions. La plupart de ces nécropoles grecques, qui sont fort vastes, appartiennent au v[e] et au IV[e] siècle. L'un des endroits les plus curieux qu'on y rencontre est, au-dessus du théâtre, la *rue des Tombeaux* (fig. 35). C'est une route de cinq mètres et demi de largeur, creusée dans le roc à une profondeur de cinq mètres et longue de 250 mètres environ ; elle est toute bordée de caveaux funéraires ménagés dans l'épaisseur de la falaise, et l'on y voit encore les traces des roues de chars antiques profondément marquées dans le sol.

Fig. 37. — Statue d'Aphrodite (Musée de Syracuse).

D'autres nécropoles enfin, celles-là de l'époque chrétienne, étendent leurs vastes galeries dans le sous-sol de Syracuse. Ce sont les *Catacombes*, assez incomplètement explorées encore, et dont le groupe principal se trouve près de l'église de S. Giovanni. Moins anciennes que celles de Rome, elles méritent pourtant d'attirer l'attention. La nature de la roche où elles

sont taillées, beaucoup moins friable que le tuf de la campagne romaine, a permis en effet de donner aux tombes importantes, et surtout aux salles circulaires couvertes en coupoles qui coupent de place en place les galeries, des proportions plus vastes que celles des cimetières de Rome, et l'effet en est en conséquence tout autrement impressionnant. Pour le reste, les sépultures sont, comme à Rome, disposées dans des *loculi* creusés le long des parois ou abritées sous des *arcosolia*; seules, certaines personnes plus illustres étaient ensevelies dans des sarcophages. C'est des catacombes de S. Giovanni que provient le beau sarcophage, maintenant conservé au musée, qui contenait les restes d'Adelfia, veuve du comte Valerius (fig. 36). Il est tout couvert de scènes évangéliques et bibliques disposées autour d'un médaillon central, où la morte est représentée en buste en face de son mari. Il est aisé de reconnaître, parmi ces épisodes, Adam et Ève dans le paradis terrestre, le sacrifice d'Abraham, l'adoration des Mages, l'entrée du Christ à Jérusalem. Le monument date du IVe siècle.

Fig. 38. — Tête de Zeus ou de Pluton (Musée de Syracuse).

IV

Le petit musée de Syracuse doit surtout sa célébrité à une statue d'Aphrodite, découverte en 1804 dans un jardin du quartier de l'Achradine. Malgré la beauté du marbre où elle est taillée, et en dépit de cer-

tains enthousiasmes, un peu exubérants, qu'elle a excités [1], on la jugera sans doute d'une grâce un peu lourde et d'un mérite quelque peu surfait (fig. 37). Elle appartient à ce groupe de figures représentant Vénus au bain, dont Praxitèle avait créé le type dans son Aphrodite de Cnide, et dont la sculpture hellénistique du IIIe siècle s'était complu à multiplier les variantes pittoresques et piquantes. Proche parente de la Vénus du Capitole et de la Vénus de Médicis, l'Aphrodite de Syracuse montre par un exemple caractéristique comment l'imagination des artistes hellénistiques se donna carrière pour transformer le type praxitélien. Cela est particulièrement significatif dans l'arrangement raffiné qui ramasse sur le ventre et plisse les draperies de façon à découvrir les jambes de la déesse, dans la façon presque naturaliste dont est traitée la ligne du dos onduleuse et grasse, dans la beauté puissante et forte de son torse et de ses hanches. Par là l'œuvre est intéressante, encore qu'elle ne soit peut-être qu'une copie ; mais ce n'est point une œuvre supérieure, et encore moins un chef-d'œuvre.

Fig. 39. — Décadrachme de Syracuse à la signature d'Evainétos (tête d'Aréthuse).

A côté de l'Aphrodite, on peut citer, parmi les rares monuments de la sculpture qu'a rendus le sol de Syracuse, une tête colossale, assez belle, de Jupiter ou de Pluton, trouvée en 1839 près de l'Amphithéâtre (fig. 38), et une statue assez banale d'Esculape qui semble de l'époque romaine. Mais la merveille assurément du musée est cette admirable collection de monnaies où l'art grec revit tout entier avec sa grâce fine et sa puissance créatrice. Parmi elles il faut signaler surtout ces beaux tétradrachmes de Syracuse, chefs-d'œuvre des graveurs Cimon et Evainétos, dont l'une des faces porte un quadrige au galop, l'autre la tête charmante de la nymphe Aréthuse couronnée de roseaux (fig. 19, 39). Ce sont de purs joyaux, d'une perfection qui n'a pas été dépassée, et l'on conçoit que les artistes qui les ont exécutés aient signé ces ouvrages, comme les sculpteurs signaient leurs statues.

1. Voir Maupassant, *la Sicile*, p. 117-122.

A côté de ces œuvres antiques, seules deux petites madones du XIVe siècle, d'un charme un peu maniéré, mais exquis, rappellent dans ce musée élégant et bien ordonné, qu'après l'époque classique Syracuse continua de vivre. Et de même, dans la ville, quelques rares monuments, portails d'église à S. Giovanni (XIIe siècle) ou à Santa Lucia (XIe siècle), façades d'habitations anciennes aux fenêtres élégantes, telles que celles du

Fig. 40. — Fenêtres du palais Montalto, à Syracuse.

palais Montalto (XIVe siècle) (fig. 40) ou du palais Lanza, évoquent le souvenir du moyen âge. Et si l'on y joint les vieilles et pittoresques fortifications bâties par Charles-Quint, et la citadelle à laquelle demeure attaché le nom de Georges Maniakès, on aura énuméré tout ce que Syracuse a conservé des siècles postérieurs à l'antiquité. Dans l'histoire de la cité sicilienne, une seule époque mérite l'attention : c'est le temps où elle fut l'une des plus grandes, l'une des plus célèbres villes du monde hellénique. C'est vers ces trois siècles de splendeur que nous reportent tous ses monuments, c'est là ce qui fait son intérêt et sa gloire.

Fig. 41. — Palerme et le mont Pellegrino. Vue de la mer.

DEUXIÈME PARTIE

LA SICILE DU MOYEN AGE. — PALERME

CHAPITRE PREMIER

PALERME A VOL D'OISEAU. — LES ORIGINES. L'ÉPOQUE ARABE

I

Sur la côte septentrionale de la Sicile, au fond d'un golfe largement ouvert que limitent à ses deux extrémités, vers l'est le promontoire du mont Catalfano où dorment les ruines de l'antique Solunte, vers l'ouest la masse calcaire du puissant Monte Pellegrino, Palerme est assise au bord de la mer, au centre du vaste amphithéâtre qui doit à son inépuisable fertilité le surnom de « Conca d'Oro ».

Vue de la mer (fig. 41), « la ville étage doucement, du rivage au Palais royal, la succession de ses terrasses et de ses toits, de ses tours et de ses coupoles. » Derrière elle, dans la plaine que l'Oreto arrose, « la verdure sombre des vergers d'orangers, de citronniers et de néfliers du Japon » se mêle à l'éclat argenté des oliviers, à la splendeur des arbres de Judée en fleurs ; « à l'horizon, une ceinture de montagnes arides, tantôt rocheuses

et aiguës, tantôt souples, et harmonieuses [1] » sert de cadre à ce paysage admirable. Peu de contrées sont plus belles que cette plaine de Palerme. Grâce aux nombreuses sources qui sortent du pied de la montagne, c'est, tout autour de la ville et jusque dans l'intérieur de la cité, une prodi-

Fig. 42. — Le jardin Garibaldi, à Palerme.

gieuse succession de jardins aux végétations exotiques, aux parterres fleuris, aux frondaisons toujours vertes. A l'extrémité méridionale du large quai qui borde la mer, c'est l'élégante promenade, créée au XVIII[e] siècle, que l'on nomme la Flora, et dont Gœthe disait déjà : « C'est ici l'endroit

1. O. Join-Lambert. *Notice sur Palerme*, dans *En Sicile*, p. 413.

le plus merveilleux du monde ». Tout à côté, ce sont les incomparables collections du Jardin botanique ; ailleurs, sur la Piazza Marina, les palmiers élancés du jardin Garibaldi (fig. 42) ; plus loin, au bord de la via della Libertà, les vastes ombrages du Jardin anglais ; et tout autour de Palerme, la ceinture des villas charmantes, villa d'Orléans ou villa Tasca sur la route qui mène à Monreale, villas Florio ou Serradifalco près de la grande place de l'Olivuzza, villas Sofia ou Belmonte sur le

Fig. 43. — La baie de Palerme, vue de la villa Belmonte, au mont Pellegrino.

chemin qui conduit au Monte Pellegrino ; et dans toutes, c'est la floraison des plantes rares, l'épanouissement des grands arbres admirables, entre lesquels se découvre parfois au loin le vaste horizon de la mer bleue. « Des hauteurs de Monreale, écrit Renan, on dirait la *Ghouta* de Damas ; seulement les ruisseaux étant cachés sous les arbres, rien ne rappelle ces innombrables petits filets d'argent qui sillonnent la plaine de Damas, et qui, vus de la coupole de Tamerlan, fait un effet qui ne s'oublie pas [1] ». Pour être un peu différente, l'impression que produit l'oasis

1. Renan, *Vingt jours en Sicile*, dans *Mélanges d'histoire et de voyage*, p. 79.

sicilienne n'est pas moins vive ni moins profonde (fig. 43). Il y a quelques siècles, le vieux chroniqueur normand Hugues Falcand, décrivant dans un passage célèbre la plaine de Palerme, était déjà comme stupéfait d'admiration à la vue de cette végétation exotique — grenadiers et citronniers, orangers couverts à la fois de fruits et de fleurs, palmiers à la tête superbe, cannes à sucre plantées en rangs serrés — qui couvrait ce pays béni et dont l'aspect, inconnu à ses yeux d'homme du Nord, le ravissait comme en extase. Aujourd'hui encore, bien que le temps ait en bien des points endommagé ces jardins enchantés, le voyageur du Nord qui visite

Fig. 44. — Le « Foro italico » à Palerme et le mont Pellegrino.

pour la première fois Palerme, retrouve quelque chose de cet éblouissement, et volontiers il redirait avec Gœthe, célébrant « la pureté de la lumière, la finesse des contours, la délicatesse des tons, l'harmonie du ciel, de la terre et de la mer : « Qui a vu une fois ce paysage en garde le souvenir pour toute sa vie. »

Entre l'océan de verdure qui l'environne et la mer qui la baigne, Palerme est, par elle-même, attrayante infiniment. Par sa population de 280.000 âmes, par la richesse de ses habitants, par le mouvement de son port, qui dépasse trois millions de tonnes, par son Université et ses divers établissements scientifiques, elle est la capitale commerciale et intellectuelle de la Sicile. Par la douceur de son climat, l'élégance de ses

avenues spacieuses et bien bâties, le charme de ses jardins, de ses villas, de ses perspectives ouvertes sur la mer, elle est la ville de la vie aimable et du plaisir. Par ses monuments anciens, par l'agrément tout moderne de ses quartiers neufs, elle est à la fois une des cités les plus intéressantes et les plus jolies de l'Europe. A côté des vieux quartiers pittoresques, aux ruelles étroites, où s'entasse la population pauvre, les longues voies bordées de grands magasins, de palais somptueux aux majes-

Fig. 45. — Fontaine de la Piazza Pretoria à Palerme.

tueuses corniches, aux balcons saillants de fer ouvragé, les vastes places décorées de statues, les belles promenades disposées le long de la mer (fig. 44) et sillonnées de voitures élégantes, offrent une incessante et pittoresque animation. « Ce qui caractérise Palerme, dit Renan, c'est la gaieté et la vie. Le soir, vers huit ou neuf heures, le mouvement des grandes voies est plein de caractère. Une population éveillée, attentive, curieuse, s'y presse, et, grâce à une profusion d'éclairage, stationne en certains endroits comme en un salon[1]. » Chaque hiver amène à Palerme de nombreux étrangers, et beaucoup y reviennent, séduits par la grâce de cette ville privilégiée.

1. Renan, *loc. cit.*, p. 79.

« La noblesse de cette grande capitale aime le faste. La bourgeoisie et le populaire adorent les réjouissances et le bruit. Aussi les fêtes sont-elles nombreuses : on en célèbre à toute occasion. Celles du carnaval surtout offrent un éclat extraordinaire : elles s'accompagnent de cavalcades, célèbres dans le monde entier. Telle en est l'importance dans la vie de la cité que de savants auteurs ont pris soin de les décrire[1]. » Mais plus curieux encore peut-être et plus pittoresque est l'aspect de la vie journalière de Palerme. Dans sa population se rencontrent les types les plus

Fig. 46. — Types siciliens. Une voiture décorée de peintures.

divers, legs des races diverses, Arabes et Grecs, Normands, Espagnols, Italiens, qui depuis le moyen âge se sont établies et croisées dans ce pays ; et pareillement ce mélange et cette fusion de nationalités différentes ont marqué d'un trait particulier la physionomie morale de ce peuple. « Vif, alerte, souvent violent et en même temps réfléchi, méfiant et dissimulé, le Palermitain semble réunir en lui les qualités contradictoires de l'Oriental, de l'Italien et de l'homme du Nord, qui le rendent remarquablement apte à la politique et aux affaires. Passionné comme un Espagnol, et pourtant prudent comme un Normand, adroit comme un Grec,

1. *En Sicile*, p. 454.

habile à l'intrigue comme un Arabe, lettré et calculateur, il excelle dans toutes les professions qui exigent un prompt discernement et quelque astuce. Palerme est justement réputée pour fournir les grandes administrations publiques d'habiles directeurs, le parlement et le gouvernement italiens de diplomates avisés, d'hommes d'Etat doués parfois de plus de fougue que d'énergie pondérée, mais toujours d'une souplesse incomparable[1]. »

Dans ces traits caractéristiques de la race revit et se résume en quelque façon toute l'histoire du pays. Si aujourd'hui encore ce peuple est tel, c'est que, tour à tour, avant d'être italienne, la Sicile fut grecque et romaine, byzantine et arabe, normande et espagnole. Ce sont ces éléments divers dont la combinaison a fait l'originalité et parfois la grandeur de Palerme ; c'est à cela que la cité doit son aspect spécial de ville d'art.

II

Depuis deux siècles, Palerme s'est considérablement étendue. Comme beaucoup de grandes villes, elle s'avance d'un mouvement lent vers l'ouest, et ses quartiers nouveaux, autour de l'Olivella et de la via della Libertà, se rapprochent chaque jour davantage de la base du Monte Pellegrino. A son origine pourtant, c'était une fort petite ville, au temps lointain où les Phéniciens y fondèrent un de leurs établissements. Alors, sur ce rivage, la mer s'enfonçait dans les terres plus profondément qu'elle ne fait aujourd'hui ; l'anse du port, qu'on nomme maintenant *la Cala*, se creusait plus avant dans la plaine, prolongée vers l'intérieur par deux bras, où débouchaient plusieurs petits cours d'eau ; entre eux s'avançait une longue et étroite langue de terre, presque entièrement entourée par les flots. L'abri était sûr pour les navires, l'emplacement facile à défendre : les Phéniciens s'y installèrent, et de sa situation géographique, la ville reçut bientôt des Grecs le nom significatif de Panorme (Πάνορμος), « toute en ports[2]. »

1. *En Sicile*, p. 454.

2. Les deux bras de mer qui entouraient la primitive Palerme sont demeurés jusqu'au XIVe siècle de l'ère chrétienne le trait caractéristique de la topographie de la ville. A l'époque arabe, ils séparent le quartier du Kasr des autres parties de la cité; au XIIe siècle, bien qu'ils soient raccourcis et commencent à se transformer en lagunes, le bras de mer du Papireto et celui de Kemonia ou Maltempo séparent toujours le *Cassaro* du *borgo*. Celui du sud-est acheva le premier de se combler; mais le marais du Papireto ne disparut qu'en 1591. (Cf. la carte topographique qui accompagne le t. II de l'ouvrage de V. di Giovanni, *la Topografia antica di Palermo*.)

Ainsi fort exactement limitée, Palerme ne se développa guère durant de longs siècles. Sans doute, au contact de ses voisins ioniens et doriens, elle s'hellénisa partiellement, comme le prouvent ses monnaies aux légendes grecques ; mais sous la domination de Carthage, qui, au VIe siècle avant J.-C., s'imposa aux cités phéniciennes de la Sicile, comme sous celle de Rome, qui, au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, chassa de l'île les Carthaginois, Palerme demeura toujours, malgré l'incontestable valeur de sa position géographique, une ville d'importance secondaire. En face des temples de Ségeste et d'Agrigente, du théâtre de Taormine, des vastes ruines de Syracuse, elle n'a pas à montrer un monument, pas un débri qui date des siècles classiques. Tout au plus est-il fait mention dans les textes du moyen âge d'un amphithéâtre, dont il ne reste d'ailleurs que le souvenir ; et tout ce qu'on a retrouvé à Palerme de l'antiquité tout entière, ce sont, en 1869, quelques substructions enfouies sous le sol de la piazza Vittoria, et dont l'une renfermait un pavement de mosaïque représentant Orphée parmi les animaux (fig. 47).

Après la chute de l'empire romain, les Vandales, puis les Ostrogoths passèrent sur la Sicile ; puis les Byzantins à leur tour s'y établirent pour trois siècles : Palerme resta toujours une assez petite ville. Lorsque, en 831, elle tomba aux mains des Arabes, elle ne comptait plus, dit-on, que 3.000 habitants à peine ; mais en devenant la capitale des émirs musulmans, du coup elle entra dans l'histoire de l'art et atteignit pour plusieurs siècles un degré de prospérité inouïe.

Dès la seconde moitié du IXe siècle, Palerme était une grande ville, « très renommée et très peuplée », selon le mot d'un contemporain. Autour de la cité primitive, toujours enclose entre ses deux bras de mer, toute une ceinture de faubourgs s'était développée pour abriter une population sans cesse croissante. Un siècle plus tard, lorsque le voyageur arabe Ibn-Haukal la visita (972), elle avait grandi encore : c'était une des cités les plus riches et les plus belles de tout le monde musulman.

Pour se rendre compte de ce qu'était alors Palerme, il faudrait citer en son entier la description qu'en a faite l'écrivain arabe. La ville se partageait en cinq quartiers principaux : la vieille ville ou Kasr, (le château) occupait la presqu'île où se ramassait jadis la cité antique, et une enceinte de murailles formidables la séparait des faubourgs ; puis, entre le bras du sud-est et la mer, sur l'emplacement où, dès l'époque classique un faubourg s'était bâti, se trouvait le quartier de la Khalessa (l'excellente) qui était également fortifié ; au nord-ouest, au delà du bras de mer qui

prendra à l'époque normande le nom de Papireto, s'était créé le vaste quartier de Sakalibah ; enfin, au sud de l'autre bras de mer, qui s'appellera au XII[e] siècle le canal de Kemonia ou de Maltempo, s'étendaient les deux quartiers plus petits de la mosquée Ibn-Saklab et d'El-Jadid (le

Fig. 47. — Mosaïque représentant Orphée charmant les animaux (Musée de Palerme.)

quartier neuf). Une population très nombreuse habitait ces diverses portions de la cité. Ibn-Haukal rapporte que la seule corporation des bouchers comprenait plus de 7.000 individus ; ce qui, d'après les données actuelles de la statistique, correspondrait à un chiffre de près de 300.000 habitants. En tout cas, par ses monuments somptueux, par l'activité de ses marchés, par la beauté des jardins magnifiques qui l'entouraient, par

l'abondance des eaux qui arrosaient ses alentours, Palerme apparut à Ibn-Haukal comme une ville incomparable. Il n'y a pas compté moins de 300 mosquées, « nombre que je n'ai jamais vu, dit-il, même daus les villes d'une dimension double, et que je n'ai même jamais entendu citer, si ce n'est pour Cordoue [1]. »

Fig. 48. — Fontaine de la Piazza Marina, à Palerme.

De tant de monuments magnifiques, Palerme cependant n'a gardé que le souvenir. « Aujourd'hui, dit l'historien Amari, il ne subsiste, dans la Sicile entière, aucun édifice intact qui date de la domination musulmane. » Quelques colonnes, portant des inscriptions métriques ou des versets du Coran, employées dans les édifices du XIIe ou du XIVe siècle, quelques

1. Trad. Amari. (*Journal asiatique*, 4e série, t. V (1845), p. 95.)

restes de constructions près de l'église Saint-Jean des Ermites, et où l'on a cru reconnaître une ancienne mosquée : c'est en apparence tout ce qu'a laissé à Palerme la civilisation arabe. En fait pourtant, l'époque de la domination musulmane n'a point été stérile pour le développement ultérieur de la cité. Les Arabes avaient apporté avec eux dans l'île les conceptions si originales de leur art, leurs hautes arcades si élégantes, leur décoration en stalactites, la grâce de leurs faïences émaillées, de leurs mosaïques de marbres multicolores, de leurs délicates peintures, le charme savant de leurs industries de luxe. Tout cela ne périt point lorsque de nouveaux maîtres succédèrent aux princes musulmans. Les monuments de l'époque arabe servirent de modèles aux édifices de la période normande ; les architectes et les maçons arabes qui avaient travaillé pour les émirs portèrent au service des rois normands leur science et l'héritage de leurs traditions. Seulement, plus heureux que leurs prédécesseurs, les nouveaux venus eurent la bonne fortune de faire une œuvre plus durable. C'est la période de la domination normande qui a donné à Palerme sa signification dans l'histoire de l'art, en la couvrant des incomparables monuments qui font aujourd'hui son intérêt et sa gloire.

CHAPITRE II

LE ROYAUME NORMAND DE SICILE ET LA CIVILISATION SICULO-NORMANDE AU XIIe SIÈCLE

Tout le monde connaît la prodigieuse aventure de ces condottieri normands qui, venus vers le milieu du XIe siècle chercher fortune dans l'Italie du sud, finirent par se tailler, à la pointe du glaive, des duchés et des royaumes dans la péninsule. Parmi eux, le dernier venu, Roger, le plus jeune des fils de Tancrède de Hauteville, ne devait pas être le moins heureux. La Sicile, divisée entre ses maîtres arabes, habitée d'ailleurs par des populations en grande partie chrétiennes, offrait un vaste champ à ses ambitions ; selon le mot d'un contemporain, elle était « comme un corps sans âme ». Au mois de mai 1061, Roger passait donc le détroit et délogeait les musulmans de Messine. Dix ans plus tard, le 10 janvier 1072, Palerme tombait entre ses mains, et le vainqueur y faisait une entrée solennelle. Dans la cathédrale, transformée en mosquée par les Arabes, et qui venait d'être restituée au culte chrétien, l'archevêque grec recevait en grande pompe le prince normand, « et beaucoup de bons chrétiens, raconte un chroniqueur de l'époque, crurent entendre la voix des anges qui, doucement chantant, célébraient les louanges de Dieu ». Ces paroles naïves expriment bien toute l'importance de l'événement qui s'accomplissait. Sans doute il fallut à Roger près de vingt ans encore pour achever sa conquête : la chute de Palerme n'en marquait pas moins la fin de la domination arabe en Sicile et la rentrée définitive de l'île dans la civilisation chrétienne.

C'est ainsi que « le grand comte de Sicile » — tel fut le titre assez inusité que s'attribua Roger — installa sa dynastie normande dans la grande île méditerranéenne. Après lui, son fils Roger II (1101-1154) acheva, en réunissant entre ses mains toute l'Italie méridionale (1127), puis en posant sur sa tête, à Palerme, la couronne royale (1130), d'assu-

rer la grandeur de la famille et la prospérité du royaume. Sous son gouvernement, sous celui de ses deux successeurs Guillaume Ier (1154-1166), et Guillaume II (1166-1189), la Sicile allait pendant un siècle, — le plus beau assurément de son histoire — voir s'épanouir la civilisation la plus originale, la plus raffinée, la plus charmante qu'ait peut-être produite le

Fig. 49. — Le roi Roger couronné par le Christ. Mosaïque de la Martorana.

moyen âge tout entier. Pendant un siècle, Palerme, devenue la capitale de la monarchie, offrit au monde un spectacle unique et merveilleux. Sous l'influence de ces maîtres latins, qui surent être, comme le dit très bien Renan, « la maison vraiment nationale de Sicile », elle vit naître un art séduisant entre tous, qui fut, à sa date, le premier du temps, et dont les monuments incomparables nous frappent aujourd'hui encore d'admiration.

I

Au moment où les Normands s'installaient en Sicile, les jeux de l'histoire, on le sait, avaient rassemblé sur cette terre les éléments les plus hétérogènes, les races les plus diverses. Pendant trois siècles et plus, les Byzantins avaient possédé l'île ; à leur contact, la population indigène, rapidement hellénisée, était devenue grecque de langue, d'esprit et de religion: et, malgré la ruine de la domination impériale, beaucoup de chrétiens, fortement groupés dans les villes de la côte orientale, conservaient le souvenir, les mœurs, les traditions et le regret du régime disparu. Les Arabes ensuite avaient remplacé les Grecs; durant deux siècles d'un gouvernement glorieux et prospère, ils avaient introduit en Sicile l'élément musulman, particulièrement nombreux dans l'ouest et dans le centre de l'île. Ainsi, selon le mot d'Amari, la Sicile, vers la fin du XI[e] siècle, était « arabe plus qu'à moitié et byzantine pour presque tout le reste ».

Or ces hommes de race, de langue, de religion diverses, semblaient devoir nécessairement être hostiles à leurs nouveaux maîtres. De ces condottieri vainqueurs, avides de gain et de récompenses, tous en effet avaient à craindre la spoliation et la misère ; de ces princes catholiques, serviteurs et vassaux du Saint-Siège, l'Islam avait beaucoup à redouter, l'Eglise grecque schismatique peu de chose à espérer. En face de ces défiances légitimes, dans ce pays où ils semblaient apporter avec eux toutes les tragiques réalités de la conquête, ce fut la grande habileté des Normands de ne point abuser de la victoire, d'apaiser à force de modération et de tolérance les inquiétudes qu'ils excitaient, bien plus, de faire vivre en paix et d'attacher également à leur domination ces éléments qui semblaient incompatibles, et par une merveille de génie politique, de tenir entre eux la balance équitable et d'inspirer à tous un pareil dévouement. Vers cette même fin du XI[e] siècle, d'autres Normands, ceux d'Angleterre, n'avaient su qu'écraser brutalement les Saxons vaincus. Les Normands de Sicile agirent d'autre sorte. Entre les catholiques, les Grecs, les Musulmans, ils voulurent ne mettre aucune différence; comme leurs frères, les Normands de Syrie, devaient le faire un peu plus tard, ils surent s'accommoder aux mœurs, aux habitudes de leurs nouveaux sujets, traitant chacun avec ménagement, partageant également entre tous leur faveur et leurs libéralités. Tout en restant Normands, ils surent se faire byzantins et arabes et donner ainsi, en plein XI[e] siècle,

un bel et rare exemple de tolérance politique et d'impartialité religieuse.

Sans doute, dans le pays conquis, le comte Roger récompensa par des terres les fatigues et la fidélité de ses chevaliers, et la féodalité s'y constitua d'après les règles de la coutume de Normandie. Mais, dans la

Fig. 50. — Sarcophage de Roger II, au dôme de Palerme.

hiérarchie sociale qu'institua le nouveau régime, la noblesse vaincue, arabe ou byzantine, eut sa place à côté des vainqueurs, et le système féodal régla les relations des personnes avec une douceur qu'ignorent les autres États de ce temps. Sans doute ce prince, dont le pape avait fait son légat, reconstitua en Sicile des évêchés latins, et sur les sièges épiscopaux nouvellement créés, il fit asseoir des Français de France, Étienne de Rouen à Mazara, Roger de Provence à Syracuse, le Savoisien Gerland à Girgenti, le Breton Ansger à Catane, le Normand Robert

à Troïna ; mais il était trop fin politique pour ne point ménager aussi les susceptibilités populaires, et il traita les Églises dissidentes avec des égards tout particuliers. Et sans doute enfin, à la cour de Palerme, on parla le français couramment, et dans l'entourage royal comme dans les grands emplois du gouvernement et de l'Église, les hommes de race française tinrent une place importante. En outre, pendant tout le cours du XIIe siècle, une immigration assez considérable amena, soit de l'Italie continentale, soit des pays d'outre-mont, beaucoup d'aventuriers, mercenaires ou commerçants, clercs ou moines, désireux de chercher fortune dans le royaume normand. Mais, malgré tout, les Grecs et les Musulmans formèrent toujours en Sicile la grande majorité de la population et les familles françaises que la conquête amena dans le pays furent toujours relativement peu nombreuses. En conséquence, dans ce monde bigarré où ils se sentaient en minorité, les Normands, par nécessité autant que par politique, durent se résoudre du premier coup à user d'une prudente modération. Aussi bien les ambitions qu'éveilla rapidement en eux, soit du côté de l'Afrique musulmane, soit du côté de l'Orient byzantin, la position géographique de leur nouveau royaume, les encourageaient dans cette voie ; et enfin — et surtout peut-être — ils subirent promptement la séduction puissante des deux civilisations supérieures que la Sicile leur avait fait connaître.

Dès le lendemain de la conquête, Roger avait rétabli sur leurs sièges l'archevêque grec de Palerme et l'évêque grec de Taormine et garanti à ses sujets grecs, par des promesses solennelles, le maintien de leurs droits, de leurs usages et l'entière liberté de leur culte. Il fit plus. Il s'occupa activement de réorganiser l'église orientale. A côté des cathédrales latines qu'il édifiait, il construisait à Palerme des églises grecques. A côté des moines de l'ordre de Cîteaux qu'il appelait dans ses États, il comblait de faveurs les moines basiliens, et la liste est longue des couvents grecs qu'il fonda ou qu'il enrichit ; et telle fut enfin à l'égard des disssidents sa constante bienveillance, que longtemps les évêques grecs de Sicile se flattèrent de convertir le grand comte à l'orthodoxie byzantine. Roger II, à son tour, n'agit pas autrement que son père. C'est à lui que doivent leur splendeur les monastères basiliens les plus illustres du royaume normand, — en particulier cette abbaye de San-Salvatore de Messine, dont l'archimandrite devint comme le supérieur général des moines grecs des Deux-Siciles — et de ces foyers intellectuels, sous la protection des princes, l'hellénisme rayonna sur tout le royaume normand.

La même tolérance fut pratiquée à l'égard des musulmans. A eux aussi, au lendemain de la prise de Palerme, Roger garantit le libre exercice de leur culte, l'entière sûreté pour leurs personnes et leurs biens ; et s'il ne poussa point la tolérance jusqu'à construire pour eux



Fig. 51. — Sarcophage de l'empereur Frédéric II, au dôme de Palerme.

des mosquées, si quelques rigueurs même accompagnèrent parfois les progrès de la conquête, cette situation, d'abord un peu précaire, s'améliora vite sous les successeurs du comte. Au XIIe siècle, les musulmans avaient dans chaque ville du royaume leurs quartiers particuliers, leurs bazars, leurs magistrats, leurs franchises ; les mosquées s'ouvraient librement à côté des églises, et les chrétiens voyaient sans scandale, aux

grandes fêtes du Béiram, le magistrat musulman se rendre à la mosquée, au son des timbales et des cors, pour y faire, en l'honneur d'Allah, la prière solennelle. Un voyageur arabe, Ibn-Djobaïr de Valence, qui vers la fin du XIIe siècle visita le royaume normand, nous a dit toute la place qu'y occupaient ses coreligionnaires. « Les musulmans de Palerme, écrit-il, tiennent en bon état la plupart de leurs mosquées; ils font la prière à l'appel du muezzin, ils possèdent des faubourgs où ils demeurent, avec leurs familles, sans le mélange d'aucun chrétien. Les marchés sont tenus et fréquentés par eux. Dans les jours de fête, ils récitent le

Fig. 52. — Bordure de la robe de soie de Roger II, au trésor du dôme de Palerme.

Khotbah avec l'invocation pour les Abbassides. Les musulmans ont à Palerme un cadi qui juge leurs procès et une mosquée principale où ils se réunissent pour la prière; ils s'assemblent à l'illumination de cette mosquée dans le mois saint du ramadan. Les autres mosquées sont si nombreuses qu'on ne saurait les compter, et la plupart servent d'écoles aux précepteurs du Koran[1]. » Sans doute, avec le temps, le zèle religieux des chrétiens, leur jalousie aussi les entraînèrent parfois à des excès regrettables contre les musulmans, et vers la fin du XIIe siècle la persécution se déchaîna plus d'une fois contre eux : au total pourtant, pas plus que les Grecs, les Arabes de Sicile n'eurent à se plaindre de leurs nouveaux maîtres. Et tel était le dévouement qu'ils portaient à leurs princes, qu'on vit, à la mort de Guillaume Ier, les femmes arabes se précipiter par

1. Trad. Amari. (*Journal asiatique*, 4e série, t. VII (1846), p. 80-81.)

les rues de Palerme, en vêtements de deuil et les cheveux épars, chantant des chants funèbres qu'elles accompagnaient du bruit des tambourins, et pleurant le roi normand comme elles auraient fait d'un émir musulman.

A la cour, dans l'administration, dans l'armée, se manifestent les mêmes tendances éclectiques qui dominent toute la politique des rois normands. Pour rédiger ses diplômes, la chancellerie royale emploie indifféremment le latin, le grec et l'arabe, et les trois langues sont également officielles. Les documents publics sont datés aussi bien par l'an du Christ que par l'an de l'Hégire, ou au moyen des indictions byzantines; sur les monnaies, souvent imitées de celles des empereurs de Byzance, les légendes grecques se mêlent aux légendes arabes, et jusque dans l'intérieur des édifices sacrés, à la Chapelle Palatine ou à la Martorana, les inscriptions grecques tracées au pourtour des coupoles alternent, pour célébrer la gloire des souverains, avec les inscriptions coufiques se détachant en blancs filets de marbre sur les fonds de porphyre. Guillaume Ier se plut à adopter une devise arabe: « Louange à Dieu en reconnaissance de ses bienfaits »; son fils Guillaume II, qui d'ailleurs lisait et écrivait l'arabe, fit de même et prit pour devise ces mots : « Louange à Dieu ! juste est sa louange ». Roger II s'intitulait indifféremment, en grec, « le roi pieux en Christ notre Dieu, puissant et défenseur des chrétiens », ou en arabe, « le roi vénérable et saint ». Et de même, dans l'entourage des souverains, les grands officiers de la couronne, les grands dignitaires du palais furent des Grecs ou des Arabes autant que des Normands. A la tête des flottes de Roger II, on trouve des amiraux syriens, comme Christodoulos ou Georges d'Antioche, et des eunuques fraîchement convertis au christianisme. Des caïds arabes occupent le poste de grand chancelier; dans l'armée, il y a dix

Fig. 53. — Aube de soie du roi Guillaume II (Collections de la maison impériale à Vienne).

mille musulmans, et des capitaines grecs ou latins commandent les mercenaires; au conseil, les seigneurs byzantins et les caïds arabes siègent à côté des barons français. « Le roi Guillaume, écrit encore Ibn-Djobaïr, a une grande confiance dans les musulmans, et se repose sur eux pour ses affaires, même les plus délicates, au point que l'inspecteur de sa cuisine est un musulman et qu'il entretient une compagnie de nègres musulmans sous un commandant musulman. Il tire ses vizirs et ses *hadjebs* (chambellans) de ses nombreux pages, qui sont aussi les employés du gouvernement et les hommes de sa cour. Il imite les rois musulmans dans le système de ses lois, dans la marche de son gouvernement, dans la classification de ses sujets, dans la magnificence qui relève la royauté et dans le luxe des ornements[1]. » Et si grande est la sympathie de l'écrivain arabe pour le prince chrétien, qu'il ne peut se tenir de faire des vœux pour cet infidèle si tolérant et si sage : « Que Dieu, dit-il, accorde aux musulmans la prolongation de sa vie en parfaite santé[2]. »

II

Mais c'est par goût autant que par politique que les vainqueurs se laissèrent séduire aux charmes tout puissants de l'Orient byzantin et de l'Orient arabe, que la Sicile leur révélait. Regardez leurs costumes, leurs palais, leurs mœurs, leurs goûts, leur entourage : c'est la vie d'un empereur de Byzance, d'un khalife de Bagdad ou du Caire que mènent les Roger et les Guillaume. Dans la mosaïque de la Martorana, à Palerme, Roger II nous apparaît habillé de pourpre et d'or comme un *basileus* (fig. 49); et c'est un luxe tout oriental qu'évoquent à nos yeux les vêtements authentiques et somptueux que les collections de la maison impériale à Vienne ou le trésor du dôme de Palerme nous ont conservés des souverains normands. C'est avec leur aide qu'il faut tâcher de nous représenter Roger II, vêtu de soieries magnifiques d'un jaune d'or, au bas desquelles une bordure éclatante montre, parmi des serpents entrelacés, des figures stylisées d'hommes et d'animaux (fig. 52); sur ses épaules est jeté le grand manteau de soie rouge, où sont brodés en or des tigres héraldiques maîtrisant des chameaux abattus, et sur ce vêtement splendide une inscription en caractères arabes est tracée, qui nous apprend que ce bel ouvrage fut exécuté à Palerme « dans l'atelier royal,

1. Trad. Amari. (*Journal asiatique*, 4e série, t. VI (1845), p. 539-540.)
2. *Ibid.*, p. 540.

l'an 528 de l'Hégire » (1133). De là viennent pareillement, comme l'attestent les inscriptions arabes qui y sont également brodées, « les vêtements que fit exécuter le très illustre roi Guillaume II » en 1181, l'aube de soie blanche, relevée de pourpre et d'or (fig. 53), le bas de chausses aux ornements délicats, la ceinture en tissu d'or (fig. 54), les sandales de couronnement faites d'une lourde étoffe enrichie d'or (fig. 55). Et ce sont les mêmes images, d'une splendeur tout orientale, qu'évoquent les soieries aux riches bordures d'or (fig. 56), la couronne aux rubans dorés, les chaussures brodées de perles, que portait dans sa tombe de Palerme l'héritier du dernier roi normand, l'empereur allemand Henri VI, ou la tiare aux ornements d'émail et d'or, aux élégantes pendeloques (fig. 57), qu'avait voulu emporter dans son cercueil, avec d'autres bijoux non moins magnifiques, la dernière représentante de la dynastie, la reine Constance, fille de Roger II et nièce du grand empereur Frédéric II. Aussi bien, pour satisfaire ces goûts de luxe, Roger II avait, au palais royal de Palerme, installé la manufacture de soieries, le *tiraz*, où s'exécutaient ces magnifiques ouvrages. Des ouvriers byzantins y travaillaient, ramenés par centaines, comme un butin de guerre, de Corinthe et de Thèbes, lors de la grande course de pillage que la flotte sicilienne fit en 1148 le long des rivages grecs; des ouvrières arabes aussi y étaient, au rapport d'Ibn-Djobaïr, employées « à broder en or les habits du roi », et l'une des principales industries de Palerme était la fabrication des soieries brodées

Fig. 54. — Ceintures et bas de chausses du roi Guillaume II (Collections de la maison impériale à Vienne).

d'or et de perles, des draps à grandes figures de plantes et d'animaux, des « samits vermeils de Palerme », que le moyen âge entier a célébrés.

De même que le prince ressemblait à un souverain d'Orient, ainsi le palais de Palerme semblait une résidence de Bagdad ou du Caire, avec la garde nègre qui y veillait à la sûreté du roi, avec les pages, les chambellans, les cuisiniers arabes qui environnaient et servaient le maître. « Ils sont, dit Ibn-Djobaïr, tous musulmans, et, sans en excepter un seul, ils accomplissent le jeûne du ramadan ; ils font l'aumône pour se frayer un chemin vers Dieu, rachètent les prisonniers, font élever les enfants musulmans, les marient, leur prêtent du secours et font du bien autant qu'ils peuvent... Même quand ils se trouvent en présence de leur maître

Fig. 55. — Sandale de l'empereur Henri VI (Trésor du dôme de Palerme.)

à l'heure de la prière, ils sortent de la chambre du roi pour aller réciter leurs prières, et souvent ils le font à portée de la vue du roi[1] ». La tolérance du prince n'y trouvait rien à reprendre : aussi bien lui-même n'avait-il pas, comme un sultan, ses eunuques et son harem, décemment dissimulé à l'ombre de la manufacture de soieries, et où les chrétiennes se mêlaient aux musulmanes ? N'avait-il pas, tout autour de sa capitale, ces châteaux de plaisance qui semblent, avec leurs plafonds à stalactites, leurs fines mosaïques décoratives, leurs eaux jaillissantes, leurs massifs de palmiers et d'orangers, les inscriptions arabes qui les décorent, de purs édifices musulmans? C'est Favara, au pied du mont Grifone, « Favara aux deux mers, comme dit un poète arabe du temps, où les oiseaux modulent leurs chansons dans les jardins, où les oranges mûres semblent une flamme brûlant sur des rayons d'émeraude, où les palmiers

1. Trad. Amari. *Loc. cit.*, 4e série, t. VI, p. 541-542 et 543.

de la mer de Palerme se bercent doucement, sans cesse rafraîchis par les eaux vives ». C'est Menâni, la Zisa, la Cuba, toutes bâties sur un plan tout arabe, et semblables, dit un autre poète de l'époque « au paradis terrestre qui s'ouvre au regard ». Dans ces résidences luxueuses et charmantes, les souverains normands menaient une vie élégante et facile. Le voyageur Benjamin de Tudèle parle du lac qui avoisine Favara et où l'on voit, dit-il, « de petites nacelles peintes et embellies d'or et d'argent, dont le roi se sert pour s'y divertir avec les dames de sa cour ». Les poètes, en vers enflammés, évoquent la joie de vivre qu'on respirait dans la Sicile normande : « Allons, dit l'un d'entre eux, fais circuler le vin couleur d'or. Buvons au son des lyres et des chants. On ne vit vraiment qu'ici, en ce bienheureux séjour de Sicile, à l'ombre d'un trône qui s'appuie sur celui des Césars. »

Sans doute, à la cour de Palerme, le français était la langue usuelle. Mais, comme à Byzance, des évêques grecs y prononcent des homélies devant le prince; comme à la cour des khalifes, des poètes arabes y chantent la gloire du souverain et célèbrent « les palais victorieux, les jardins que le printemps pare de manteaux splendides », « les eaux vives et les fontaines qui semblent jaillir du paradis ». Sous la protection des princes, la littérature grecque fleurit, avec des poètes comme Eugène de Palerme, Constantin de Sicile, Roger d'Otrante, des philosophes comme Prosper de Reggio, des orateurs comme Théophane Cérameus, évêque de Taormine, des savants comme l'archimandrite Neilos Doxopatrios ou Adelphirios, diacre d'Atrani. La littérature et la science arabes n'attirent pas moins l'attention du prince. La cour de Roger II est pleine de savants musulmans, ingénieurs et médecins, mathématiciens, géographes, astrologues. Le roi, intelligent et instruit, ne dédaigne pas de travailler avec eux. Il s'intéresse aux sciences occultes, et davantage encore aux sciences exactes. C'est par son ordre qu'Edrisi,

Fig. 56. — Bordure de la robe de soie de l'empereur Henri VI (Trésor du dôme de Palerme).

après avoir fabriqué pour le prince un planisphère d'argent, composa en arabe le fameux traité connu sous le nom de « *la joie de celui qui aime à parcourir le monde* » ; Roger II lui-même s'était plu, dit-on, à

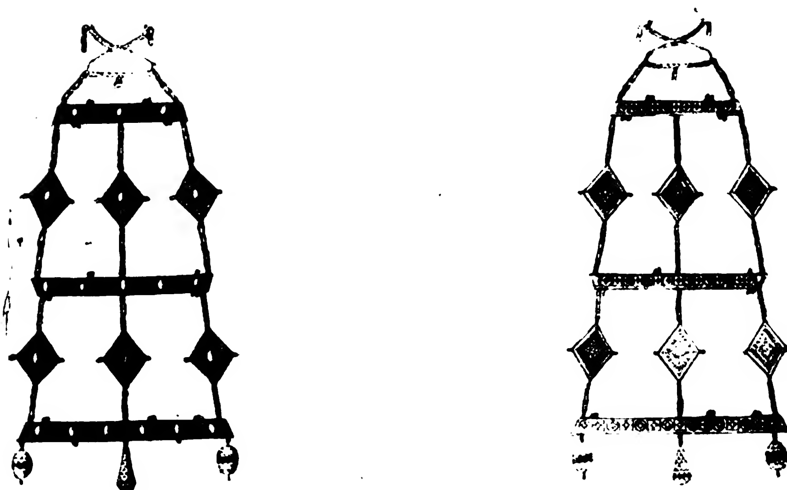


Fig. 57. — Tiare de la reine Constance (Trésor du dôme de Palerme).

y collaborer, et c'est pourquoi aujourd'hui encore, on l'appelle souvent « *le livre de Roger* ».

Par tout cela, Palerme semblait vraiment une ville d'Orient. La capitale des rois normands rappelle à Ibn-Djobaïr les splendeurs de Cordoue la musulmane, et jusque dans l'aspect des rues le voyageur retrouve avec joie le souvenir de son pays. « Les dames chrétiennes de Palerme, écrit-il dans sa relation, par l'élégance de leur langage, par

leur manière de se voiler et de porter leurs manteaux, suivent tout à fait la mode des femmes musulmanes. A l'occasion de cette fête de Noël, elles sortaient habillées de robes en soie couleur d'or, enveloppées de manteaux élégants, couvertes de voiles de couleur, chaussées de brodequins dorés, et se pavanaient dans leurs églises, surchargées de colliers, de fard et d'odeurs, tout à fait en toilettes de dames musulmanes[1] ».

On voit quel monde étrange, plein d'originalité et de vie, les circons-

Fig. 58. — Frise en mosaïque de la Chapelle palatine, à Palerme.

tances avaient fait naître dans la Sicile du XIIe siècle. Trois races, trois langues, trois religions s'y rencontraient et s'y pénétraient; le droit de Justinien y était respecté à l'égal du Coran et de la coutume de Normandie; le cadi musulman y jugeait à côté du bailli français; les ouvriers grecs y travaillaient à côté des artisans arabes, et de ces éléments discordants et hostiles, des conquérants étrangers, s'identifiant au peuple conquis, avaient su tirer une nationalité.

Aussi, durant tout le XIIe siècle, la Sicile connut une prospérité prodigieuse. Sous la forte main de Roger II, tout s'inclina devant le pouvoir

1. Trad. Amari. *Loc. cit.*, 4e série, t. VII, p. 82.

absolu du prince, et grâce à son habile et sage administration il régna dans l'île une tranquillité, une paix, une richesse qu'on ne trouve en nul autre État de ce temps. Dans ce pays fertile qui avait jadis été le grenier de Rome, l'agriculture s'épanouit en une floraison admirable, mêlant aux vieilles cultures indigènes, blé, vigne, olivier, les cultures récemment introduites par les Arabes, le henné, le sucre, le coton. Une industrie active et prospère, industrie de luxe surtout, s'inspira également des leçons de Byzance et des traditions arabes. Le commerce exporta les produits du royaume à travers toute la Méditerranée, de Tunis à Venise, à Amalfi, à Pise, de Constantinople et d'Alexandrie jusqu'à Barcelone et à Marseille. A cette prospérité matérielle répondit une prospérité intellectuelle et artistique non moins remarquable. De cette civilisation trilingue naquit en effet une combinaison d'art sans exemple, la plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été réalisée. Des églises romanes, étincelantes de mosaïques et « traitées dans le détail selon les habitudes arabes ou byzantines »; des cathédrales « historiées de bas en haut comme les pages d'une Bible resplendissante[1] »; des basiliques latines couronnées de coupoles orientales; des chapelles chrétiennes bâties sur des plans de mosquées; Sainte-Sophie et la mosquée d'Omar s'associant à Saint-Étienne de Caen : voilà ce que la Sicile du XIIe siècle a rêvé et réalisé.

Dans ce grand essor artistique, Palerme, devenue depuis 1130 la capitale du royaume normand et la résidence favorite des souverains, prit naturellement la meilleure part. Les écrivains de l'époque ne se lassent point de vanter sa prospérité, sa richesse, sa splendeur. Edrisi, qui ne nomme pas en Sicile moins de 130 grosses villes, met Palerme à part, comme « une belle et immense cité, un vaste et splendide séjour, paré de tant d'élégances, que les voyageurs se mettent en route tout exprès pour admirer les merveilles que la nature et l'art y ont réunies »; et il ajoute : « Pour tout dire en un mot, cette ville fait tourner la tête à quiconque la regarde. » Le normand Hugues Falcand célèbre en termes enthousiastes la prodigieuse fertilité, la surprenante beauté de la plaine qui environne Palerme, « de cette contrée bénie, éternellement précieuse, qui porte dans son sein toutes les espèces d'arbres et de fruits, qui renferme en elle seule tous les bonheurs de la terre, qui par le charme de son paysage enchanteur séduit si profondément, que celui qui l'a vue une fois ne parvient plus à s'en détacher »; et après avoir décrit les

1. Renan, *loc. cit.*, p. 80, 85.

multiples attraits de « cette ville très fameuse, tête et gloire du royaume de Sicile », il résume en ces termes son impression : « Qui pourrait assez admirer les merveilleux édifices de cette remarquable cité, la suave abondance de ses fontaines partout jaillissantes, le charme de ses arbres toujours verts, les aqueducs qui fournissent l'eau à profusion à ses habitants? » Ibn-Djobaïr enfin dit de Palerme : « Elle réunit le double avan-

Fig. 59. — Fragment du pavement de la Chapelle palatine, à Palerme.

tage de la commodité et de l'éclat ; elle offre tout ce que tu saurais désirer de bon en réalité aussi bien qu'en apparence, tous les fruits et les feuilles de la vie. Ancienne et élégante, magnifique et agréable, dans son aspect séduisant, elle se pose avec orgueil entre ses places et ses plaines qui ne sont qu'un jardin. Remarquable par ses avenues spacieuses et ses larges rues, elle t'éblouit par l'exquise beauté de son aspect. »

Telle était, au XII[e] siècle, la capitale de la Sicile normande, avec sa ceinture de palais somptueux, disposés autour d'elle, selon le mot d'Ibn-Djobaïr, comme un collier sur la gorge d'une jeune fille, avec le parc immense qui l'environnait et qui formait autour d'elle comme une couronne verdoyante et fleurie. Telle, malgré les siècles écoulés et leurs

ravages, elle nous apparaît encore aujourd'hui. Par une singulière fortune, nul grand souvenir antique, nulle œuvre puissante des âges postérieurs n'y vient obscurcir les gloires de l'époque normande ; nulle splendeur rivale n'y détourne l'attention des monuments incomparables que fit naître cette rare et curieuse civilisation. C'est ce qui donne à la capitale sicilienne son caractère et son intérêt propres. De même que Ravenne, ville grecque égarée en Occident, nous révèle, mieux que l'Orient même, ce que fut l'art byzantin du v[e] au vi[e] siècle, ainsi Palerme, avec Cefalù et Monreale, nous donne une complète et exacte idée de l'art byzantin tel qu'il florissait au xii[e] siècle, tel qu'il se combina aux prestiges de l'art arabe et aux traditions de l'art latin, en ce siècle de prospérité harmonieuse où la Sicile fut gouvernée par les rois normands.

Fig. 60. — Saint-Jean-des-Ermites, à Palerme.

CHAPITRE III

LES MONUMENTS DE L'ÉPOQUE NORMANDE. — ÉGLISES ET PALAIS. L'ART SICULO-NORMAND

Les rois normands de Sicile furent de grands bâtisseurs. Aux jours mêmes de la conquête, le souvenir de leurs fondations pieuses se mêle au fracas des batailles ; dans le royaume pacifié, l'ardeur de leur foi, s'unissant à leurs goûts naturels de luxe et de splendeur, fit sortir de terre les édifices comme par enchantement. Roger II bâtit le dôme de Cefalù (1131-1148) et la Chapelle palatine de Palerme (1129-1143) ; il édifie Saint-Jean-des-Ermites (1132) et Saint-Jacques (1133) à Palerme ; il achève la cathédrale de Messine, commencée dès 1098 par son père ; et de même Guillaume II fait construire l'admirable dôme de Monreale et le cloître charmant qui l'avoisine (1174-1182). Les grands dignitaires du

royaume, les archevêques, les évêques, rivalisent avec leurs maîtres de pieuse et magnifique émulation. L'amiral Georges d'Antioche bâtit à Palerme l'église grecque de Sainte-Marie-de-l'Amiral, qu'on nomme aujourd'hui la Martorana (1143); le chancelier Matteo d'Ajello fonde pour les Cisterciens le couvent de la Magione (1161); Majone de Bari, le tout puissant ministre de Guillaume II, construit San Cataldo à Palerme (1161); l'archevêque Walter of the Mill — Gualterius Offamilius, comme disent les contemporains — un Anglais qui fut précepteur et devint plus tard chancelier du roi Guillaume II, élève Santo Spirito (1173) et le dôme de Palerme (1184). Aux édifices religieux se mêlent les constructions profanes. Sur l'emplacement de la résidence des émirs musulmans, Roger II bâtit le Palais royal de Palerme ; et tout autour de la ville, dans le parc immense qui l'environne, s'élèvent ces villas charmantes de la Favara et de Menâni, œuvre de Roger II, de la Zisa que commença Guillaume Ier, de la Cuba qu'édifia Guillaume II (1180), et où, parmi les élégances de l'architecture arabe, au milieu des ombrages et des fontaines, les rois latins de Sicile vivaient comme des princes d'Orient.

L'éclectisme qui gouvernait leur politique inspira aussi les goûts artistiques des souverains normands. Sans doute, pour leurs clercs français venus avec la conquête, pour ces moines cisterciens dont l'influence, on le sait, fut si grande au moyen âge sur le développement de l'architecture, ils bâtirent des églises conformes au plan que ces Occidentaux connaissaient et aimaient. Les cathédrales de Troïna, de Cefalù, de Palerme, de Monreale, furent des basiliques romanes à peine modifiées, et les hautes tours qui les flanquent, les arcatures entrecroisées qui en décorent les murailles extérieures, les zigzags qui courent aux voussures des portails, rappellent le style coutumier des édifices romans de Normandie. Mais c'est dans le pays même qu'ils trouvèrent les architectes, les constructeurs qui élevèrent ces monuments, les mosaïstes et les sculpteurs qui les décorèrent ; et à cette combinaison d'influences diverses l'art sicilien du XIIe siècle dut un style et un attrait tout particuliers.

I

Au moment où les Normands y pénétrèrent, la Sicile était pleine des merveilles de l'architecture arabe. Elles semblent avoir fait grande impression sur l'esprit des nouveaux maîtres, et leur évidente ambition fut d'en imiter les splendeurs. Ils prirent donc volontiers à leur service les artistes qui jadis travaillaient pour les émirs musulmans, ces archi-

tectes savants, géomètres et coloristes tout ensemble, ces maçons ingénieux qui leur apportaient l'héritage de leurs antiques traditions. De là vinrent ces plans tout arabes sur lesquels, on le verra tout à l'heure, furent bâties les villas des rois normands ; de là ces coupoles surélevées en demi-calotte sphérique qui donnent à Saint-Jean-des-Ermites ou à San Cataldo un aspect extérieur si purement oriental; de là ces arcades

Fig. 61. — Église de San Cataldo, à Palerme.

élancées, à la courbe légèrement brisée, que l'on retrouve, comme un trait caractéristique, dans toutes les constructions siciliennes de ce temps, ou ces voûtes aux multiples alvéoles, d'un agencement si pittoresque et d'une élégance si recherchée. Assurément, dans la construction des églises, un pieux scrupule fit en général écarter le musulman, sinon comme maçon, du moins comme architecte ; mais dans les édifices profanes, les monuments de l'époque arabe servirent presque uniquement de modèles aux constructions normandes. Et dans la décoration des édifices religieux mêmes, les maîtres musulmans firent pénétrer l'éclat de leurs mosaïques aux dessins géométriques, l'élégance de leurs stucs

ouvragés, la curieuse splendeur de leurs plafonds en bois retombant en stalactites et tout ornés de brillantes peintures, leurs inscriptions coufiques se développant en traits de marbre blanc sur le fond rouge des porphyres, et les entrelacs savants de leurs boiseries délicatement sculptées [1].

A côté des Arabes, Byzance aussi apporta sa part. Sans doute, au commencement du XII[e] siècle, il ne subsistait plus guère en Sicile d'édifices byzantins qui pussent servir de modèles. Mais, par la religion et la langue d'une partie de la population, par ses relations fréquentes avec l'Orient grec, le pays était tout pénétré d'hellénisme ; et n'était-ce point pour les nouveaux maîtres le meilleur moyen de plaire à leurs sujets, que de se conformer à des habitudes qui leur étaient chères ? En outre l'art byzantin était alors encore le grand art régulateur de l'Europe. Quand Roger II voulut créer à Palerme des industries de luxe, c'est à Thèbes, c'est à Corinthe qu'il alla chercher les ouvriers nécessaires ; de même, pour ses constructions, il appela des maîtres grecs. C'est eux qui, sur le plan latin des basiliques, greffèrent les formes architecturales et le système décoratif de l'Orient byzantin. Chargés presque sans exception de l'édification des églises, ils les couronnèrent uniformément de ces coupoles portées sur quatre trompes d'angle, que Byzance avait dès le V[e] siècle empruntées aux procédés de l'architecture persane. Tantôt, en particulier dans les grandes églises, ils se contentèrent d'en surmonter le chœur des basiliques (Chapelle palatine, S. Giovanni dei Leprosi), tantôt ils les adaptèrent à des plans purement byzantins. Ce furent des églises à trois coupoles alignées sur le grand axe de l'édifice, comme San Cataldo ou Saint-Jean-des-Ermites, bâties sur un type que l'on rencontre fréquemment aussi dans l'Italie du Sud. Ce furent des églises à plan carré, comme S. Antonio ou la Martorana, dont la coupole centrale portée sur quatre colonnes rappelle de manière frappante les monuments byzantins de la Grèce et de Constantinople [2]. Mais surtout les Grecs apportèrent à Palerme les traditions de cet art de la mosaïque qui avait donné à l'art byzantin son expression la plus caractéristique. A l'intérieur des sobres cathédrales normandes, les artistes d'Orient couvrirent les murailles du revêtement des marbres multicolores ; ils jetèrent sur le sol l'étincelant tapis des pavements de mosaïque et de porphyre ; et à la voûte des coupoles et des absides, ils firent, selon les principes de l'église orthodoxe, flamboyer les

1. Sur les rapports entre les édifices siciliens et les monuments de l'Égypte arabe, cf. Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia*, t. III, p. 843-847 et, dans la collection où paraît ce volume, *Le Caire*, par G. Migeon.

2. Une église du même type est celle de la Trinité di Delia, près de Castelvetrano.

mosaïques à fond d'or où se manifeste dans sa gloire le Christ Pantocrator.

Il n'est point aisé de déterminer dans quelle mesure, avec quelle intensité ces influences diverses se sont exercées, tantôt se pénétrant, tantôt se juxtaposant. Selon les lieux, selon les temps, les proportions

Fig. 62. — Intérieur de San Cataldo.

du mélange varient à l'infini. Ici, à la Martorana, Byzance domine sans conteste, par le plan, par le système de la décoration, tout inspiré des idées liturgiques de l'église grecque, par les pompeuses images empruntées au cérémonial byzantin. Là, Saint-Jean-des-Ermites et San Cataldo combinent dans l'architecture et dans ce qui reste de leur décoration quelques éléments grecs avec des partis tout arabes. Ailleurs, à la Zisa,

à la Cuba, les inscriptions seules nous révèlent que ces édifices de style purement musulman ont été bâtis pour des princes normands. A Monreale, à Cefalù surtout, le plan au contraire est du Nord, et aussi l'aspect extérieur du monument; mais les pavements de mosaïque et l'éblouissante décoration des murailles rappellent l'Orient grec ; et de même, au Palais royal de Palerme, derrière les sévères façades romanes de l'antique « tour pisane », ou bien à la Zisa, sous les voûtes arabes à stalactites, les mosaïques qui représentent des archers et des centaures, des lions, des griffons et des paons affrontés, sont d'un caractère nettement byzantin. Mais la merveille de cet art, c'est la Chapelle palatine, « le plus surprenant bijou religieux, selon le mot de Maupassant, rêvé par la pensée humaine. » A un plan de basilique latine s'ajoute un sanctuaire couronné d'une coupole grecque ; sur les murailles tapissées de mosaïques byzantines se pose un plafond de bois à stalactites que décorent des peintures arabo-persanes ; et dans les voûtes enfin s'entremêlent les inscriptions coufiques, grecques et latines : comme si, de cet édifice admirable, « merveille de grâce et d'élégance de construction », on avait voulu en quelque manière faire le vivant symbole et la parfaite image de cette originale et séduisante civilisation.

Les contemporains qui ont vu naître ces monuments, qu'ils soient latins ou grecs, juifs ou musulmans, s'accordent pour les célébrer avec un égal enthousiasme. « La première fois qu'on voit la Chapelle palatine, s'écrie dans une de ses homélies l'évêque grec Théophane Cérameus, de quelque côté que se tourne le regard, il est rempli d'admiration et d'étonnement » ; et en termes magnifiques le pieux orateur décrit le plafond, « pareil à un ciel pur resplendissant d'étoiles », et le pavement de mosaïques « semblable à un parterre de primevères », et les murailles tapissées de marbres précieux ou de mosaïques aux fonds d'or éclatants. Richard de San Germano déclare, à propos de Monreale, que jamais roi ni prince dans le monde entier n'ont rien construit d'aussi beau ; et le pape Lucius, dans une bulle solennelle, confirme que depuis l'antiquité il ne s'est rien fait de plus admirable. Hugues Falcand, dans la longue et curieuse description qu'il a faite de Palerme, ne se lasse point de vanter les splendeurs de la cité, l'animation de ses grandes voies, la *rue couverte* ou la *rue de marbre*, la beauté du Palais royal, les merveilles de la Chapelle palatine, les ouvrages incomparables qui sortent de la manufacture de soieries, la prospérité du grand marché qui se tient près du port, dans la rue des Amalfitains, et les villas charmantes, et les jardins splendides, et les fontaines toujours jaillissantes, et les arbres tou-

jours verts, qui font de la campagne de Palerme un véritable paradis. Edrisi, Ibn-Djobaïr ne sont pas moins éblouis à la vue des magnificences de la capitale normande. En moins d'un siècle, grâce à ses maîtres latins, la Sicile avait atteint une prospérité artistique sans égale, et le grand comte Roger voyait juste lorsque, au lendemain de la conquête, il invitait ses nouveaux sujets à « bénir le jour heureux où le Seigneur avait jeté un regard de miséricorde sur les afflictions que l'Église souffrait sous la domination des Sarrasins, le jour heureux et glorieux où, pour la première fois, les Normands étaient entrés en Sicile pour abattre et confondre la multitude des Sarrasins et restaurer le nom chrétien, le jour où le peuple des fidèles avait reconquis sa dignité et où le paganisme était tombé d'une chute méritée. »

II

Si l'on met à part les petites églises de Saint-Jean-des-Ermites (fig. 60) et de San Cataldo (fig. 61, 62), toutes deux infiniment pittoresques et charmantes, l'une avec le joli cloître qui l'avoisine, l'autre avec son aspect de mosquée et sa frise aux inscriptions arabes, mais toutes deux dépourvues de décoration intérieure et remarquables surtout par leur plan et leurs formes architecturales ; si l'on écarte d'autre part les édifices tels que la Magione, Santo Spirito et le dôme, fort pénétrés d'influences septentrionales, mais d'une date un peu postérieure et sur lesquels au reste on devra revenir, deux monuments religieux représentent essentiellement à Palerme l'art siculo-normand à son apogée. C'est l'église de la Martorana et c'est la Chapelle palatine. Outre l'intérêt qu'elles offrent par elles-mêmes, elles ont en outre ce mérite de nous faire connaître, par l'incomparable série de mosaïques qui les décorent, un des plus brillants chapitres de l'histoire de l'art byzantin. Avec les mosaïques de Saint-Marc de Venise, les mosaïques siciliennes sont en effet l'œuvre la plus étendue que cet art nous ait laissée, et nulle part on ne peut mieux se rendre compte de ce qu'étaient au XIIe siècle encore, à l'époque des Comnènes, son éclat et sa puissance créatrice.

Parmi les hauts dignitaires de la cour de Roger II, un des plus célèbres est l'amiral Georges d'Antioche. Syrien d'origine, grec de langue et de religion, il était, comme bien d'autres orientaux, venu chercher fortune auprès des princes normands, et c'est lui qui commandait la flotte sicilienne dans cette expédition fameuse de 1147, qui ravagea si

cruellement les rivages de l'empire byzantin. Aujourd'hui encore, aux portes de Palerme, le souvenir de ce grand personnage revit dans le Ponte dell' Ammiraglio, qu'il fit construire sur le fleuve Oreto avec une partie du butin qu'il rapporta de Grèce. C'est lui également qui en 1143

Fig. 63. — Campanile de la Martorana.

fonda pour ses coreligionnaires l'église de Sainte-Marie-de-l'Amiral.

Ibn-Djobaïr, qui la visita vers la fin du XII[e] siècle, la décrit en ces termes : « Une des œuvres les plus remarquables des chrétiens que nous ayons vues à Palerme, c'est l'église qu'ils appellent de l'Antiochéen. Entre les différentes parties de ce bâtiment, nous avons distingué une très remarquable façade, qui est le plus beau travail du monde. Les

murailles intérieures du temple sont dorées, ou pour mieux dire, elles sont toute une pièce d'or. On y remarque des tables de marbre de couleur, dont on n'a jamais vu les pareilles, qui sont relevées par des cubes de mosaïque en or et couronnées de branches d'arbres en mosaïque verte.... Cette église a aussi un beffroi soutenu par des colonnes en marbre et surmonté par un dôme qui repose sur d'autres colonnes. C'est une des plus merveilleuses constructions qu'on puisse voir. Que Dieu, dans sa grâce et sa générosité, honore bientôt cet édifice par les prières des croyants [1] ».

Aujourd'hui l'église de Georges d'Antioche est quelque peu déchue de cette ancienne splendeur. Attribuée en 1433 à un couvent voisin, fondé au XII[e] siècle par Geoffroi de Martorano et Aloïsia sa femme (de là le nom d'église de la Martorana sous lequel on la désigne habituellement), elle fut, au cours du XVII[e] siècle, fortement remaniée au goût du jour. La belle façade que vante Ibn-Djobaïr fut jetée bas, afin d'allonger l'édifice de deux travées nouvelles, et un placage de mauvais style baroque s'appliqua contre la face occidentale du monument. A l'abside demi-circulaire on substitua en 1684 un chœur quadrangulaire de dimensions plus vastes, dans lequel, à la place des mosaïques détruites, s'étalèrent de pompeuses incrustations de marbres polychromes et, comme dit Renan, « des enfantillages du rococo le plus effréné. » Enfin la coupole du campanile, ébranlée par le tremblement de terre de 1726, fut démolie, et la tour, primitivement isolée, perdit, en s'accolant à l'édifice, beaucoup de sa svelte élégance première (fig. 63). On s'est, en ces dernières années, efforcé de rendre au monument son aspect primitif, en reconstruisant en avant du chœur des religieuses le mur demi-circulaire de l'abside, et en débarrassant la Martorana des prétentieuses additions qui la défiguraient ; et quoiqu'on puisse penser, en théorie pure, de l'opportunité

Fig. 64. — Plan de l'église de la Martorana.

1. Trad. Amari. *Loc. cit.*, 4[e] série, t. VII. p, 81-82.

de ces restaurations qui, selon la remarque de Renan, « ne nous rendent pas un atome de ce qui est perdu », il faut avouer pourtant, en toute justice, que l'édifice y a gagné plutôt.

Le pavement de mosaïque et de marbres, aux dessins d'une géométrie

Fig. 65. — Intérieur de la Martorana.

élégante et compliquée, qui couvre le sol, permet de déterminer fort exactement l'étendue et le plan primitifs du monument (fig. 64). C'était une pure église byzantine, en forme de croix grecque inscrite dans un carré, avec une coupole centrale portée sur quatre colonnes, trois absides d'égale saillie sur la face orientale, et un porche sur la face occidentale. Et aussi bien la volonté du fondateur avait-elle destiné l'édifice au culte ortho-

doxe, auquel il appartint en effet jusqu'en 1221. La décoration pareillement était nettement byzantine [1] (fig. 65). Sans doute le revêtement de marbres qui couvrait la partie inférieure des murailles a disparu dans la restauration de 1726, et celui qu'on voit actuellement à la Martorana a été refait récemment sur le modèle des revêtements de la Chapelle palatine. Mais les mosaïques qui décorent la coupole et les voûtes attestent, par la

Fig. 66. — Mosaïques de la coupole de la Martorana.

langue des inscriptions qui les accompagnent, aussi bien que par l'ordonnance générale de la décoration et le style des compositions isolées, une origine toute byzantine.

Au sommet de la coupole, le Christ Pantocrator est assis sur son trône, et sa main levée laisse tomber la bénédiction sur le peuple des fidèles (fig. 66). Autour de lui, quatre archanges inclinés font une garde d'honneur. Plus bas, huit figures de prophètes disposées au tambour de la cou-

1. Pourtant, à la base de la coupole, une inscription arabe est placée, qui traduit du reste des formules empruntées à un hymne de l'Église grecque.

pole et, dans les trompes d'angle, les images des quatre évangélistes; puis, à la courbe des grands arcs, les médaillons des saints guerriers et des saints évêques, et, aux branches nord et sud de la croix, les austères figures des apôtres, montrent l'Eglise hiérarchiquement groupée aux

Fig. 67. — La mort de la Vierge. Mosaïque de la Martorana.

côtés de son divin fondateur. Des mosaïques de l'abside rien ne reste, sauf sur la courbe de l'arcade deux grandes figures des archanges Michel et Gabriel, et de même ont disparu sans doute la plupart des compositions évangéliques, dont la succession rappelait le cycle des grandes fêtes chrétiennes. Quatre épisodes seulement en sont conservés : sur les faces orientale et occidentale du carré central, par une disposition qu'on trou-

vera plus tard aux églises de l'Athos, l'Annonciation fait pendant à la Présentation au temple ; à la voûte du bras occidental de la croix, la Nativité du Christ, par où commence le cycle des fêtes, s'oppose à la Dormition ou mort de la Vierge (fig. 67), qui en marque le dernier chaînon. Enfin deux curieux tableaux, qui peut-être décoraient la façade primitive de l'église, se voient aujourd'hui dans la partie antérieure du monument. L'un montre Roger II, en costume de basileus byzantin, couronné par le Christ (fig. 49) ; l'autre, partiellement gâté par une restauration maladroite, représente l'amiral Georges d'Antioche humblement prosterné aux pieds de la Vierge, tandis que plus haut, le Christ dans une auréole bénit son serviteur; et sur la pancarte que tient la Madone une inscription grecque est tracée en ces termes : « Mon fils, garde toujours de tout malheur Georges, le premier entre tous les grands, qui m'a élevé ce temple depuis ses fondements ; accorde-lui la rémission de ses péchés, car seul, ô Dieu, tu en as le pouvoir. »

Parmi les mosaïques siciliennes, celles de la Martorana sont peut-être, avec celles de Cefalù, les plus pures d'exécution et les moins restaurées, et comme celles-ci, elles offrent des qualités tout à fait remarquables : la composition en est bien entendue, le dessin souvent ferme et précis, le coloris plein d'éclat. Elles semblent donc bien appartenir en propre aux maîtres grecs qui travaillèrent pour Roger II et qui exécutèrent également pour lui une partie des mosaïques de la Chapelle palatine.

Fig. 68.
Plan de la Chapelle palatine à Palerme.

Dans l'antique palais royal de Palerme, entre les soubassements de la « tour grecque » et la façade de la Joharia et de la « tour pisane », se trouve, masquée maintenant du côté de la piazza Vittoria par la construction de style baroque qui s'appuie à ses trois absides, ce chef-d'œuvre, que « l'on doit compter entre les perles du monde », et qui se nomme la Chapelle palatine (fig. 68). Fondée par le roi Roger II en l'honneur de l'apôtre Pierre, achevée dès avant 1132 dans ses grandes lignes architecturales,

complètement terminée, comme l'atteste l'inscription grecque qui court à la base de la coupole, en 1143, elle est un des monuments les plus représentatifs qu'il y ait au monde, et un ouvrage tel qu'on n'en voit point ailleurs. Les contrastes les plus imprévus s'y rencontrent, les éléments les

Fig. 69. — Intérieur de la Chapelle palatine.

plus opposés s'y trouvent juxtaposés. Par ses trois nefs, que séparent des colonnes antiques de granit aux chapiteaux corinthiens somptueusement dorés, c'est une basilique d'Occident; par son sanctuaire surélevé, que des clôtures de marbre incrustées de mosaïques séparent du reste de l'église, par sa haute coupole à trompes d'angle portée sur quatre colonnes, c'est un édifice d'Orient. Par son pavement, où le porphyre, le marbre, la serpentine se mêlent aux entrelacs des mosaïques multicolores (fig. 59), par

la parure des marbres incrustés d'émaux polychromes qui tapisse ses murailles et que couronne une haute frise de palmettes dorées (fig. 58), elle évoque le souvenir des mosaïstes arabes, de leur art savant, de leur patiente virtuosité, et elle est arabe encore par son admirable plafond

Fig. 70. — Ambon et candélabre pascal à la Chapelle palatine.

de bois qui retombe en stalactites et que décorent de délicates peintures; et enfin, par les mosaïques éblouissantes qui couvrent ses parois et ses voûtes, et l'illuminent du prestigieux rayonnement de leurs fonds d'or, elle est purement byzantine. Et telle qu'elle est, avec son merveilleux décor, avec les innombrables lampes d'argent suspendues à ses voûtes, avec l'étincellement des fines mosaïques semées sur les lambris et les clôtures

ou s'enroulant au fût des colonnettes, avec son flamboiement de pourpre et d'or, où se mêlent l'éclat des marbres précieux et des métaux rares, elle est, dans le demi-jour mystérieux qui l'éclaire, tout simplement admirable (fig. 69).

Il faut la voir aux heures des offices, quand la lumière des cierges et le chatoiement des vêtements sacerdotaux ajoutent une splendeur nouvelle à la beauté exquise du monument. Il faut la voir quand les rayons du soleil, se jouant à travers les vapeurs bleuâtres de l'encens, allument sur les murailles tapissées d'or un magnifique incendie; et l'on comprendra l'enthousiasme des contemporains qui ont célébré ces merveilles. Aujourd'hui encore, comme jadis, « de quelque côté que se tourne le regard, il est rempli d'admiration ». Ici, près des clôtures du chœur, c'est cette chaire de marbre que supportent six colonnes précieuses, et dont les plaques de marbre blanc sont incrustées d'étoiles d'or et de baguettes d'émail. Là, c'est le candélabre pascal, haut de près de cinq mètres, dont quatre lions soutiennent la base, et dont la svelte élégance est comme fleurie d'un peuple d'oiseaux, d'animaux et de figures humaines, ciselé dans la blancheur du marbre (fig. 70). Ailleurs, à l'entrée de la grande nef, c'est le trône royal, avec ses ornements de marbre et ses délicates incrustations polychromes. Et partout, c'est la montée hardie des arcades étroites, qui lancent vers les voûtes leur ogive presque arabe, et sur le mur des nefs, à la courbe des grands arcs, aux voûtes de la coupole, à la conque des absides, c'est la vibration dorée de ces mosaïques innombrables, où l'œil ébloui se perd, et dont quelques morceaux peuvent prendre place parmi les chefs-d'œuvre de l'art byzantin.

Sans doute les restaurations postérieures ont sur plus d'un point altéré ce bel ensemble. Dès le XIVe siècle, les rois aragonais ont fait réparer une partie des mosaïques : le grand tableau qui, au-dessus du trône royal, montre le Christ siégeant entre les apôtres Pierre et Paul, date peut-être, s'il en faut croire une inscription placée à l'entrée du bas-côté de gauche, de l'année 1345 (fig. 71), et à la même époque appartiennent les figures des saints Sylvestre et Grégoire qu'on voit dans le chœur. Plus tard, au XVIe siècle, on transforma en une image de saint André le saint Pierre qui, primitivement, décorait l'abside de gauche, et au XVIIIe on plaça dans l'abside principale la désolante Madone qui domine l'autel, assise entre la Madeleine et saint Pierre. Puis on restaura dans le style du XVIIIe siècle quelques-uns des épisodes de l'Ancien Testament qui décorent la grand nef. En 1798 enfin on fit mieux encore : pour installer contre le mur nord du sanctuaire une tribune destinée à la famille

royale, on détruisit tout simplement une partie des mosaïques qui décoraient cette portion de l'église. Pourtant, et sans oublier non plus que les mosaïques des nefs sont d'une date un peu postérieure à celles du sanc-

Fig. 71. — Le Christ entre saint Pierre et saint Paul. Mosaïque de la Chapelle palatine.

tuaire, il demeure aisé de saisir l'ordonnance générale de cette vaste décoration, et de constater combien elle est exactement conforme aux idées liturgiques de l'église grecque et à l'art des maîtres byzantins (fig. 72).

Au sommet de la coupole, selon l'usage, le Christ Pantocrator, en

buste, occupe le médaillon central. Autour de lui, huit archanges aux ailes éployées, aux vêtements constellés d'or, font au roi du ciel une garde d'honneur. Plus bas, quatre évangélistes placés dans les trompes d'angle, et quatre prophètes figurés debout, David, Salomon, Zacharie et saint Jean-Baptiste, annoncent la venue du Fils de Dieu et proclament sa gloire, tandis qu'au-dessus d'eux d'autres prophètes, représentés en buste, complètent la divine démonstration. A l'abside, le Christ en buste, colossal, garde sa place traditionnelle au sommet de la conque, et au-dessous de lui, la Madone entre des saints occupe la courbe de l'hémicycle, tandis qu'au sommet de l'arcade les archanges Gabriel et Michel s'inclinent devant le médaillon où s'inscrit la composition mystique de l'Hétimasie. Comme à la Martorana, l'Annonciation fait pendant à la Présentation sur les faces orientale et occidentale du carré central,

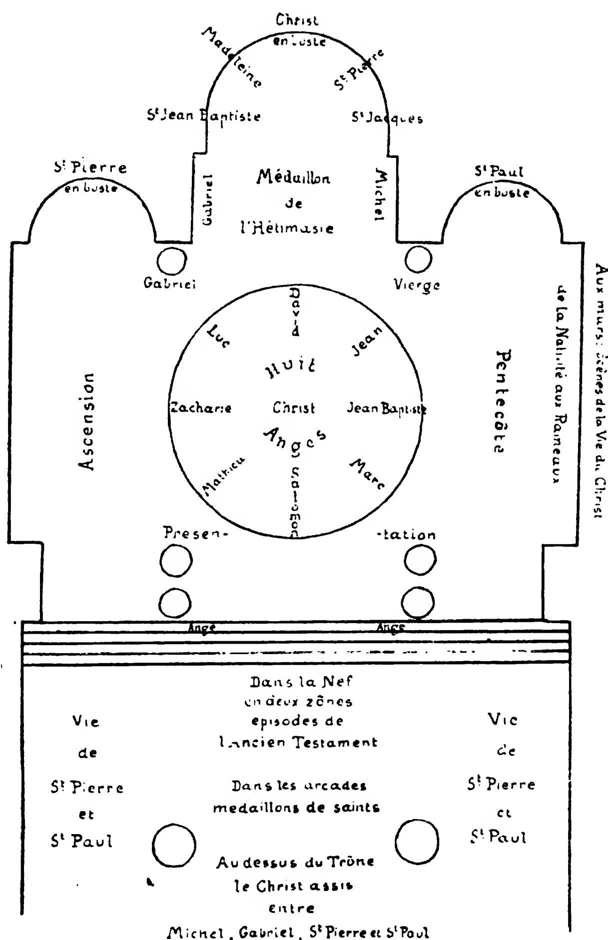


Fig. 72. — Disposition des mosaïques de la Chapelle palatine.

et plus bas enfin, sur les parois latérales du sanctuaire, le cycle des fêtes chrétiennes se développe en de nombreuses compositions. Dans la partie droite du chœur, voici les épisodes qui vont depuis la Nativité jusqu'aux Rameaux, parmi lesquels la Fuite en Egypte et l'Entrée à Jérusalem (fig. 73) attestent, avec une rare habileté technique, un art savant de la draperie et un réel talent de composition. Dans la partie de gauche, prenaient place sans doute les scènes de la Passion, dont il ne reste

plus aucune trace ; et le cycle s'achève dans les deux voûtes qui couronnent les branches Nord et Sud du sanctuaire, par l'Ascension et la Pentecôte.

A quelques exceptions près, toutes ces mosaïques sont accompagnées d'inscriptions en langue grecque, et cela seul suffirait à attester leur origine nettement byzantine, quand bien même par ailleurs, par les quali-

Fig. 73. — L'Entrée du Christ à Jérusalem. Mosaïque de la Chapelle palatine.

tés de l'exécution, par l'art de la composition, par l'éclat du coloris, par le sentiment et la recherche du détail pittoresque et souvent réaliste, elles ne prouveraient point leur étroite parenté avec les œuvres propres de l'art byzantin. Il n'en va plus de même quand on considère les mosaïques des nefs (fig. 74). Sans doute elles sont en un étroit rapport avec l'ordonnance générale de la décoration : l'histoire de la vie de saint Pierre et de saint Paul, qui couvre les parois des bas-côtés, correspond aux figures des deux apôtres placées à la conque des absidioles, et c'est en conformité avec les plus lointaines traditions chrétiennes que dans la grand nef se déroulent, en deux zones superposées, les épisodes de l'Ancien Testament depuis la

Création jusqu'à la lutte de Jacob avec l'ange. Mais toutes ces représentations sont accompagnées d'inscriptions latines, et au vrai le style en est fort différent. Aussi bien on sait, par le témoignage du chroniqueur Romuald de Salerne, qu'après la mort de Roger II (1154), son fils Guil-

Fig. 74. — Pierre ressuscitant Tabitha. Mosaïque de la Chapelle palatine.

laume acheva la décoration en mosaïques de la Chapelle palatine, et tout fait croire qu'il en confia l'exécution aux élèves italiens qui s'étaient formés à l'école des maîtres grecs. C'est pourquoi, tandis que, dans le sanctuaire, les compositions conformes au canon byzantin, les saints de l'église grecque, la langue hellénique enfin dominaient, dans les nefs, au contraire, règnent les saints et la langue de l'église latine; et c'est

pourquoi surtout aux œuvres si remarquables qui décorent le chœur et les absides s'opposent des ouvrages plus inégaux, où apparaît, avec la tendance légitime à s'affranchir des leçons byzantines, la marque d'une évolution qui bien vite acheminera vers la décadence l'art siculo-normand.

Telle est, dans la Chapelle palatine, la large part de l'Orient grec.

Fig. 75. — Rosace du plafond de la Chapelle palatine.

C'est à l'art musulman au contraire qu'appartient la belle et curieuse décoration du plafond en charpente qui couvre la nef et les bas-côtés. Bien qu'il ait été partiellement restauré au XVe siècle, et que depuis lors il ait été assez endommagé par le temps et la fumée — toutes choses qui, jointes à l'obscurité du lieu, en rendent l'étude assez difficile — ce plafond est un monument unique du plus vif intérêt. Dans les rosaces entourées d'étoiles octogones (fig. 75) qui en forment la partie médiane, dans les niches demi-sphériques qui, des murailles latérales jusqu'au sommet, se superposent en stalactites, partout où s'est trouvé quelque espace libre,

d'ingénieux artistes ont peint à la *tempera*, à côté des incriptions coufiques célébrant les vertus de Roger II, et au milieu d'une riche ornemen-

Fig. 76. — Partie du plafond de la Chapelle palatine.

tation végétale, toute une série de scènes charmantes de la vie de l'Orient. Sous l'influence de la Perse, l'art arabe au XII[e] siècle avait depuis assez longtemps déjà perdu ses anciennes répugnances à représenter la figure humaine. On ne s'étonnera donc point, au plafond de la Palatine, de trouver des joueurs d'échecs et des buveurs de vin, des

musiciens et des danseuses, des lutteurs et des chasseurs (fig. 76). Ailleurs, sans doute, des animaux de toute sorte, fantastiques ou réels, lions et griffons, faucons et chameaux, paons et perroquets, oiseaux à têtes d'hommes se jouent, parmi des motifs ornementaux faits de plantes stylisées; mais ce qu'on trouve de plus curieux peut-être dans cette décoration, c'est tout un cycle de sujets légendaires tirés des vieilles traditions orientales, et qui nous montrent l'oiseau géant promenant un homme à travers les espaces, Samson déchirant le lion, ou encore le cavalier terrassant le dragon qui est l'Antechrist. Au total, cette brillante décoration, où l'influence persane est évidente, est assurément, comme on l'a dit, « un des plus beaux spécimens de la peinture arabe » ; et ce n'est point dans cette Chapelle palatine, si pleine de merveilles, la chose la moins inattendue, de rencontrer au plafond d'une église chrétienne comme un rêve réalisé des *Mille et une nuits*.

III

La même influence arabe apparaît, et plus manifeste encore, dans ce qui subsiste à Palerme des constructions profanes des rois normands.

Dans la partie haute de la ville, au sommet de ce quartier de *Cassaro* — dont le nom dérivé du mot arabe *Kasr* (château), a longtemps désigné l'une des principales rues de Palerme — le roi Roger II fit construire, probablement sur l'emplacement même où s'élevait la demeure des émirs musulmans, la nouvelle résidence des souverains normands. Avec ses robustes murailles faites de blocs soigneusement taillés, les hautes tours qui couronnaient son enceinte, les passages étroits et les couloirs souterrains par lesquels on y pénétrait, ce palais offrait à l'extérieur l'aspect d'une forteresse. C'est le trait caractéristique qui frappe tout d'abord dans les descriptions que nous ont laissées du château de Palerme les contemporains Edrisi et Hugues Falcand; et aujourd'hui encore, malgré les modifications qu'y ont apportées les siècles postérieurs, les puissantes murailles qui dominent la piazza Vittoria gardent quelque chose de la sévérité d'une citadelle. Sans doute une façade du XVII[e] siècle a partiellement remplacé l'enceinte antique, enveloppant les substructions de la « tour grecque » et masquant les absides de la Chapelle palatine; sans doute, une belle cour carrée à trois étages d'arcades a pris vers 1600 la place de la cour irrégulière qui précédait du côté du sud la chapelle. Mais vers le nord, la « tour pisane » (aujourd'hui Torre di Santa Ninfa) et la

construction voisine que l'on nommait la *Joharia* (le nom est d'origine arabe et veut dire « la brillante ») ont gardé leur aspect primitif, le caractéristique décor d'arcades aveugles qui marque leurs trois étages, et la robustesse forte et fière convenable à un édifice où, d'après Falcand, on conservait le trésor royal (fig. 77).

Mais derrière ces hautes et puissantes murailles s'abritait un luxe tout oriental. « A l'intérieur, dit Hugues Falcand, le palais étincelle magnifiquement de pierreries et d'or. Le centre est occupé par la partie que l'on nomme la Joharia, dont la décoration est d'une incomparable richesse. C'est dans ces appartements tout brillants de multiples ornements que le roi a coutume de prendre son repos. Tout à l'entour se trouvent les habitations diverses pour les femmes, les jeunes filles et les eunuques qui servent le roi et la reine. On y rencontre aussi beaucoup d'autres palais splendides où le roi s'entretient avec ses familiers. » Ibn-Djobaïr décrit de même la résidence des princes normands. « Conduits en présence du *mostahlif*, nous traversions des esplanades, des portes et des cours appartenant au roi, où se présentaient à la vue tant de bâtiments élevés, de terrasses en gradins, de jardins et de loges destinées aux gens de la cour, que nos yeux en restèrent éblouis et nos esprits stupéfaits. Nous remarquâmes surtout une salle bâtie dans une vaste cour, enclavée dans un jardin. Des portiques continus suivaient le périmètre de la cour, et la salle qui en occupait toute la longueur avait de telles dimensions et des tourelles si hautes que nous en fûmes étonnés : quelqu'un nous

Fig. 77. — La « tour pisane » au Palais royal de Palerme.

apprit que c'est la salle à manger du roi et de sa compagnie[1]. » Ainsi, avec ses pavillons, ses kiosques, ses terrasses, avec ses cours environnées de portiques, dont l'une enfermait, comme à l'Alhambra, une fontaine décorée de lions de marbre, avec ses vastes et magnifiques jardins sans cesse

Fig. 78. — Chambre de Roger II au Palais royal de Palerme.

rafraîchis par des eaux courantes, avec le luxe de ses appartements, le palais de Palerme semblait une résidence d'Orient, et les poètes arabes de la cour normande s'accordaient à en célébrer le charme et les splendeurs. Abd-er-Rahman de Butera chante « les lions de la fontaine qui jettent par leurs gueules les eaux du paradis », et les jardins « que le prin-

1. Trad. Amari. *Loc. cit.*, 4e série, t. VII, p. 77.

temps revêt de beauté, que le matin couronne de tous les feux des pierreries. » Ibn-Beschroun s'écrie : « Vive la Mansouria (la victorieuse), toute resplendissante de beauté, avec son château de structure si puissante, de forme si élégante, avec ses hauts belvédères, avec ses lions de marbre, et ses eaux abondantes qui semblent sortir du paradis. Les jardins luxuriants y sont couverts de riches parures, le zéphyr en passant y éveille les senteurs de l'ambre ; les arbres y sont chargés des fruits les plus exquis, les oiseaux sans repos y chantent du matin au soir. Puisse toujours y régner dans sa gloire Roger, roi des rois issus des Césars ; puisse-t-il jouir longtemps des douceurs de la vie, dans ces résidences où il trouve son plaisir. »

De toutes ces magnificences, il ne reste, en dehors de la Chapelle palatine et de la fameuse inscription trilingue rappelant l'horloge mécanique que le roi Roger fit exécuter en 1142, qu'une seule chose : c'est la petite pièce voûtée, toute décorée de marbres et de mosaïques, qu'on appelle la chambre du roi Roger (fig. 78). On y retrouve, mêlée aux motifs de l'ornementation arabe, l'influence de l'art byzantin. Les animaux affrontés entre des palmiers verts, les archers, les centaures s'enlevant sur les fonds d'or éclatants, les lions enfin et les griffons qui occupent les médaillons de la voûte procèdent de la même école qui décora si magnifiquement les murailles de la Chapelle palatine ; et ainsi l'on observe ici, comme dans tous les monuments de la Sicile normande, le mélange d'éléments divers qui fit l'originalité de cette civilisation.

Dans l'admirable et fertile plaine qui environne Palerme, d'autres habitations attestent les goûts raffinés des rois normands. Un chroniqueur raconte que Roger II « ordonna d'enclore d'un mur de pierre certaines montagnes et certains bois dans les environs de la ville, et y fit aménager un parc délicieux, planté d'arbres divers, où on lâcha des daims, des cerfs, des sangliers ; il fit aussi dans ce parc construire un palais, où il fit amener par des canaux souterrains l'eau d'une source toujours claire. » Ce parc immense s'étendait très loin, d'un côté jusqu'à Baïda et Monreale, de l'autre jusqu'à ce village de Parco, auquel il a donné son nom ; de toutes parts, on y rencontrait d'élégantes maisons de plaisance, des kiosques, des fontaines, des lacs artificiels, que des architectes ingénieux et savants avaient créés pour Roger II et ses successeurs. « Les palais du roi, écrit Ibn-Djobaïr, sont disposés autour de la ville, comme un collier qui orne la belle gorge d'une jeune fille ; en sorte que le roi, en traversant toujours des lieux d'amusement et de délice, passe à son gré de l'un

à l'autre, en venant des jardins et des terrasses de la ville. Combien de pavillons il y possède! combien de kiosques, de vedettes et de belvédères! » C'est au sud-est, au pied du mont Grifone, la Favara, dont les bâtiments se développaient autour d'une cour centrale bordée de portiques, et qu'environnait sur trois de ses côtés un vaste lac artificiel d'eau

Fig. 79. — La Cuba.

douce, auquel le palais dut d'être souvent appelé *Castello di mare dolce*. Plus loin, c'est la Cuba, bâtie par Guillaume II, et qui élevait également au milieu d'un lac artificiel la haute coupole à laquelle elle devait son nom (fig. 79). Plus à l'ouest, c'est la Zisa (El Aziz, la glorieuse), commencée par Guillaume I[er] (fig. 80), et, non loin de Baïda, le petit château de Menâni. Au milieu des vastes jardins qui les entouraient, parmi les eaux courantes qui leur apportaient une continuelle fraîcheur, c'étaient autant de résidences somptueuses et charmantes. Ici encore, les poètes arabes de la cour normande s'accordent à en célébrer les délicieuses

beautés, et dans l'inscription coufique qui décore l'une des salles de la Zisa, on lit ceci : « C'est ici le paradis terrestre qui s'ouvre à tes yeux. Ici règne le *mostaisz* (le roi qui aspire à la gloire) et ce château s'appelle El Aziz »

Fig. 80. — La Zisa.

Par tout cela on pressent déjà tout ce que ces édifices durent à l'art musulman. Le plan général en est tout arabe. A l'extérieur, ce sont des constructions rectangulaires, flanquées seulement, sur le milieu de leurs façades, de tours carrées, et décorées de ces hautes arcades aveugles qui sont l'un des traits caractéristiques de l'architecture normande en Sicile. A l'intérieur, tantôt, comme à la Favara, les appartements s'ouvrent sur une vaste cour, sans cesse rafraîchie par le jaillissement d'une fontaine ;

tantôt, comme à Menâni ou à la Zisa, le rez-de-chaussée est occupé par une salle centrale, couverte de voûtes en stalactites ou de curieuses voûtes côtelées, et où s'épanche dans un bassin de marbre une eau toujours courante. Ajoutez les immenses réservoirs qui environnent ou précèdent ces palais, et sur lesquels les appartements prennent jour par de larges arcades : tout dans ces dispositions rappelle les édifices de l'Orient

Fig. 81. — Grande salle de la Zisa.

musulman, et on les retrouve toutes semblables dans les palais du Caire. Il n'est donc point douteux que pour ces constructions les rois normands n'aient fait appel aux architectes qui jadis travaillaient pour les émirs, et dont l'influence n'apparaît pas moins dans la décoration que dans le plan même de ces bâtiments.

La salle centrale de la Zisa est sans doute la merveille de l'art que créèrent ces maîtres musulmans (fig. 81). Sous la voûte en alvéoles, les murailles sont tapissées de marbres, qu'encadrent de leurs dessins géométriques des mosaïques aux couleurs éclatantes, où se mêlent les ors, le noir, le vert de cuivre et l'azur. Au-dessus de la bouche d'où jaillissait

la fontaine, trois médaillons de mosaïque enferment des archers et des paons affrontés (fig. 82). Le style de ces ouvrages rappelle les mosaïques de la chambre de Roger; c'est le même mélange de modèles nettement byzantins et d'art décoratif purement arabe. Et de même, ce sont des musulmans qui ont à la Cuba sculpté les reliefs en stuc ajouré et qui ont fait courir les inscriptions coufiques au haut des murailles de la Zisa et de la Cuba.

Sans doute, aujourd'hui, ces résidences charmantes sont plus que délabrées. La Favara, qui était la plus vaste d'entre elles, est en ruines;

Fig. 82. — Mosaïques de la grande salle de la Zisa.

la Zisa, que Fra Leandro Alberti vit encore intacte au XVI[e] siècle, a été fort modifiée par la suite des temps; la Cuba a perdu la haute coupole qui la couronnait; les eaux courantes ont disparu, les grands lacs artificiels se sont desséchés; des jardins ombreux, il ne reste que le souvenir dans les vers des poètes, et des pavillons épars dans l'immense parc royal, il ne subsiste, dans une propriété particulière, que le joli petit kiosque qu'on nomme la Cubola (fig. 83). Pourtant, de ces débris mêmes, une grâce exquise se dégage, et nulle part on ne comprend mieux l'élégance raffinée de ces souverains normands qui, dans ce pays merveilleux, parmi les splendeurs de l'architecture moresque, voulurent revivre la vie incomparable des Khalifes d'Orient.

C'est à la même école d'art qu'il faut rattacher ces étoffes admirables, dont j'ai parlé déjà, et qui furent tissées et brodées pour les Roger II et les

Guillaume II dans l'atelier royal du palais de Palerme, et c'est à elle aussi qu'il faut faire honneur de ces magnifiques tombeaux de porphyre où reposent, dans la cathédrale de Palerme, le roi Roger II et sa fille l'impératrice Constance, et les derniers des Hohenstaufen, Henri VI et Frédéric II (fig. 50, 51). Tous ces sarcophages massifs, que soutiennent des figures d'hommes ou de lions accroupis, et que surmontent des baldaquins aux colonnettes incrustées de mosaïques, sont des ouvrages du même temps, et c'est le roi Roger qui aurait, dit-on, commandé les tombes où l'on ensevelit plus tard les deux empereurs allemands. Quoi qu'il en soit, ces monuments complètent bien l'image de cette grande école d'art que la domination normande fit naître et fleurir en Sicile, et dont il reste maintenant à définir brièvement les caractères essentiels.

IV

Créé par la volonté des princes et pour leur usage, cet art fut essentiellement un art officiel. C'est pour les souverains, pour les grands personnages de la cour que travaillèrent ces architectes, ces sculpteurs, ces mosaïstes, groupés en un seul et même grand atelier, et soumis à une inspiration commune. Et ceci explique tout d'abord pourquoi cet art traduit si exactement l'esprit et les goûts dominants de cette cour luxueuse, éprise des arts de l'Orient grec ou musulman, et pourquoi il s'est efforcé de combiner les éléments divers que s'efforçait de concilier vers le même temps la politique des rois normands. Et ceci explique aussi pourquoi cet art a exercé son action dans des limites assez étroites, bornant presque tout son effort à embellir la capitale, et pourquoi, en dehors de Palerme, on ne trouve nulle part, si ce n'est à Cefalù, et sur le continent italien, à Salerne [1], de monuments qui relèvent de cette inspiration. Et ceci explique enfin pourquoi cet art, né d'une volonté royale et d'une intention politique, ne put jamais devenir un art national, et pourquoi, malgré l'éclat incomparable qu'il jeta durant un siècle, en somme il dura peu et se transforma vite. Mais cela dit, et quelques réserves qu'on doive faire aussi sur l'originalité d'une école qui ne fit que fondre en une exquise et rare combinaison des matériaux artistiques pris ailleurs, il faut avouer

1. Sur les rapports entre Salerne et la cour normande de Palerme à la fin du XII[e] siècle, cf. Bertaux, *L'Art dans l'Italie méridionale*, p. 496 et suiv. La chaire, l'ambon et le cierge pascal exécutés vers 1175 par ordre de l'archevêque Romuald rappellent fort exactement le mobilier de la Chapelle palatine.

que, toute voulue qu'elle soit, l'œuvre de cette grande école a un charme infini et séduisant, que surtout elle offre une réelle unité et une incomparable harmonie.

« C'est bien au même ciseau, comme on l'a justement remarqué, que nous devons le candélabre pascal de la Chapelle palatine, les délicats chapiteaux du vestibule de la Zisa et ceux du plus beau cloître du monde, le cloître de Monreale. C'est le même principe de décoration, oiseaux affrontés, qu'ils soient paons ou faisans, qui dicte le thème de ces chapiteaux et celui des médaillons de mosaïque de la Zisa et de la chambre dite du roi Roger, au Palais royal. Colonnes antiques, tableaux et pavements byzantins, boiseries et plafonds, éclatantes mosaïques d'étoiles semées sur les lambris ou s'enroulant au fût des colonnettes, tout cela ne forme qu'un tout, une harmonie et l'art propre d'une école. Les monuments peuvent être nés de pensées différentes ; il est certain qu'ils ont été exécutés par les mêmes mains. Nous groupons sans peine et dans un seul souvenir les châteaux des rois normands, les admirables ambons que fit élever à Salerne l'archevêque Romuald, hôte habituel de la cour de Palerme, la cathédrale de Monreale, les églises de la Martorana et de San Cataldo, le Palais royal et la Chapelle palatine, les merveilleux tombeaux des rois où les artistes palermitains ont voulu comme réunir ce que leur art avait de plus éclatant, de plus séduisant et de plus précieux [1] ».

Pourtant, dès la fin du XII[e] siècle, cette grande école se transformait, et déjà elle touchait à la décadence.

Le règne de Roger II avait marqué, avec l'apogée de l'art, l'apogée aussi de cette politique éclectique et tolérante dont cet art était l'une des plus brillantes manifestations. Après lui, cette politique perdit chaque jour du terrain dans les conseils de ses successeurs. La main ferme du premier roi de Sicile avait maintenu l'harmonie entre des éléments discordants et hostiles ; lui mort, toutes les rivalités, toutes les rancunes se réveillèrent. Les barons français étaient jaloux de l'influence des favoris de cour ; l'église latine n'avait que défiance et haine pour les dissidents ; le peuple chrétien convoitait ardemment les richesses des musulmans. La persécution se déchaîna donc vite contre les Grecs aussi bien que contre les Arabes ; et le parti catholique et féodal, sans cesse grossi de forces nouvelles, fit à ses adversaires une guerre sans merci. Sans doute le règne de Guillaume II connut encore des restes de l'ancienne tolérance, et le

1. O. Join-Lambert. *Notice sur Palerme, loc. cit.*, p. 437-438.

prince lui-même se plaisait à dire : « Que chacun prie le Dieu qu'il adore! celui qui a foi en son Dieu sentira la paix dans son cœur. » La situation des dissidents devenait chaque jour plus difficile. Lorsque, en 1189, le dernier roi normand descendit dans la tombe, la politique de concilia-

Fig. 83. — La Cubola.

tion qui avait fait au XII[e] siècle la grandeur de la Sicile disparut sans retour avec lui.

L'art subit les mêmes influences. Sans doute, la Zisa et la Cuba, monuments de l'architecture profane, s'inspirèrent encore des monuments de l'art arabe; mais de plus en plus l'église latine exclut des édifices religieux toute trace d'influence musulmane. San Cataldo, bâti en 1161, est le dernier monument où se reconnaisse la main des architectes arabes.

Pareillement les formes byzantines disparurent de plus en plus dans les constructions de ce temps. L'influence de l'architecture septentrionale, qui se manifestait, dès le temps de Roger II, dans la cathédrale purement normande de Cefalù, apparaît toute puissante maintenant, grâce aux moines de l'ordre de Cîteaux, dans toute une série d'édifices, à la Magione (1161), à Santo Spirito (1173), aux dômes de Palerme (1184) et de Monreale (1174-1182). Et de même, dans la décoration, l'art tendit à s'affranchir de ces éléments exotiques qui d'abord avaient fait son charme et sa grandeur. Sous les mains des mosaïstes indigènes formés à l'école des maîtres byzantins, les grandes compositions décoratives qui couvrent les parois des églises prennent une froideur et une sécheresse de style qui déconcertent ; et de même, dans les portes de bronze qui ornent la cathédrale de Monreale, se révèle l'effort pour innover et se soustraire aux enseignements de l'Orient grec. Et sans doute cette recherche de l'originalité a son mérite, et peut-être ces tendances nouvelles, si elles avaient eu le temps de se développer pleinement, eussent-elles produit un art proprement sicilien. Mais la décadence vint trop vite pour que ces germes pussent mûrir : c'est ce que montrera l'étude plus détaillée des monuments de la fin du XII[e] siècle, où se marque clairement l'évolution dont nous venons d'indiquer les traits essentiels.

Fig. 84. — Transept et abside du dôme de Cefalù.

CHAPITRE IV

L'ÉVOLUTION DE L'ART NORMAND DE SICILE. DE CEFALU A MONREALE

I

Sur la côte septentrionale de Sicile, à 60 kilomètres à l'est de Palerme, la cathédrale de Cefalù élève sa masse puissante au-dessus de la mer. La légende raconte qu'en 1129, Roger II, revenant de Naples en Sicile, fut assailli par la tempête et fit vœu, s'il échappait à la mort, de bâtir une église à l'endroit où il toucherait terre. Encore qu'on ne retrouve nulle mention de cette tradition dans la charte royale de 1145 que l'on conserve aux archives du dôme, il y a tout lieu pourtant d'attribuer au premier roi normand la fondation de cet édifice, qu'il dota fort richement et où il avait même exprimé le désir d'être enterré. La cathédrale de Cefalù se rattache donc étroitement au grand mouvement d'art qui marqua le

règne de Roger II, et elle en est même, en un sens, un des monuments les plus curieux.

Tandis que, dans la plupart des édifices religieux de Palerme, les influences septentrionales ne se manifestent guère que de façon assez discrète, le dôme de Cefalù au contraire est, dans ses traits essentiels, une œuvre d'architecture purement normande (fig. 86). Les deux tours massives qui flanquent le porche (fig. 86), les collatéraux étroits et le haut transept qui précède les trois absides du sanctuaire, surtout les arcatures entrecroisées qui décorent sous la corniche l'extérieur du monument (fig. 84), les grandes arcatures des absides, dont certains chapiteaux offrent des exemplaires du type dit « à godrons », à l'intérieur enfin, dans les parties hautes du transept, la présence de cette galerie qu'on appelle en Angleterre *cleristory* : ce sont autant de caractères incontestablement normands, et dont certains se rencontrent aux extrémités opposées de l'Europe, sur la façade et le chevet des églises de Normandie, d'Angleterre et de Scandinavie, comme sur les murailles des basiliques de Sicile. Assurément, l'édifice a subi plus tard des remaniements assez considérables. Les voûtes d'ogives qui couvrent actuellement le chœur ne peuvent guère être antérieures au XIIIe siècle ; de même la nef paraît avoir été construite, s'il faut en croire deux inscriptions, dans le second quart du XIIIe siècle, et dans des proportions d'ailleurs plus modestes que ne les comportait le plan primitif. Ce n'est point une raison toutefois pour attribuer, comme on l'a fait, aux dernières années du XIIe siècle la construction du chœur et du transept. Dans son plan comme dans ses détails principaux, la cathédrale de Cefalù, œuvre de Normands de Normandie, appartient au règne de Roger II.

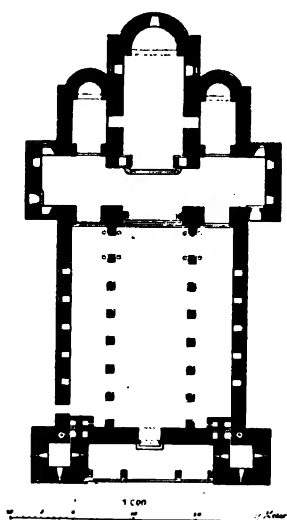


Fig. 85.
Plan du dôme de Cefalù

C'est ce que prouve aussi bien la décoration en mosaïque qui orne l'intérieur de la grande abside, et qu'une inscription rapporte à l'année 1148. Assurément ici encore il faut observer que les chérubins et les séraphins qui planent à la voûte d'ogives du chœur doivent, comme cette voûte elle-même, être attribués au milieu du XIIIe siècle, et sans doute les figures de saints qui ornent les murailles latérales du chœur datent, elles aussi, dans les rangs supérieurs voisins de la voûte, de la même époque : l'inégalité du style et du travail y est en effet fort sensible. Mais, si l'on écarte ce qui provient

de cette restauration postérieure, l'essentiel de la décoration remonte au milieu du XII[e] siècle, et elle mérite une place particulière entre tous les ouvrages en mosaïque que la Sicile nous a conservés. Les mosaïques de Cefalù, en effet, qui comptent parmi les plus anciennes de l'île, en sont aussi les plus pures d'exécution et les moins restaurées.

Fig. 86. — Dôme de Cefalù.

La disposition des sujets dans l'abside ressemble fort à celle que nous trouverons au fond du sanctuaire de Monreale. Le Christ en buste, colossal, occupe la conque de l'abside et d'un geste large et noble élève sa main bénissante (fig. 87). Au-dessous de lui, dans l'hémicycle, la Madone debout, en orante, est flanquée de quatre archanges ; plus bas, de chaque côté d'une grande fenêtre, les apôtres sont rangés en deux zones superposées. Sur les murs latéraux, des saints, évêques et guerriers, diacres et prophètes. s'alignent pareillement en quatre registres parallèles (fig. 88). Comme

dans l'abside, des inscriptions grecques accompagnent ceux du rang inférieur, les plus remarquables d'ailleurs par l'exécution et par le caractère des

Fig. 87. — Cathédrale de Cefalù. Mosaïques de l'abside.

figures ; comme les mosaïques de l'abside, ils sont assurément de la main des maîtres grecs qui travaillèrent pour Roger II, et ce n'est pas le moindre intérêt qu'offre la cathédrale de Cefalù, de nous montrer dans un monument d'art français, bâti par des ouvriers français, une œuvre vigoureuse

et forte de cet art byzantin qui donnait alors encore le ton à l'Europe.

Jadis toute une série de portraits en mosaïque représentaient sur les parois du dôme les images du roi Roger et des deux Guillaume, de l'impératrice Constance et de son fils Frédéric II. Ils ont disparu malheureusement aujourd'hui.

II

Les influences septentrionales qui, sous Roger II avaient fait du dôme de Cefalù un monument vraiment unique, s'exercèrent dans la seconde moitié du XIIe siècle plus puissamment sur l'art sicilien. Les moines de Cîteaux, pour qui le chancelier Matteo d'Ajello bâtissait en 1161 l'église de la Magione, l'archevêque de Palerme Walter of the Mill, anglais d'origine, qui fonda en 1173 Santo Spirito (fig. 89) et édifia entre 1179 et 1184 le dôme de Palerme, paraissent avoir été les artisans principaux de l'évolution qui se manifesta alors dans l'art siculo-normand.

Fig. 88. — Cathédrale de Cefalù. Mosaïques du chœur.

Dans les trois édifices qui viennent d'être nommés, le plan est celui des basiliques latines, et la disposition des trois absides y rappelle l'ordonnance du sanctuaire de Cefalù. Pareillement, et comme à Cefalù, on trouve au chevet de la Magione, de Santo Spirito et du dôme de Palerme, ces arcatures entrecroisées si caractéristiques ; elles se compliquent même désormais, dans la cathédrale de Palerme en particulier, par un abus des jeux du compas, une multiplication des disques sculptés où s'inscrivent des étoiles, et par une préoccupation quelque peu excessive de la richesse dans la décoration.

Il ne faut point d'ailleurs se dissimuler que, de la magnifique cathédrale élevée par Walter of the Mill sur l'emplacement d'une ancienne

église du VIe siècle, il ne reste actuellement que fort peu de chose. Tout ce que l'on peut attribuer à l'époque normande, c'est le chevet avec le décor de ses trois absides (fig. 90) et, sur la façade méridionale, le mur de la nef centrale avec la série des hautes fenêtres au-dessus des bas-côtés (fig. 91). On retrouve là, à la courbe des arcades et dans la large frise qui les surmonte, ces mosaïques décoratives que les Arabes avaient introduites dans

Fig. 89. — Église de Santo Spirito, à Palerme.

l'art sicilien du XIIe siècle, et qui sont d'un fort heureux effet sous la rangée des créneaux qui couronne la muraille. Mais cela mis à part, l'essentiel de la construction date en son état actuel du XIVe siècle. C'est à cette époque qu'appartient la façade occidentale tout entière, avec son triple portail aux lignes élégantes, aux détails un peu grêles et pauvres, et du même temps proviennent les quatre hautes tours carrées, à la décoration riche et compliquée, qui flanquent les quatre angles du monument. C'est le XIVe siècle encore qui a donné au campanile son couronnement actuel (fig. 92) et qui a édifié les bâtiments qui s'étendent le long de la

Fig. 90. — Cathédrale de Palerme. Abside.

Fig. 91. — Cathédrale de Palerme. Vue du Sud.

façade méridionale. Le grand porche de cette façade enfin ne date même que du XVe siècle. Et ainsi, si dans son ensemble la silhouette extérieure de l'édifice n'est point sans grâce et sans beauté, elle nous apprend peu de chose en somme, on le voit, sur l'aspect primitif du monument.

L'intérieur a été remanié plus complètement encore. Au commencement du XVIe siècle, les derniers restes des mosaïques qui décoraient l'abside disparurent, et à leur place les Gagini peuplèrent le sanctuaire d'une multitude de statues, que l'on retrouve aujourd'hui couronnant le haut des murs de la façade méridionale. Mais ce fut surtout à la fin du XVIIIe siècle que l'architecte florentin Ferdinand Fuga infligea à l'édifice la plus déplorable des restaurations. Il creva les parois latérales pour construire quatorze chapelles ; il remplaça le plafond de bois par des voûtes blanchies à la chaux ; il décora toute l'église dans le goût lamentable de l'époque ; et enfin il coiffa le monument de sa lourde et disgracieuse coupole, achevant ainsi de défigurer la splendide cathédrale bâtie par Walter of the Mill.

Fig. 92. — Cathédrale de Palerme. Campanile.

En dehors des admirables tombeaux royaux qui y sont conservés, et dont nous avons parlé déjà, le dôme de Palerme n'offre donc aujourd'hui, à l'intérieur, rien qui mérite d'attirer l'attention. A l'extérieur, il est du XIVe siècle au moins autant que du XIIe. Tel qu'il est, il laisse entrevoir pourtant quelle évolution s'accomplissait vers la fin du XIIe siècle dans l'art sicilien. C'est ce que montre mieux encore la basilique royale de Monreale.

III

A quelques kilomètres de Palerme, dominant la plaine de la *Conca d'Oro*, s'élève une hauteur de trois à quatre cents mètres, où jadis les rois normands avaient un parc de chasse, et qui fut pour cette raison nommée le « Mont royal » (Monreale). La légende raconte que le roi

Fig. 93. — Monreale.

Guillaume II, s'y étant un jour endormi, vit en songe la Vierge lui apparaître, et que la Madone, après avoir exhorté le prince à travailler à la gloire de la religion, lui révéla un endroit où il trouverait un trésor jadis caché par son père, lui faisant promettre en échange de consacrer cet argent à une pieuse destination. On creusa au point indiqué, on y découvrit en effet un trésor considérable ; et le souverain l'employa à construire l'abbaye bénédictine et l'église de Monreale. Quoi qu'il en soit de la légende, les travaux, commencés en 1174, étaient fort avancés en 1182 : à cette date, le roi dotait richement sa nouvelle fondation et obtenait du pape qu'un archevêché — qui existe encore — fut créé à Monreale (fig. 93).

Le grand incendie de 1811, qui détruisit une grande partie de la char-

pente et endommagea certaines mosaïques, a modifié d'assez sensible façon l'aspect primitif du dôme de Monreale. Un fait toutefois ressort de l'examen, même superficiel, du monument : c'est la grande place qui y fut faite aux influences septentrionales et latines. Le plan, assez semblable à celui de la cathédrale de Palerme, est celui d'une basilique à trois nefs, couverte en charpente (fig. 94) ; et si le chœur, dans sa forme générale, rappelle encore le sanctuaire de la Chapelle palatine, du moins la coupole byzantine y a-t-elle complètement disparu. A l'extérieur, deux tours carrées, dont l'une est restée inachevée, flanquent, comme à Cefalù, le porche ouvert sur la façade principale ; et par sa décoration, presque trop riche, d'arcatures entrecoisées et de disques sculptés, le chevet évoque, avec plus de magnificence seulement, le souvenir des absides qui terminent les dômes de Cefalù et de Palerme (fig. 95). Regardez de même les sculptures qui décorent le portail principal : malgré la présence dans une partie de l'ornementation d'incrustations en mosaïques polychromes, l'ensemble fait penser surtout à l'art roman du Nord. Et si l'on ajoute enfin que toute trace d'influence arabe a disparu, que l'influence byzantine, strictement limitée à la décoration intérieure de l'édifice, a dû ici même admettre la collaboration de maîtres indigènes, il faut reconnaître que le clergé latin, plus puissant chaque jour et plus hostile aux étrangers, a exercé dans la construction du dôme de Monreale une influence prépondérante.

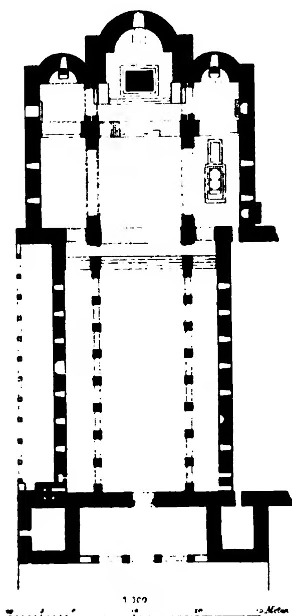


Fig. 94.
Plan du dôme de Monreale.

Dès le seuil du monument on peut observer les divers éléments d'art qui s'y rencontrent, et l'effort que les écoles italiennes faisaient alors pour se dégager des enseignements de l'Orient. Le portail principal de Monreale et l'entrée latérale du nord ont des portes de bronze, pour lesquelles le roi Guillaume fit appel aux artistes les plus réputés de son temps : l'une, celle du grand portail, fut fondue par Bonannus de Pise, et elle est datée par une inscription de 1186 ; l'autre est l'œuvre de Barisanus de Trani. Or c'est là déjà un fait digne d'attention. Longtemps l'art byzantin avait eu le monopole de ces ouvrages : c'est à Constantinople que furent exécutées au XIe siècle les portes de bronze qui déco-

rent la cathédrale d'Amalfi et la basilique romaine de Saint-Paul-hors-les-murs, le sanctuaire du mont Gargano, les églises d'Atrani et de Salerne. Sans doute, au début du XIIe siècle, des artistes locaux avaient tenté de rivaliser avec les Grecs : Roger d'Amalfi à Canosa, Oderisius de Bénévent à Troja avaient imité les images gravées et damasquinées des portes byzantines, et le premier avait même mêlé à ses figures tout un prestigieux décor d'ornements sarrasins. Mais c'était toujours la technique byzantine, où les contours, dessinés en creux, sont avivés par des fils d'argent ou soulignés au moyen d'émaux, technique de graveur et d'émailleur plutôt que de fondeur ou de sculpteur. Les maîtres qui travaillèrent pour Monreale tentèrent au contraire d'innover, en substituant aux silhouettes gravées de véritables bas-reliefs en métal. Déjà, avant de mettre son art au service du roi de Sicile, Barisanus avait appliqué ce procédé aux portes qu'il fondit pour Trani (vers 1170) et pour Ravello (1179), et Bonannus avait fait de même dans la porte qu'il exécuta en 1180 pour le dôme de Pise. On a donc bien affaire, dans la cathédrale sicilienne, à des productions d'un art vraiment italien, et qui s'applique à être original.

Fig. 95. — Abside du dôme de Monreale.

Pourtant les deux portes diffèrent profondément l'une de l'autre, malgré la ressemblance de leur technique. Barisanus de Trani, quoiqu'il n'ait pris pour modèle aucun ouvrage byzantin de bronze, n'est point pleinement dégagé des influences orientales (fig. 96). Dans le riche décor qui encadre les vingt-huit compartiments de la porte, s'intercalent entre les rinceaux des médaillons à sujets profanes, d'un style tout byzantin, cen-

taures et sirènes, cavaliers et dragons enlacés; et de même, dans deux des compartiments, on voit, se faisant face, un archer au costume oriental et un homme brandissant une massue. Parmi les figurines de saints qui occupent les autres compartiments, plusieurs sont des saints grecs :

Fig. 96. — Fragment de la porte de bronze de Barisanus de Trani, au dôme de Monreale.

et enfin les deux scènes évangéliques qui sont représentées, la Déposition de croix et la Descente du Christ aux limbes, ont conservé avec la légende en caractères grecs tous les détails de l'iconographie orientale. Or, si l'on compare la porte de Monreale à celles de Trani et de Ravello, on voit que Barisanus a exécuté ses figures au moyen d'un certain nombre de moules dont il a d'ordinaire répété plusieurs fois les épreuves ; et si l'on se demande alors d'après quelles inspirations il a fabriqué ces moules, il semble évident qu'il a copié ou surmoulé des plaquettes

d'ivoire ou d'orfèvrerie d'origine byzantine. S'il n'a représenté que deux épisodes évangéliques, c'est qu'il avait sans doute en main un diptyque représentant ces deux scènes, et de même il a pris sur des coffrets d'ivoire les sujets profanes qu'il a traités. Son œuvre donc est savante et riche,

Fig. 97. — Grand portail du dôme de Monreale et porte de bronze de Bonannus de Pise.

et il y a même une singulière beauté dans les mufles de lions, au relief puissant, qui remplissent deux des compartiments : mais, malgré la nouveauté de la technique cette œuvre procède encore de Byzance, et le fondeur apulien n'a fait que recueillir l'héritage de l'art industriel de Constantinople.

La porte de Bonannus de Pise est tout autre (fig. 97). Dans les bordures, plus de rinceaux et de fleurons orientaux, mais des volutes d'acanthe

d'une exécution assez pauvre ; dans les quarante-deux compartiments où sont disposées, sur un battant, des scènes bibliques, depuis la création de l'homme jusqu'à l'histoire de Gédéon, sur l'autre, des épisodes évangéliques, depuis l'Annonciation jusqu'à la mort de la Vierge, les figurines

Fig. 98. — Fragment de la porte de bronze de Bonannus de Pise.

sont loin d'avoir la noblesse d'allures et la finesse d'exécution des figurines de Barisanus (fig. 98). Sans doute, dans la composition, il y a parfois des réminiscences de l'iconographie byzantine, mais la facture est rude, le relief rond et gros, les types vulgaires. Comme la porte de la cathédrale de Bénévent, qui remonte à la fin du XII[e] siècle, et dont elle doit être rapprochée, la porte de Monreale ne procède point de l'inspiration d'où

sortit l'œuvre de Barisanus. On ne peut dire quels modèles perdus servirent à Bonannus de Pise et au fondeur de Bénévent : mais en tout cas « l'impression d'ensemble est celle d'un art plus grossier et plus vivant, plus populaire, en un mot, que l'art byzantin[1]. »

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de l'édifice (fig. 99). Au premier

Fig. 99. — Intérieur du dôme de Monreale.

regard, il produit un effet de prodigieuse splendeur et d'incomparable puissance. La vaste ampleur de la grande nef, qui à elle seule a trois fois la largeur des collatéraux, la montée hardie des arcades portées sur d'admirables colonnes de granit, la hauteur des voûtes du sanctuaire, les proportions énormes du monument, qui ne mesure pas moins de 102 mètres de long, tout cela donne l'impression d'une grandeur sans égale ; et d'autre

1. Bertaux, *loc. cit.*, p. 427. Cf. tout le chapitre, p. 403-429.

part le magnifique décor des marbres, encadrés de mosaïques décoratives, qui tapisse toutes les parois du dôme, la beauté des clôtures ajourées qui ferment le sanctuaire, la richesse du pavement aux incrustations de marbre, surtout les mosaïques innombrables qui couvrent, sur une surface de plus de 6.000 mètres carrés, les murailles et les voûtes, tout cela saisit et étonne par le déploiement d'un luxe prestigieux. Dans cet immense et lumineux vaisseau de Monreale, l'œil demeure ébloui d'abord, et l'admiration confondue. Mais regardez plus attentivement les choses : ce n'est plus ici le charme intime et un peu mystérieux de la Chapelle palatine ; et ce n'est point davantage, dans le détail, l'art savant des maîtres qui, à Cefalù ou au palais, avaient travaillé pour Roger II. Certes, dans l'ordonnance générale de la décoration, dans la composition des scènes, on sent toujours l'influence byzantine. Mais, comme dans les portes de bronze, les modèles byzantins ont été copiés par des artistes indigènes, avec plus de maladresse dans le dessin et moins d'éclat dans le coloris ; et s'il est assurément intéressant de noter ici aussi cet effort pour s'affranchir en une certaine manière des enseignements de l'Orient grec, il faut avouer que la sécheresse de ce style, la froideur de cet art trahissent la décadence et déçoivent le visiteur que la Palatine a charmé.

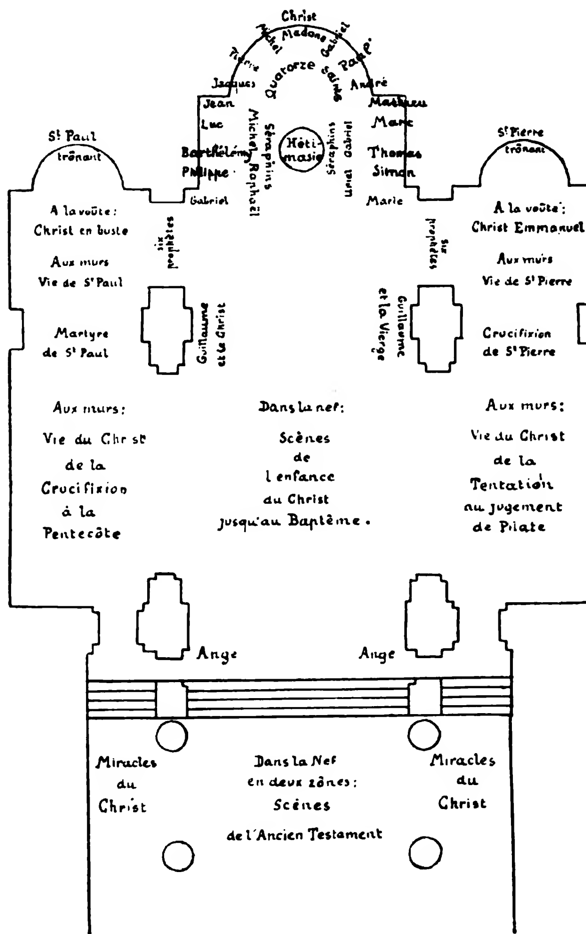


Fig. 100. — Disposition des mosaïques au dôme de Monreale.

Il n'est donc point utile de décrire en détail toutes les parties de cette

vaste décoration, dont beaucoup de morceaux ont été au reste abondamment restaurés. Mais il importe du moins de marquer la conception géné-

Fig. 101. — Cathédrale de Monreale. Mosaïques de l'abside.

rale qui a inspiré l'ordonnance de cette œuvre colossale, et qui lui donne sa signification (fig. 100).

Dans l'abside principale, comme à Cefalù et à la Chapelle palatine, le Christ Pantocrator occupe le sommet de la conque, dominant toute l'église de son buste colossal (fig 101). Au-dessous de lui, la Vierge « toute pure »

(ἡ παντάνασσα), comme la désigne une inscription grecque, est assise sur son trône, tenant sur ses genoux l'enfant divin ; à ses côtés sont debout deux archanges et les douze apôtres dont la rangée se prolonge sur les parois voisines ; plus bas, quatorze figures de saints décorent la zone inférieure de l'hémicycle. Comme à Cefalù, c'est l'Eglise triomphante, figurée d'ordinaire dans l'Orient byzantin au sommet des coupoles, que le mosaïste a voulu représenter ici dans sa magnifique hiérarchie ; et la même idée s'exprime à la voûte qui précède le sanctuaire, où le symbole de l'Hétimasie flotte entre les séraphins et les archanges inclinés, à la voûte des absidioles, où quatre séraphins entourent le médaillon du Christ. Sur le grand arc du transept enfin, comme à la Palatine, les deux archanges Michel et Gabriel s'inclinent, drapés à l'antique ; et sur les murs de la grande nef, la foule des anges s'aligne en une double frise de médaillons.

Dans les voûtes et sur les parois latérales du transept, l'Eglise terrestre se manifeste par la longue série des compositions qui constitue le cycle des fêtes chrétiennes. Comme à la Martorana, comme à la Palatine, l'Annonciation occupe une place à part, aux deux côtés de l'arc triomphal, à l'entrée de l'abside ; au centre du transept, se développent les scènes de l'enfance du Christ, tandis que, dans les ailes du sud et du nord, se succèdent les épisodes de la Passion. Quant au cycle des miracles du Sauveur, nettement séparé de celui des fêtes, il remplit les bas-côtés.

Dans les absides latérales, comme à la Palatine, les deux grands apôtres Pierre et Paul sont figurés, et une suite de compositions rappellent l'histoire de leur apostolat et de leur martyre. Enfin, par un souvenir de l'ancienne tradition chrétienne, la grande nef est, comme à la Palatine, décorée de scènes de l'Ancien Testament, disposées en deux zones parallèles, et qui vont depuis la Création jusqu'à la lutte de Jacob avec l'ange.

Au-dessus des deux trônes adossés aux piliers orientaux du sanctuaire (fig. 102) deux compositions d'apparat, semblables à celles que nous avons rencontrées à la Martorana, montrent, à gauche, le Christ couronnant le roi Guillaume II, à droite le souverain offrant à la Vierge l'Église qu'il a fondée.

On voit aisément combien cette ordonnance rappelle celle qui, dans les autres églises de Sicile, a réglé la disposition des mosaïques : c'est qu'en effet toutes s'inspirent pareillement des principes de la liturgie byzantine. Mais si, à Monreale, la conception dominante ne s'écarte guère

de celle qui a créé la décoration de Cefalù ou de la Palatine, l'exécution diffère étrangement. Comparez l'abside de Monreale — la plus belle partie assurément de ce vaste ensemble, et celle qui dut être traitée avec le plus de soin — à l'abside presque semblable de Cefalù : sans doute les

Fig 102 — Chœur du dôme de Monreale.

inscriptions qui accompagnent les figures sont grecques, et à ce titre les mosaïques peuvent être considérées peut-être comme l'œuvre de maîtres byzantins ; pourtant elles ne ressemblent guère à celles du milieu du XII[e] siècle ; elles ont quelque chose de plus raide et de plus sec, plus de froideur dans le coloris, moins d'élégance dans le dessin. Regardez maintenant les autres mosaïques, qui toutes sont accompagnées d'ins-

criptions latines; assurément les compositions évangéliques aussi bien que les épisodes de l'Ancien Testament se conforment, dans l'arrangement des scènes, aux règles de l'iconographie orientale ; mais la technique offre de frappantes analogies avec les mosaïques des nefs de la Palatine ; comme elles, elles sont l'œuvre d'ouvriers indigènes, formés à l'école des maîtres grecs, mais infiniment moins habiles. Malgré l'effet grandiose que produit dans son ensemble la vaste décoration de Monreale, l'étude du détail trahit donc nettement la décadence.

On voit tout ce qu'apprennent sur l'art byzantin du XIIe siècle les mosaïques des églises de Sicile. Au cours du Xe et du XIe siècle, cet art avait subi une grave évolution ; un style nouveau s'était créé, qui, par une observation plus attentive de la réalité, s'était efforcé de renouveler et de diversifier les types, qui s'était plu, dans les compositions, à rechercher des effets plus pittoresques, à animer, par les architectures, par les costumes, par les attitudes, le fond et l'arrangement de ses tableaux, qui avait enfin pris souci de répandre sur ses ouvrages un coloris plus chaud et plus riche. Faiblement marqué encore au commencement du XIe siècle. dans les mosaïques de Saint-Luc et de Torcello, plus nettement accusé déjà dans celles de Kief, ce style s'était pleinement manifesté, dans le dernier quart du XIe siècle, à Saint-Marc de Venise, à Néamoni de Chios. à Vatopédi, à Trieste, à Grottaferrata, et les mosaïques de Daphni en avaient été le chef-d'œuvre. C'est dans les mosaïques de Sicile que s'achève au XIIe siècle cette évolution. Le style nouveau y règne sans mélange dans les types comme dans les draperies, dans le coloris comme dans toute la facture souple et légère ; mais déjà quelque monotonie s'y trahit, et quelque uniformité, inévitable conséquence d'une transformation maintenant achevée. Il n'en reste pas moins que les mosaïques siciliennes sont l'un des monuments les plus considérables que nous ait légués l'art byzantin, et qu'outre ce qu'elles nous laissent entrevoir de la peinture profane dans l'art oriental, elles nous offrent, dans l'ordre de la décoration religieuse, des œuvres souvent admirables d'ordonnance, d'attitudes, de couleur et de vie pittoresque.

A côté de la cathédrale, se trouve, à l'ombre de l'édifice, le beau cloître que Guillaume II fit construire pour les moines bénédictins de son abbaye (fig. 103). Deux cent seize colonnettes, accouplées par faisceaux de deux, et aux quatre angles du cloître, par faisceaux de quatre, soutiennent les arcades ogivales, à la courbe décorée d'incrustations en mosaïques, qui entourent la cour verdoyante et fleurie du vieux monastère. Chacune de

ces colonnettes est une merveille (fig. 104). Nulle ne ressemble à sa voisine. Ici d'élégants rinceaux, où se jouent des enfants et des oiseaux, s'enroulent sur la surface du marbre; là des mosaïques multicolores s'incrustent en zigzags et en spirales sur la blancheur des fûts. Et pareillement, sur les chapiteaux, se développe une floraison merveilleuse, où l'imagination des artistes qui les sculptèrent a résumé toute la religion.

Fig. 103. — Cloitre de Monreale.

toute la poésie, toute la fantaisie de l'époque. Ce sont tantôt des épisodes de l'Ancien Testament, Adam bêchant et Ève filant, et Abel tué par son frère, l'histoire de Joseph et l'histoire de Samson, et tantôt des scènes de la vie du Christ, celles de l'enfance en particulier, dont l'Adoration des mages est une des plus charmantes. Tantôt ce sont des images de saints, de prophètes, d'évangélistes, des figures allégoriques ou symboliques, et tantôt des représentations profanes, scènes de chasse et de guerre, monstres fantastiques, griffons ou sirènes, oiseaux et animaux de toute espèce, et tantôt enfin des sujets tout antiques, génies ven

dangeant ou luttant, tritons et dauphins, et jusqu'à une copie du Tireur d'épine et du sacrifice de Mithra. Sur l'un de ces chapiteaux, le roi Guillaume II est représenté offrant à la Vierge et au Christ l'église et l'abbaye, et au-dessus de la composition, une inscription est tracée :

Rex, qui cuncta regis,
Siculi data suscipe Regis.

« O roi qui gouvernes toutes choses, reçois les dons du roi de Sicile. »

Certains détails de cette décoration rappellent, par le choix des motifs et la puissance du relief, les riches sculptures des cloîtres du midi de la France, de Saint-Trophime d'Arles et de Saint-Pierre de Moissac ; en son ensemble pourtant, elle est l'œuvre des mêmes sculpteurs qui ciselèrent le candélabre pascal de la Chapelle palatine ou les délicats chapiteaux du vestibule de la Zisa. Il ne faut pas attacher grande importance à l'inscription : *Ego Romanus filius Constantinus Marmurarius*, qui se lit sur le tailloir d'un des chapiteaux, et qui semble dater du XIIIe siècle : entre la sculpture de ce personnage et les beaux morceaux de l'autre côté du cloître, il y a une différence profonde. C'est à la grande école palermitaine du XIIe siècle qu'appartient sans nul doute le cloître de Monreale : et si certains éléments étrangers ou antiques sont venus

Fig. 104. — Groupe de colonnettes au cloître de Monreale.

ici grossir le trésor complexe de cet art, cela prouve tout simplement, et une fois de plus, la transformation qui s'y accomplissait vers la fin du XII[e] siècle.

On ne saurait dire assez l'élégance et le charme infini de ce monument, qui forme un ensemble de sculptures unique en Italie. Rome même, dans les cloîtres de Saint-Paul-hors-les-murs et de Saint-Jean-de-Latran — tous deux postérieurs de plus d'un siècle — n'offre rien qui soit comparable. Sous ces longues galeries tranquilles, où murmure doucement, dans sa vasque de marbre la fontaine qui, dans l'un des angles du cloître, évoque, avec sa cour à arcades, comme un souvenir de l'Alhambra; dans ce grand jardin monastique aux senteurs pénétrantes, dont nul bruit ne trouble le silence éternel, le visiteur goûte une impression exquise d'art parfait et de pure beauté. Et à cette impression s'ajoute quelque chose de la tristesse des choses qui finissent. La merveilleuse combinaison d'art que la Sicile avait réalisée au XII[e] siècle devait durer à peine une centaine d'années. Après la mort de Guillaume II, l'école de Palerme ne devait pas soutenir longtemps le glorieux prestige de ses premiers et magnifiques ouvrages.

CHAPITRE V

PALERME APRÈS L'ÉPOQUE NORMANDE

I

Le jour où les Hohenstaufen succédèrent sur le trône de Sicile à la dynastie normande fut pour Palerme le commencement de la décadence. Les troubles qui marquèrent l'avènement de Henri VI et la minorité de Frédéric II compromirent gravement sa prospérité; bientôt, sans perdre officiellement son rang de capitale, elle cessa d'être la résidence unique des souverains. Sans doute, par bien des côtés, Frédéric II fut le digne héritier de ses prédécesseurs normands, le continuateur de la politique éclectique, libérale et tolérante qu'ils avaient pratiquée pour le bien de la Sicile. Mais il vécut surtout dans l'Italie méridionale, et malgré l'amour qu'il garda aux jardins de Palerme et aux parcs de Syracuse, c'est à Capoue, à Melfi, à Foggia, qu'il passa la plus grande partie de son long règne. Dans ces conditions, l'art officiel et royal qui avait fleuri à Palerme au temps des Roger et des Guillaume déclina vite. Dès la fin du XIIe siècle, on pouvait, on l'a vu, y surprendre des signes de décadence; au XIIIe siècle, cette décadence se précipita. Les mosaïstes arabo-siciliens qui, dès le temps de Guillaume II, avaient porté leur art aux rivages du golfe de Salerne, émigrèrent de plus en plus vers les régions où vivait la cour, et durant tout le XIIIe siècle, ils enrichirent de leurs décorations polychromes les églises de la Campanie[1]. Mais, en Sicile même, les écoles de sculpteurs et de mosaïstes qui avaient travaillé à Monreale languirent dans l'inaction. On ne construit plus maintenant de palais à l'orientale, tels que la Zisa ou la Cuba, on n'élève plus de somptueuses églises neuves, telles que la Chapelle palatine ou le dôme de Monreale. Les artistes de l'école de Palerme semblent employés à peu près exclusivement à des travaux de reconstruction ou de restauration, comme ceux

1. Cf. Bertaux, *loc. cit.*, p. 601 et suiv.

qui, dans la première moitié du XIII[e] siècle, furent exécutés à la cathédrale de Cefalù; ou bien, s'ils bâtissent encore quelques monuments nouveaux, ce n'est plus, comme le cloître de Saint-Jean-des-Ermites ou celui de Cefalù,

Fig. 105. — Façade de l'église San Francesco, à Palerme.

qu'une copie charmante encore, mais sans originalité, du cloître de Monreale. Et sans doute, pendant des siècles encore, les traditions de l'art de la mosaïque se perpétuèrent dans les ateliers palermitains. Mais il suffit de considérer les travaux exécutés, au XIV[e] siècle par exemple, à la Chapelle palatine, pour voir toute la différence qui les sépare des beaux ouvrages de l'époque normande.

II

Mais c'est surtout avec la mort de Frédéric II (1250) que commencèrent les malheurs de la Sicile. La courte domination des Angevins, à laquelle mit fin la tragédie des Vêpres Siciliennes (31 mars 1282), puis le gouvernement des princes de la dynastie aragonaise, furent marqués, presque jusqu'à la fin du XVe siècle, par des guerres incessantes, des agitations continuelles, une anarchie féodale toujours croissante : Palerme acheva d'y perdre la prospérité que lui avait donnée la paix de l'époque normande. Sans doute on y construit encore, et l'achèvement de la cathédrale fut, on l'a vu, une des œuvres les plus importantes du XIVe siècle ; mais la ville ne s'étend pas au delà des limites du XIIe siècle ; et tandis que, sur le continent italien, l'art s'épanouit en une floraison merveilleuse, la Sicile, repliée sur elle-même, subit à peine l'influence des grands courants artistiques qui renouvellent le monde autour d'elle, et elle semble s'isoler dans la répétition traditionnelle des types que lui a légués le passé. Les façades, d'ailleurs élégantes, des églises de San Francesco (1302) (fig. 105) et de San Agostino (XIVe siècle), reproduisent presque absolument les formes de l'époque romane et montrent quelle médiocre influence exerçaient à cet égard en Sicile ces ordres mendiants, qui furent ailleurs les grands propagateurs de l'art gothique. Le même caractère conservateur apparaît dans les constructions civiles, dans les palais que les deux plus puissantes familles seigneuriales du XIVe siècle, les Chiaramonte et les Sclafani, élevèrent comme des monuments de leur rivalité et de leur orgueil. « La disposition en est simple : une cour au centre d'un énorme massif de constructions ». La décoration s'inspire de celle des palais de l'époque normande : au palais Sclafani (1331), le mieux conservé des deux édifices, des arcades entrecroisées se développent sur une façade où un appareil de matériaux différents produit des jeux de couleur pittoresques ; au palais Chiaramonte (1307), aujourd'hui le palais du tribunal, des effets semblables sont obtenus au moyen de dessins gravés et remplis de stuc noir, et à l'intérieur un superbe plafond peint montre que l'on conservait toujours à Palerme la tradition des travaux de boiseries sculptées et peintes, dont la Chapelle palatine avait offert un si bel exemple. Dans ces panneaux, qu'entre 1377 et 1380 Simone di Corleone et Cecco di Naro peignirent dans la grande salle du palais Chiaramonte, toute une série de figures héroïques ou bibliques, allégoriques ou historiques, Hercule et Salomon, Enée et les Argonautes, les patriar-

ches de l'Ecriture Sainte et les chevaliers des chansons de gestes, apparaissent, costumés à la mode du XIV[e] siècle, au milieu d'une décoration de style arabe. Une autre peinture, de date un peu postérieure, décore les arcades de la cour du palais Sclafani : c'est une fresque représentant le Triomphe de la Mort (milieu du XV[e] siècle), où se reconnaît l'influence

Fig. 106. — Le Triomphe de la Mort. Fresque du palais Sclafani à Palerme.

des fresques célèbres du Campo-Santo de Pise, mais où certains détails d'architecture, de costumes, de types, semblent attester la main d'un artiste septentrional (fig. 106).

III

« La domination espagnole introduisit en Sicile un art gothique ronflant. tourmenté, surchargé de sculptures » ; et de même que les motifs romans avaient, en pleine période gothique, subsisté dans l'art sicilien, ainsi, par un effet du même esprit conservateur, le gothique persista au moment même où dans toute l'Italie s'épanouissait la Renaissance. C'est ainsi que

la façade de l'Archiconfraternité de l'Annunziata près de S. Giorgio, bâtie en 1501, que l'église de S. Maria di Porto salvo, construite au XVI[e] siècle, sont encore des édifices presque gothiques. D'autres monuments toutefois de cette période sont plus intéressants, en ce sens que le style flam-

Fig. 107. — Façade de Santa Maria della Catena, à Palerme.

boyant de l'Espagne s'y tempère par certaines influences de la Renaissance italienne. Si le porche de la façade méridionale de la cathédrale (milieu du XV[e] siècle) et la fenêtre à remplage du palais archiépiscopal sont encore plutôt gothiques, les porches élégants des églises de S. Maria Nuova et de la Catena (vers 1400), (fig. 107) les palais Abbatelli et Aiutamicristo (fin du XV[e]), peuvent compter parmi les meilleurs monuments de cet art composite et magnifique que la dynastie aragonaise fit fleurir en Sicile.

Mais bientôt l'influence espagnole substitua à ce style relativement sage tous les caprices, toutes les exagérations du « baroque ». A côté de quelques bons édifices où se maintient le beau style de la Renaissance, tels que la Porta Nuova (1535) (fig. 108) et la cour à arcades du palais royal (1600) (fig. 109), la fin du XVIe siècle, le XVIIe et le XVIIIe tout

Fig. 108. — La Porta Nuova à Palerme.

entiers furent le règne du rococo le plus effréné. Déjà la Porta Felice (1582-1637), avec ses deux pylones décorés de colonnes, ses statues, ses fontaines, annonçait l'avènement du style nouveau : il apparaît dans toute sa plénitude dans la décoration magnifique et chargée dont le vice-roi Villena para en 1609 les Quattro Canti, à l'intersection des deux grandes voies qui aujourd'hui encore traversent Palerme de part en part, la via Macqueda et la via Vittorio-Emanuele : il sévit plus furieusement encore dans la colossale basilique de Saint-Joseph des Théatins (com-

mencement XVIIe siècle) (fig. 110), dans l'église ovale de San Salvatore (1628), à San Domenico (1640), à la Pietà (1680), aux Jésuites (1683), au Carmine, dans les palais particuliers comme dans les fontaines publiques (fig. 45, 48) dont les sculpteurs du XVI[e] et du XVII[e] siècle décorent les

Fig. 109. — Cour intérieure du Palais royal à Palerme.

places de la cité; il transforme ainsi tout l'aspect de Palerme; et pour mettre le comble à ses méfaits, il déshonore par de prétendus embellissements les chefs-d'œuvre de l'époque normande, mutilant lamentablement la Martorana et bouleversant la cathédrale de fond en comble.

Pourtant, sous le gouvernement des Espagnols, l'art avait retrouvé à Palerme comme un semblant de vie nouvelle. L'influence flamande, peut-

être venue par l'intermédiaire de l'Espagne, plus tard l'influence italienne font naître alors en Sicile une école locale de peinture, dont la renommée n'a guère dépassé sans doute les limites de son île natale, mais dont les œuvres remplissent les églises de Palerme et les vastes galeries du musée. Il n'est guère nécessaire sans doute d'insister longuement sur ces maî-

Fig. 110. — Intérieur de l'église des Théatins, à Palerme.

tres obscurs et peu originaux, Antonio Crescenzio (1467-1542), mi-flamand, mi-italien, dont la cathédrale conserve une Sainte-Cécile[1] (fig. 111), Tommaso di Vigilia (mort après 1497), gracieux et peu personnel, dont un triptyque daté de 1486 orne le palais du duc de Verdura. Faut-il nommer

1. Cette œuvre est d'ailleurs discutée. On incline à y voir aujourd'hui une sainte Barbe et à l'attribuer à Riccardo Quartarano, qui peignait entre 1485 et 1501.

ensuite Pietro Rozzolone, Antonello da Saliba qui s'efforça d'imiter le grand Antonello de Messine, Vincenzo di Pavia (mort après 1542), qui s'inspira de Raphaël, et enfin, au XVII[e] siècle, Pietro Novelli, surnommé il Monrealese (1603-1647) qui a rempli les églises de Palerme et l'escalier

Fig. 111. — Sainte Cécile. Tableau d'Antonio Crescenzio (Dôme de Palerme).

du couvent de Monreale de ses vastes tableaux d'une facture artificiellement dramatique, et qui nous apparaît comme un bon élève de l'école napolitaine. Il vaut mieux, pour se consoler de tant d'œuvres médiocres, aller voir, près de San Domenico, la Madone avec des saints, que Van Dyck, entre 1624 et 1628, peignit pour la confrérie du Rosaire, et où, aux pieds de la Vierge entourée d'anges, se tiennent, élégantes

et charmantes, les saintes qui protègent la Sicile et Palerme (fig. 112).

En même temps que la peinture, l'expansion de la Renaissance italienne réveillait, vers la fin du XV[e] siècle, la sculpture en Sicile. A cette date, une famille de sculpteurs lombards, les Gagini, venait s'établir à

Fig. 112. — Van Dyck. Madone du Rosaire.

Palerme, et pendant tout le XVI[e] siècle, ils ont peuplé de leurs statues et de leurs retables de marbre les églises et les chapelles de la cité. Le plus illustre de cette dynastie d'artistes est Antonio Gagini (1478-1536) ; c'est lui qui, avec ses fils et ses neveux, exécuta entre 1507 et 1522 la légion de figures qui décora le chœur de la cathédrale, et que Fuga dispersa plus tard pour en couronner les murs extérieurs du monument. Parmi la foule de sculptures sorties de cet atelier, œuvres gracieuses et faciles,

mais peu originales et assez monotones en somme, exécutées par de très bons praticiens, l'une des meilleures et des plus importantes est le grand autel de marbre de l'église de Santa Cita (fig. 113). C'est un bon travail d'une élégance un peu chargée, où de légers rehauts de bleu et d'or relè-

Fig. 113. — Autel en marbre, par Antonio Gagini (Église de Santa Cita à Palerme).

vent la blancheur du marbre. Il est inutile de dire qu'elle maintient à un rang modeste la gloire de ces honnêtes et féconds artisans, qui eurent l'ambition « de combler en un siècle la lacune laissée par la sculpture sicilienne du moyen âge ». Et ce ne sont point les stucs de style rococo dont Serpotta, leur continuateur (1655-1732) para, à l'imitation de Bernin, toute une série de monuments palermitains, qui, malgré la persistance de traditions qu'ils attestent, ajouteront rien à la réputation des Gagini.

*
* *

Avant l'époque des rois normands, Palerme n'avait tenu nulle place dans l'histoire de l'art, ou du moins il n'y reste rien des magnifiques édifices que la domination musulmane y avait élevés. Après la fin de la dynastie normande, elle perdit de même, par une décadence rapide, toute importance dans l'histoire de l'art. Les architectes qui, au XVII[e] siècle surtout, lui donnèrent sa physionomie actuelle, les peintres et les sculpteurs qui décorèrent ses églises et ses palais, vécurent des emprunts qu'ils firent à l'art de l'Italie continentale, et leur génie sans originalité ne dépassa jamais les limites d'une célébrité toute locale. Dans toute l'histoire de la Sicile, il n'y a qu'une période où vraiment Palerme compta dans le monde, par la grandeur de la prospérité matérielle, l'éclat des arts, la splendeur de la civilisation : c'est au XII[e] siècle, où elle fut gouvernée par les Roger et les Guillaume. Et sans doute cette splendeur fut courte, l'éclat de cet art officiel et royal fut passager; en dehors des monuments de la capitale, il produisit peu de chose; surtout il n'exerça nulle action durable et lointaine. Il suffit pourtant à assurer la gloire de Palerme, à faire vivre aujourd'hui encore, dans l'imagination populaire, le souvenir de ces conquérants normands qui donnèrent à la Sicile le plus beau siècle de son histoire, à mériter surtout à la capitale de l'île une place à part parmi les villes d'art, en y montrant réalisée, sur cette terre occidentale et latine, une combinaison, sans exemple ailleurs, d'éléments septentrionaux, arabes et byzantins.

Fig. 114. — Cour du Musée national à Palerme.

TROISIÈME PARTIE

LE MUSÉE NATIONAL DE PALERME

Dans l'ancien couvent de Saint-Philippe, transformé en musée, sont rassemblées les plus belles collections archéologiques que possède la Sicile. On a réuni là les monuments les plus remarquables découverts, non seulement à Palerme, mais dans l'île tout entière : et ainsi la visite du Musée national fait repasser sous les yeux, comme en un raccourci, toute l'histoire artistique de la Sicile. Mais, outre l'intérêt propre des objets qu'il renferme, le musée de Palerme a un charme tout spécial. Les galeries du vieux cloître qui abritent la statuaire antique et celle de la Renaissance sont « égayées par la chute des pampres et des

branches de rosiers grimpants [1] » ; dans l'une des cours, un Triton dresse sa conque au milieu d'un parterre de verdure, et les cloîtres mêmes sont des jardins. « Dans les salles, par les fenêtres ouvertes, par-dessus le dos du bélier de Syracuse ou l'épaule d'une déesse, vous découvrez des jardins de citronniers en fleur à l'ombre des pins parasols [2] ». Et tout cela donne à ce musée une grâce particulière et exquise (fig. 114).

I

Les métopes de Sélinonte sont la gloire du musée national de Palerme : elles ont, en effet, dans l'histoire de la sculpture grecque, une importance capitale. Les trois plus anciennes, découvertes en 1822 dans les ruines du temple C, appartiennent vraisemblablement aux premières années du VIe siècle, et c'est à la même époque aussi qu'il faut rapporter les trois métopes retrouvées en 1892 par Salinas en déblayant les fortifications de l'Acropole. Deux fragments, dégagés en 1822 dans les ruines du temple F, datent au contraire de la fin du VIe siècle. Enfin les quatre dernières métopes, retrouvées par Cavallari en 1831 et qui proviennent de l'Heraion, sont de la première moitié du Ve siècle. On peut donc suivre dans ces divers groupes de monuments les progrès de la sculpture grecque en Sicile durant la période même où se bâtissaient les plus fameux et les plus beaux de ses temples.

Fig. 115. — Persée tuant Méduse. Métope de Sélinonte.

Les trois métopes du temple C représentent Apollon sur son quadrige, Persée tuant Méduse (fig. 115) et Héraklès emportant les Cercopes (fig. 116) (c'étaient deux génies malicieux qui tourmentaient le héros pendant son sommeil). Elles offrent, on l'a souvent répété, un spécimen tout à fait caractéristique de l'art dorien primitif. Le travail en est fort grossier. Rudement

1. *En Sicile*, p. 490.
2. *Ibid.*, p. 490.

taillées dans des plaques de tuf calcaire, les figures « très saillantes, présentant même certaines parties complètement dégagées, ont l'apparence de sculptures en ronde-bosse appliquées sur un fond[1] »; une décoration polychrome aux vives couleurs en rehaussait jadis l'effet et soulignait certains détails des vêtements et des visages. L'art en est encore singulièrement naïf. « Il serait fastidieux, dit M. Collignon, de relever toutes les imperfections du style : des bustes vus de face, et posés sur des jambes de profil; des attitudes raides, observées sur des modèles au repos et transportées sans changement dans des scènes mouvementées ; une exécution brutale, notamment dans le rendu des visages[2] »; ce sont là les défauts ordinaires de l'archaïsme primitif. Mais on y observe en revanche un sentiment de la symétrie, qui est bien grec, et aussi une vigueur, une énergie qui semblent la marque propre de cet art provincial, travaillant d'après sa propre inspiration. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer en effet aux métopes retrouvées récemment dans les murailles de l'Acropole, où elles avaient été employées comme matériaux, lors de la reconstruction des murs que dirigea Hermocrate après 409. L'une d'elles, fort endommagée, représente Héraklès domptant le taureau crétois; sur les deux autres, on voit un grand sphinx ailé, de style tout oriental, et l'enlèvement d'Europe (fig. 117). On y observe la même vigueur un peu rude, la même gaucherie un peu lourde des attitudes, la même habileté relative aussi à rendre les animaux que l'on remarque dans les chevaux du quadrige d'Apollon; au total, plus de souplesse peut-être que dans les métopes du temple C, et qui semble marquer un art un peu plus avancé.

Fig. 116. — Héraklès emportant les Cercopes. Métope de Sélinonte.

Le progrès est sensible dans les fragments du temple F, qui faisaient,

1. Collignon, *Hist. de la sculpture grecque*, I, 246.
2. *Ibid.*, 246.

à ce qu'il semble, partie d'une *Gigantomachie*. Les draperies sont moins raides, les proportions des corps plus justes, l'ensemble a de l'allure et du mouvement. Mais c'est dans les métopes de l'Heraion surtout que le progrès est significatif; avec elles, on touche presque à la perfection des œuvres de l'époque classique. Des six métopes du posticum, une seule nous a été conservée : elle représente la lutte d'Athéna contre le géant Encelade. Les autres, les plus belles, qui décoraient le pronaos, montrent

Fig. 117. — Sphinx et enlèvement d'Europe. Métopes de Sélinonte.

Héraklès combattant une Amazone (fig. 118), Artémis faisant dévorer Actéon par ses chiens (fig. 119) et la rencontre sur le mont Ida de Zeus et d'Héra (fig. 118). « Un grand style, une pure inspiration donnent une haute valeur à cet admirable morceau. Assis sur un rocher, le buste un peu renversé, Zeus attire doucement à lui la déesse qui se tient debout, entr'ouvrant son voile avec une exquise pudeur. Un souffle de poésie homérique anime cette scène. La figure d'Héra, grave et recueillie, celle de Zeus modelée avec une largeur puissante, contiennent de ces beautés auxquelles un reste d'archaïsme donne seulement un charme de plus[1] ». Sans doute la matière employée est toujours le tuf calcaire; mais pour les parties nues des figures féminines, l'artiste s'est servi du marbre, et il y a là un raf-

1. Collignon, *loc. cit.*, p. 413-414.

finement dont l'effet n'est point sans grâce. Par ailleurs, le modelé est irréprochable, les draperies élégantes et souples, et on sent, dans la façon de contraster les attitudes et les mouvements des personnages, un art très savant déjà de la composition. On a justement signalé les analogies qui existent entre les métopes de l'Heraion et celles d'Olympie : elles appartiennent sans doute à la même école péloponésienne, dont la suprématie était avant 450 incontestée encore dans toute la Grèce, et elles doivent pareillement une part de l'attrait qu'elles offrent « à un savoureux mélange de liberté et de concession au style traditionnel[1] ». Il faut

Fig. 118. — Héraklès combattant une Amazone. Métope de Sélinonte.

Zeus et Héra. Métope de Sélinonte.

signaler encore un autre fragment de métope découvert en 1890 et qui semble provenir de l'Heraion : une femme vêtue d'une fine tunique plissée étend le bras vers un jeune homme coiffé du pétase. Le style en est très élégant.

D'autres fragments de sculpture, provenant des temples d'Agrigente et d'Himère, laissent entrevoir quelques aspects de la décoration de ces monuments et attestent le soin que les architectes grecs apportaient aux moindres détails de leurs édifices. Ce sont des mufles de lions, à la gueule largement ouverte, à la langue pendante au dehors, qui servaient de gargouilles pour l'écoulement des eaux (fig. 120). A côté de ces morceaux de marbre, d'un beau style et d'un grand effet décoratif, qui datent du

1. Collignon, *loc. cit.*, p. 414.

ve siècle, c'est ensuite, non moins remarquable, toute une série de pièces en terre cuite. Les fouilles d'Olympie ont montré déjà quel emploi original et ingénieux les architectes grecs faisaient de la céramique pour protéger contre les intempéries les parties plus fragiles de leurs temples et pour couvrir leurs édifices d'une brillante décoration polychrome. Le vieux temple d'Héra était décoré de la sorte, et semblablement le trésor de Géla était revêtu de caissons en terre cuite coloriée, fixés sur la corniche par

Fig. 119. — Artémis faisant dévorer Actéon par ses chiens. Métope de Sélinonte.

de grands clous de bronze et couronnés d'une cimaise de même matière, où des gargouilles s'ouvraient pour l'écoulement des eaux. Le même système se retrouve, durant toute la période archaïque, dans le monde grec tout entier : la Sicile ne manqua point de l'appliquer aussi. A Géla, à Sélinonte, à Syracuse, les temples étaient revêtus de céramiques aux vives couleurs ; et alors même que la pierre remplaça le bois pour la construction des monuments, les mêmes procédés se conservèrent pour dissimuler les matériaux de qualité inférieure. C'est à cette pratique que nous devons les plaques, les antéfixes, les acrotères, dont on rencontre en grand nombre les fragments dans les salles du musée, et qui achève-

raient, s'il en était besoin, à côté des débris du temple B de Sélinonte, encore couverts de traces fort apparentes de couleur, de prouver quelle

Fig. 120. — Gargouille provenant d'Agrigente.

grande place la polychromie tenait dans les ouvrages de l'architecture grecque archaïque.

II

La sculpture proprement dite est représentée au musée de Palerme par un grand nombre de statues, assez médiocres, de l'époque romaine, et par quelques œuvres remarquables de la période grecque. Parmi les marbres, le plus connu est le Faune versant à boire (fig. 121), jolie réplique d'un type praxitélien, et qui d'ailleurs n'a pas été découvert en Sicile : il provient de Torre del Greco, près de Naples. C'est également aux environs de Naples, à Pompéi, qu'a été trouvé en 1805 un des beaux bronzes du musée, le groupe d'Héraklès et de la biche cérynienne, qui décorait, à ce qu'il semble, une fontaine (fig. 122). Mais en revanche l'autre bronze, d'importance capitale, que possède le musée, est bien d'origine sicilienne. C'est l'admirable bélier, œuvre assurément grecque,

qui primitivement, avec un autre bronze analogue, décorait, dit-on, l'entrée du port de Syracuse (fig. 123). La légende ajoute qu'au XIe siècle Georges Maniakès employa les deux statues à l'embellissement de la citadelle qu'il fit construire. En tout cas, à la fin du XVIIIe siècle, les deux bronzes se conservaient au château royal de Palerme. L'un d'eux a été brisé pendant la révolution de 1848; l'autre est une merveille d'observation réaliste et d'exécution. C'est le plus beau morceau du musée national. « La bête puissante, dit Maupassant, est couchée, le corps sur ses pattes, et la tête tournée à gauche. Et cette tête d'animal semble une tête de dieu, de dieu bestial, impur et superbe. Le front est large et frisé, les yeux écartés, le nez en bosse, long, fort et ras, d'une prodigieuse expression brutale. Les cornes, rejetées en arrière, tombent, s'enroulent et se recourbent, écartant leurs pointes aiguës sous les oreilles minces qui ressemblent elles-mêmes à deux cornes. Et le regard de la bête vous pénètre, stupide, inquiétant et dur. On sent le fauve en approchant de ce bronze[1] ».

Fig. 121. — Faune versant à boire.

Auprès de ce chef-d'œuvre pâlissent toutes les autres œuvres de la plastique, statues de dieux grecs ou romains, bustes d'écrivains ou de savants illustres, portraits de personnages officiels, qui peuplent les salles du musée, et semblablement les statuettes peintes, en terre cuite, de style tanagréen, et la collection, d'ailleurs fort riche, des vases grecs. Il faut, pour mémoire, citer encore quelques mosaïques, celle en particulier qui fut découverte en 1869 sur la Piazza Vittoria à Palerme, et qui

1. Maupassant, *loc. cit.*, p. 122.

représente Orphée charmant les animaux, et signaler enfin avec plus d'insistance, la belle suite, à peu près complète, des monnaies antiques de la Sicile. On y peut constater, comme dans tous les monuments anciens de l'île, l'influence profonde qu'exerça sur ce pays la civilisation hellénique. Jusque dans les cantons les plus reculés, jusque dans les cités phéniciennes elles-mêmes, les types monétaires de la Grèce se rencontrent,

Fig. 122. — Héraklès et la biche cérynienne. Bronze.

et les légendes en langue grecque s'inscrivent à la courbe des médailles. Ici comme partout, la même conclusion s'impose : au V[e] siècle, la Sicile était une autre Hellade, dont Syracuse était la capitale florissante.

III

Dans les objets que le musée national conserve du moyen âge et de la Renaissance, apparaît au contraire la place prépondérante qu'occupa. en Sicile, Palerme arabe, normande et espagnole.

De l'art arabe, il reste une belle porte en bois sculpté, provenant du palais royal et analogue à celle qui est encore en place à l'un des portails

latéraux de la Martorana : l'élégance des entrelacs qui la décorent fait penser aux boiseries du Caire. La série des ouvrages de l'art arabe se continue par quelques beaux bronzes, par des poutres peintes, analogues à celles du palais Chiaramonte, par des poteries d'aspect oriental qui attestent la longue persistance qu'eurent en Sicile les traditions léguées par les maîtres arabes. On peut rapprocher de ces objets le beau coffret

Fig. 123. — Bélier de Syracuse. Bronze.

d'ivoire à inscriptions coufiques que conserve le trésor de la Chapelle palatine (fig. 124), autre preuve, s'il en était besoin, du plaisir que prit la Sicile normande aux délicates élégances de l'art musulman.

On sait déjà ce que furent à Palerme la peinture et la sculpture au temps de la Renaissance. Les galeries du musée contiennent en grand nombre les œuvres de cet art local, sur lequel il n'est point nécessaire d'insister à nouveau ici. Il suffira de citer, pour la sculpture, quelques ouvrages de la féconde famille des Gagini, en particulier deux Madones et le retable représentant le combat de saint Georges avec le Dragon, et de rappeler, pour la peinture, les noms de Tommaso di Vigilia, de Vincenzo di Pavia, de Pietro Novelli il Monrealese. Une seule œuvre dépasse

ces productions de valeur moyenne, et ce n'est point une œuvre sicilienne. Je veux parler du joli petit triptyque connu sous le nom de « triptyque Malvagna » (fig. 125). Le panneau central représente la Vierge trônant sous de riches arcatures, au milieu de petits anges musiciens ; sur les volets, deux saintes, Catherine et Dorothée, sont assises ; derrière elles, comme derrière la madone, un charmant paysage montre ses verdures et ses

Fig. 124. — Coffret arabe, à la Chapelle palatine.

édifices. Enfin les panneaux extérieurs représentent Adam et Ève dans le paradis terrestre. La technique, soignée presque à l'égal d'une miniature, les costumes, les types, le style, tout dans ce tableau révèle une œuvre flamande. On l'a longtemps attribuée à Van Eyck ; on en fait honneur aujourd'hui à Mabuse ou à Cornelissen. En tout cas, elle semble bien du commencement du XVI[e] siècle et elle atteste l'influence que la Flandre exerça, concurremment avec l'Italie, sur le développement de la peinture en Sicile au temps de la Renaissance.

Et ainsi, par une curieuse rencontre, Palerme, dans son musée national, semble résumer les grandes époques de l'histoire de la civilisation

en Sicile, les périodes qui donnent vraiment à l'île sa signification et son intérêt dans l'histoire de l'art. Aux monuments de l'hellénisme elle associe

Fig. 125. — Triptyque Malvagna. Panneau central.

les glorieux souvenirs de la domination normande, évoquant ainsi simultanément les plus beaux siècles de la Sicile : ceux où la Grèce lui apporta sa culture, celui où elle vécut heureuse et prospère sous le gouvernement de ses rois normands.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Généralités sur la Sicile.

GREGOROVIUS. *Siciliana*. Leipzig, 1875.

RENAN. *Vingt jours en Sicile* (Mélanges d'histoire et de voyages). 1 vol., Paris, 1877.

G. DE MAUPASSANT. *La Sicile* (la Vie Errante), Paris, 1890.

La Sicile, guide publié par la Revue générale des Sciences, 1 vol., Paris, 1901.

ZIMMERMANN. *Sizilien*, 2 vol., Leipzig, 1904-1905.

PITRÉ. *Canti popolari Siciliani*, 2 vol., Palerme, 1891.

PITRÉ, *Spettacoli e feste popolari Siciliane*. Palerme, 1881.

II. — La Sicile antique.

A. HISTOIRE.

HOLM. *Geschichte Siciliens im Altertum*, 3 vol., Leipzig, 1870-1898.

FREEMAN. *The history of Sicily from the earliest times*, 4 vol., Oxford, 1891-1894.

PAIS. *Storia d'Italia dai tempi più antichi sino alle guerre puniche*. Parte I : Storia della Sicilia e della Magna Grecia, vol. I. Turin et Palerme. 1894.

B. MONUMENTS.

SERRADIFALCO. *Le antichità della Sicilia*, 5 vol., Palerme, 1834-1842.

HITTORF et ZANTH. *Architecture antique de la Sicile*. 1 vol., Paris, 1870.

KOLDEWEY et PUCHSTEIN. *Die Griechische Tempel in Unteritalien und Sicilien*, 2 vol., Berlin, 1899.

CAVALLARI et HOLM. *Topografia archeologica di Siracusa*, 1 vol., Palerme, 1883.

LUPUS. *Die Stadt Syrakus im Altertum*. 1 vol., Strasbourg, 1887.

CAVALLARI. *Appendici alla topografia di Siracusa*. 2 vol., Turin et Palerme, 1892-1893.

BENNDORF. *Die Metopen von Selinunt*, 1 vol., Berlin, 1873.

SALINAS. *Nuove metope arcaiche Selinuntine* (Monumenti antichi dei Lincei, t. I, Rome, 1892).

FÜHRER. *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, Munich. 1897.

ORSI. *Contributi alla Sicilia cristiana* (Röm. Quartalschrift, 1904).

BARRECA. *Le catacombe di S. Giovanni in Siracusa*. Syracuse, 1906.

III. — La Sicile du moyen âge.

A. HISTOIRE.

AMARI. *Storia dei Musulmani di Sicilia*. 3 vol., Florence, 1854-1868.

AMARI. *Bibliotheca arabo-sicula*, 2 vol., Turin et Rome, 1880-1889.

VON SCHACK. *Geschichte der Norman nen in Sicilien*, 2 vol. Stuttgart, 1889.

VON HEINEMANN. *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sicilien*, t. I, Leipzig, 1894.

E. CASPAR. *Roger II*, 1 vol., Insbrück, 1904.

B. MONUMENTS.

DI MARZO. *Storia delle belle arti in Sicilia*, 4 vol., Palerme, 1864.

SPRINGER. *Die mittelalterliche Kunst in Palermo* (Bilder aus der neueren Kunstgeschichte, t. I, Bonn. 1886).

DIEHL. *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris, 1894.

CLAUSSE. *Basiliques et mosaïques chrétiennes*. t. II, Paris, 1895.

BERTAUX. *L'art dans l'Italie méridionale*, t. I, Paris, 1904.

V. DI GIOVANNI. *La topografia antica di Palermo*, 2 vol., Palerme, 1889-1890.

MAGGIORE-PERNI. *La popolazione di Sicilia e di Palermo dal X° al XVIII° secolo*, 1 vol., Palerme, 1892.

SALVO DI PIETRAGANZILI. *Palermo*. 2e éd., Palerme, 1891.

KUTSCHMANN. *Meisterwerke saracenisch-normannischer Kunst in Sicilien*, Berlin, 1900.

DELHI et CHAMBERLAIN. *Norman monuments of Palermo and environs*, Boston, 1892.

GOLDSCHMIDT. *Die normannischen Königspaläste in Palermo* (Zeitschr. für Bauwesen, 1898).

TERZI, AMARI, CAVALLARI. *La cappella di S. Pietro nella reggia di Palermo*, Palerme, 1889.

PAULOVSKY. *Peintures de la Chapelle palatine de Palerme* (russe), Saint-Pétersbourg, 1890, et du même : *Iconographie de la Chapelle palatine* (Rev. archéol., 1894) et *Décoration des plafonds de la Chapelle palatine* (Byzantinische Zeitschr., 1893).

BECKER et FOERSTER. *Die Kathedrale zu Palermo*, Vienne, 1866.

DANIELI. *I regali sepolcri del duomo di Palermo*, Naples, 1784.

ZANCA. *La cattedrale di Palermo* (un fascicule paru), Palerme, 1906.

SERRADIFALCO. *Del duomo di Monreale*, Palerme, 1838.

GRAVINA. *Il duomo di Monreale*, Palerme, 1859-1871.

JANITSCHEK. *La peinture panormitaine à l'époque de la Renaissance* (Repertorium für Kunstwissenschaft, 1876).

GIOACCHINO DI MARZO. *La pittura in Palermo nel rinascimento*, Palerme, 1899.

Fig. 126. — Monte San Giuliano (l'ancien mont Eryx).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 127. — Buste de jeune homme attribué à Laurana (musée de Palerme).

Fig. 128. — Cloitre de Saint-Jean des Ermites, à Palerme.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA SICILE ANTIQUE — SYRACUSE

DEUXIÈME PARTIE

LA SICILE AU MOYEN AGE — PALERME

TROISIÈME PARTIE

Fig. 129. — La côte de Sicile à Taormine.